



HAL
open science

Vraisemblable, vraisemblance et vérités dans les récits et journaux intimes du ghetto juif de Łódź

Charlotte Gesret

► **To cite this version:**

Charlotte Gesret. Vraisemblable, vraisemblance et vérités dans les récits et journaux intimes du ghetto juif de Łódź. Sciences de l'Homme et Société. 2020. dumas-03064780

HAL Id: dumas-03064780

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03064780v1>

Submitted on 14 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Université de Bretagne Occidentale

Faculté de Victor-Segalen

Master LETTRES

M2 Littératures, Correspondances, Éditions

Année Universitaire 2019-2020

UBO
Université de Bretagne Occidentale



FACULTÉ
DES LETTRES &
SCIENCES HUMAINES

Vraisemblable, vraisemblance et vérités dans les récits et journaux intimes du ghetto juif de Łódź



Gesret Charlotte

Directeur : Michael Rinn

Professeur des Universités

Soutenance : Le 30 septembre 2020

L'université n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions contenues dans ce mémoire. Les opinions doivent être considérées comme propres à leur auteur.

REMERCIEMENTS

Au terme du parcours enrichissant que représente la rédaction de ce mémoire, je souhaite exprimer ma gratitude à plusieurs personnes qui m'ont été d'un grand soutien.

En premier lieu je remercie Michael Rinn, qui, en tant que directeur de mémoire, m'a accordé du temps et de l'aide dans mes recherches et mon travail. Mes remerciements vont également aux professeurs de l'université de Brest, auprès de qui j'ai pris plaisir à apprendre, et pour leur enseignement riche durant mes années de licence et de master. De même, je souhaite exprimer ma gratitude à Joanna Podolska, professeure à l'université de Łódź et spécialiste de l'histoire du ghetto de Litzmannstadt, pour les précieux conseils qu'elle m'a donnés lors de cette année perturbée par la crise sanitaire et pour l'échange organisé avec Leon Weintraub, survivant du ghetto. Je remercie donc celui-ci pour le temps qu'il nous a accordé lors de cet entretien extrêmement enrichissant.

Je voudrais également exprimer ma reconnaissance aux proches qui ont pris le temps de me donner un avis critique sur ce mémoire. Ils ont su me soutenir et placer une grande confiance en mon travail alors que je doutais parfois. En somme, ils m'ont permis d'avancer plus sereinement.

AKNOWLEDGMENTS

At the end of the enriching experience of writing this research paper, I wish to express my gratitude to several people who have been of great support to me.

First, I would like to thank Michael Rinn, who, as the dissertation director, has given me time and assistance in my research and work. My thanks also go to the professors at the University of Brest, from whom I enjoyed learning, and for their rich teaching during my undergraduate and graduate years. Likewise, I would like to express my gratitude to Joanna Podolska, professor at the University of Łódź and specialist in the history of the Litzmannstadt ghetto, for the precious advice she gave me during this year disturbed by the health crisis and for the exchange she organized with Leon Weintraub, a survivor of the ghetto. I would like to thank him for the time he gave us during this extremely enriching interview.

I would also like to express my gratitude to the relatives who took the time to give me a critical opinion on this research paper. They were able to support me and put a great deal of confidence in my work when I sometimes had doubts. All in all, they allowed me to move forward more serenely.

INTRODUCTION

Privé de liberté durant les années d'occupation nazie à Łódź, certains des habitants du ghetto ont laissé des traces à la postérité par le biais de leurs journaux intimes. Ces écrits témoignent ainsi de leur quotidien dans l'horreur et défient la volonté d'extermination totale du peuple juif voulue par les autorités nazies. Les journaux constituent un matériau qui documente l'histoire tout en la racontant à travers le prisme d'événements de la vie quotidienne. Ils serviront plus tard à inspirer des récits fictifs qui poseront malgré tout un problème de vraisemblance. L'écrivain et philosophe Elie Wiesel, rescapé des camps de la mort, consacre le reste de sa vie à maintenir la mémoire de la Shoah malgré un constat qu'il fait : « Comment raconter alors que, par sa dimension et son poids d'horreur, l'événement défie le langage ?¹ » Ainsi, l'écriture se confronte à l'invraisemblance du désastre. Il y a en effet un conflit entre l'action d'écrire pour témoigner et l'objet du témoignage, sans cesse remis en cause. Les voix qui s'élèvent parmi les morts peuvent-elles faire entendre l'innommable ? Comment dire alors que les mots semblent défaillants pour raconter ce qui est, par définition, indicible ? Personne, en effet, ne peut témoigner de la mort. Tenter de la transmettre défie le bon sens humain. Cependant, faire perdurer cette mémoire douloureuse est un devoir pour ne pas y être confronté à nouveau. Primo Levi, qui a survécu à l'horreur, écrit dans son poème liminaire à son autobiographie *Si c'est homme* :

N'oubliez pas que cela fut, non, ne l'oubliez pas. Gravez ces mots dans votre cœur. Pensez-y chez vous, dans la rue, en vous couchant en vous levant. Répétez-les à vos enfants, que votre maison s'écroule, que la maladie vous accable, que vos enfants se détournent de vous².

¹ WIESEL, Elie, préface à « Au nom d'une souffrance sans nom », in Anette INNSDORF, *L'Holocauste à l'écran, CinémAction*, n° 32, Paris, Les éditions du Cerf, 1985, p. 5.

² LEVI, Primo, *Si c'est un homme* (traduit de l'italien par Marine Schruoffeneger), Paris, Julliard, p. 9.

Łódź a en effet été le théâtre de persécutions qui ne peuvent être passées sous silence. Alors que la ville abritait une communauté de près de 230 000 Juifs avant l'installation du ghetto, seules 10 000 personnes survivront à la guerre. Mais avant que la ville de Łódź ne devienne un lieu d'oppression pour les Juifs, elle a d'abord été vue comme une seconde « Terre Promise ³» représentant une image d'espoir, d'indépendance et de liberté comme le reste de la Pologne. Ainsi, il convient de rappeler quelle a été la vie des Juifs dans le pays et à Łódź à travers un récapitulatif historique.

1. Histoire des Juifs en Pologne et à Łódź

Les terres polonaises ont d'abord représenté une promesse de plus de liberté et de sécurité que n'importe où ailleurs en Europe.

1.1. Une terre d'accueil

Les premiers Juifs à s'installer en Pologne au IX^e siècle sont des marchands. Cette arrivée massive est mal perçue par les Européens occidentaux qui l'assimilent à l'arrivée de grandes maladies et des catastrophes naturelles. Ils sont notamment une cible privilégiée des croisades. Mais en raison de la Peste Noire, les croisades n'atteignent jamais le centre de la Pologne qui devient alors un pays refuge pour les Juifs. En effet, ce peuple de commerçants est cordialement invité à s'installer en Pologne par le Roi pour donner un nouvel essor économique au pays. Les Juifs qui s'installent dans le pays bénéficient de la protection du roi et du droit de faire du commerce. Ils obtiennent également le privilège qui leur

³ Le terme fait écho au film d'Andrzej Wajda, *The Promised Land*. L'intrigue se passe à Łódź au début du XX^e siècle, un Polonais, un Juif et un Allemand se lient d'amitié et mettent leur argent en commun pour construire une usine. Le film suit leur quête impitoyable de fortune dont la ville porte l'espoir.

garantit la liberté de culte. Ils y trouvent donc plus de liberté et de sécurité que dans n'importe quel autre pays en Europe. En raison de leur statut, ils deviennent les banquiers du pays. Par exemple sous Kazimierz le Grand (1333-1370) le plus grand banquier de l'État était Juif. Il gérait les mines royales et les mines de sel de Wieliczka. Quelques siècles plus tard cette influence économique assoit leur place dans la société polonaise alors que les autres pays d'Europe discriminent de plus en plus la communauté.

Au XVI^e siècle, en 1516, la République de Venise décide de séparer les Juifs du reste de la population en les rassemblant dans un quartier spécifique. Ce dispositif leur permettrait de pratiquer leur culte librement et d'organiser leurs affaires internes. Mais c'est surtout un moyen pour l'État d'encadrer la pratique du judaïsme en les privant notamment d'une certaine autonomie, puisque les échanges avec l'extérieur se font sous le contrôle des autorités. Le terme « ghetto », du vénitien *getto*, désigne initialement l'ancienne fonderie sur laquelle est installé ce quartier clos destiné aux Juifs de la ville.

En Pologne, en revanche, la communauté jouit d'une grande autonomie et assume un rôle de plus en plus important suite à l'union signée en 1569 à Lublin qui allie le pays à la Lituanie dans la République des deux nations. Les Juifs deviennent responsables de nombreux aspects de la vie économique. En effet, grâce à leur rôle de commerçant, ils sont en charge de la gestion de l'état et des fermes. Parce que le peuple juif a souvent beaucoup émigré, il a de nombreuses relations commerciales dans le monde. Avec leur influence et leur culture florissante, les institutions juives se développent. Au XVI^e siècle, période de grandes découvertes et de fascination pour les cultures exotiques, les marchands juifs commercent notamment avec les Indes et participent à l'importation de tissus et d'épices

grâce à leurs réseaux. On considère que cette période a été l'âge d'or de la communauté juive grâce à l'influence qu'elle exerce sur l'économie du pays. Ainsi, la Pologne devient un grand centre culturel pour les Juifs. Beaucoup de livres religieux et théories sont publiés en Pologne à cette période⁴. À la fin du siècle, le roi polonais ordonne qu'une administration représente les populations juives, c'est le premier cas en Europe. Ainsi, les Juifs deviennent une classe spécifique de la population polonaise, avec leurs propres droits, qui compte alors cinq classes : les nobles, le clergé, les paysans, les marchands et les Juifs. Mais ce succès attise aussi la jalousie des classes sociales chrétiennes les plus lésées qui représentent une large part de la population polonaise. De ce fait, des attaques sont menées contre eux. À la fin du XVI^e siècle, certaines villes reçoivent le privilège d'être des villes « de non tolerandis Judaeis », interdisant les Juifs de s'y installer. Les mesures oppressives à l'encontre de la population vont grandissantes à mesure que les siècles passent malgré une apparente intégration à la société non-juive. Le développement de la ville de Łódź aura une influence sur la place de la communauté juive dans la société de la ville à l'aube de la Seconde Guerre mondiale.

En 1793, après la deuxième partition de la Pologne, la région de Łódź passe sous la domination de la Prusse pendant une brève période. La future ville est alors un petit village de moins de 200 habitants. Au début du XIX^e siècle, une petite communauté juive s'y installe, la première synagogue de la ville est construite en 1809. En 1815, après le Congrès de Vienne, un tournant important a lieu dans l'histoire de la Pologne puisque les territoires

⁴ C'est probablement la raison pour laquelle les communautés juives de Pologne étaient si impliquées dans leur vie religieuse (plus que dans les autres pays d'Europe). En effet, c'est en Pologne qu'on trouve la plus grande partie de Juifs ultra-orthodoxes en Europe avant la guerre. Par exemple, pendant la Seconde Guerre mondiale, la propagande nazie utilise cette image pour caricaturer tous les Juifs d'Europe et ainsi frapper plus forts les esprits de plus en plus antisémites.

sont de nouveaux divisés. Ainsi, Łódź et ses environs sont désormais inclus dans le « Royaume du Congrès » dirigé par le Tsar russe. La ville se développe de manière exponentielle sous la révolution industrielle. Elle profite d'un cadre favorable à l'industrie textile. En effet, les nombreux cours d'eau qui irriguent la ville ne sont pas souillés par l'agriculture puisque les sols ne sont pas assez riches pour être cultivés. Les nouvelles usines et ateliers textiles attirent des milliers de Polonais, de Juifs et d'Allemands venant de nombreuses régions - Prusse, Silésie et Bohême entre autres. La ville se développa alors comme une cité multiculturelle. En 1831, la population est majoritairement allemande (74 % de la population), puis polonaise (15 % de la population) et juive (8 %).

En 1820, la ville compte 767 âmes, mais l'évolution démographique se développe considérablement en quelques décennies. En 1851, on compte alors 18 000 habitants. Łódź acquiert le surnom de « Terre Promise » lorsqu'un certain nombre de règles strictes sont levées, permettant à la ville de se développer économiquement, et par la même occasion d'entrevoir des perspectives d'ascension sociale. D'abord, la suppression du contrôle des migrations internes dans l'empire russe en 1864 déclenche un énorme exode rural vers les centres industriels de Pologne, y compris Łódź. De 50 000 habitants en 1872, la population passe à 100 000 dès 1883, 300 000 en 1902, et 480 000 en 1914. Avec l'essor de l'industrie textile, la population de la ville s'est considérablement accrue, atteignant près d'un demi-million à l'aube de la Première Guerre mondiale, dont environ 150 000 appartiennent à la communauté juive. Łódź est alors surnommée la « Manchester polonaise ».

Entre les années 1820 et 1860, bien que les Juifs se soient intégrés à la vie de la ville en plein essor, on leur impose cependant de résider dans un « quartier juif » dans lequel

leurs activités professionnelles sont contrôlées pour qu'ils ne s'impliquent pas dans l'industrie textile en plein essor. Ce n'est qu'après les réformes introduites par le tsar Alexandre II, au début des années 1860, que le décret imposant aux Juifs de résider dans le ghetto est annulé. À la fin du XIX siècle, Łódź est alors la plus grande communauté juive prolétarienne de Pologne. Beaucoup sont ouvriers, artisans ou commerçants impécunieux et ne sont pas assimilés au reste de la population.

En 1897, environ 94 % des Juifs de la ville parlent principalement le yiddish. Cependant, au début du XX^e siècle, on assiste à un processus de sécularisation et d'acculturation à la langue et à la société polonaise. Pendant les deux décennies durant lesquelles la Pologne retrouve son indépendance (1918 - 1939), l'économie de la ville connaît un déclin important car elle est coupée de ses principaux marchés situés en Russie. La crise économique et la montée de l'extrémisme politique - notamment au sein des partis de la droite nationaliste polonaise - conduisent à de graves manifestations d'antisémitisme. De nombreux travailleurs juifs sont licenciés. Les données du recensement polonais de 1931 montrent qu'un tiers des Juifs de la ville étaient au chômage. Dans la seconde moitié des années 1930, après la mort du dirigeant polonais, le maréchal Józef Piłsudski, la situation économique et sociale des Juifs de Łódź se dégrade considérablement.

1.2. La Pologne comme lieu de souffrance pour tous les Juifs d'Europe

Pour comprendre les enjeux de notre sujet, il convient de faire un rappel des événements survenus dans la ville de Łódź, devenue Litzmannstadt⁵ sous l'occupation nazie ([cf. annexe 1 pour une chronologie de la Shoah en Pologne et à Łódź](#) p. 139).

1.2.1. Le ghetto de Litzmannstadt

Le 8 septembre 1939, Łódź est occupée par les forces allemandes, mettant fin immédiatement à l'activité autrefois florissante de la communauté juive. À cette époque, la population de Łódź est de 672 000 personnes, dont 377 000 Polonais (57 %), environ 233 000 Juifs (34 %) et approximativement 62 000 Allemands (9 %). Peu après l'occupation de la ville des membres des unités de police allemandes *Einsatzgruppen* 2 et 3 arrivent et commencent une campagne de terreur avec des collaborateurs parmi les Allemands locaux. De nombreux Polonais et Juifs⁶, principalement parmi les dirigeants politiques et culturels de la ville, sont arrêtés et emprisonnés. De nombreux Juifs sont saisis dans les rues et emmenés pour divers travaux forcés qui s'accompagnent généralement d'humiliations et de sévices physiques graves. Pendant les premiers jours de l'occupation, une série de décrets est publiée dans le but d'isoler les Juifs de la ville et de leur nuire sur le plan économique, so-

⁵ Durant leur processus d'aryanisation, les nazis rebaptisent la ville de Łódź et la nomment désormais Litzmannstad en l'honneur du général Karl Litzmann qui fut un héros de guerre allemand lors de la Première Guerre mondiale. En 1929 il rejoint le parti nazi et en devient un des orateurs principaux. En 1932, il est notamment élu au Reichstag, il y siège aux côtés d'Hitler jusqu'à sa mort en 1936.

⁶ Si les Juifs étaient des citoyens polonais, et donc des Polonais, la différence ethnique entre les Polonais de confession juive et les Polonais de confession chrétienne était un fait fondamental qui a été exploité par les conquérants allemands nazis.

cial et religieux. Dès les premiers jours de l'occupation, les Allemands interdisent la prière publique dans les synagogues et obligent la communauté à ouvrir ses commerces le samedi et les jours saints.

Au départ, Łódź devait être la capitale du gouvernement général⁷, que le gouverneur Hans Frank (1900-1946), avait désignée comme sa résidence. Cependant, en raison de la taille et de l'importance économique de la ville, et compte tenu de la pression exercée par l'importante minorité allemande qui y vit, le gouverneur civil (*Reichsstatthalter*) et le chef régional du parti nazi (*Gauleiter*) Arthur Greiser (1897-1947) décident d'annexer la ville à sa région, la Wartheland. Ce territoire était la plus grande et la plus importante des quatre provinces créées par les Allemands dans la partie occidentale de la Pologne qui est annexée au Reich le 8 octobre 1939. Le 9 novembre 1939, l'annexion de Łódź est officiellement proclamée, suit à quoi la situation de la communauté juive de la ville se détériore gravement.

Le 13 octobre 1939, au lendemain de la création du gouvernement général et de la nomination de Hans Frank à sa tête, Mordechai Chaim Rumkowski est assigné au poste de « doyen des Juifs de la ville de Łódź » (*Der Älteste der Juden der Stadt Łódź*) sur ordonnance de la lettre du commissaire de la ville. La création des ghettos relève alors de la nécessité d'exclure les Juifs de la vie politique, économique et sociale. Ainsi concentrés dans des endroits délimités, les Juifs sont plus faciles à contrôler car leur subsistance dépend de leur obéissance à l'occupant. Sur les plus de trois millions de citoyens juifs polonais en 1939, seuls 10 % ont survécu.

⁷ Désignation allemande pour le noyau ethnique occupé de l'ancienne Pologne.

1.2.2. La vie de la communauté juive sous le communisme

À l'issue de la guerre, l'Europe et particulièrement la Pologne assistent à de nombreux flux migratoires. La conférence de Potsdam, organisée par les puissances alliées victorieuses du 17 juillet au 2 août 1945, décide du sort de l'Europe. Le Reich est ainsi démantelé et divisé en quatre zones d'occupation que se partagent l'Union Soviétique, les États-Unis, la France et le Royaume-Uni. De même, le pays vaincu cède à l'Est ses territoires annexés durant l'occupation. Les dirigeants vainqueurs craignaient que l'Allemagne ne revendique plus tard les régions qui venaient de lui être ôtées. C'est pourquoi les Allemands vivant dans les zones nouvellement intégrées à l'URSS, qui n'avaient pas fui vers l'Ouest face à l'arrivée de l'Armée rouge, sont alors expulsés. De même, les Polonais goys et juifs qui s'étaient réfugiés dans l'Union Soviétique, regagnent leur pays d'origine. Cependant, les pogroms se poursuivent en Pologne en raison de l'antisémitisme qui persiste en raison de l'influence passée de la propagande nazie et des réminiscences d'attitudes d'avant-guerre. En effet, le pays ayant perdu une grande partie de ses élites intellectuelles, le taux de violence et de criminalité augmente drastiquement. Beaucoup de Juifs rescapés et revenus au pays, souhaitent se reconstruire une identité de groupe, ailleurs, mais ils font face à des réticences. Audrey Kichelewski explique :

Dans une Europe en ruines, en proie à de multiples secousses politiques, les mouvements migratoires de l'immédiat après-guerre étaient l'objet d'une vigilance toute particulière des États craignant l'afflux massif de populations exsangues et démunies. Dans ce contexte troublé, l'essentiel des flux se fit alors dans l'illégalité ou la semi-légalité, sous le regard parfois complice ou conciliant d'autorités nationales ou d'institutions internationales⁸.

⁸ KICHELEWSKI, Audrey. « « S'enfuir et secourir », 1944-1948. *Brichah* et l'émigration des Juifs de Pologne », in *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin*, vol. 38, no. 2, 2013, p. 50.

Entre 1944 et 1948, près de la moitié des rescapés de la Shoah en Pologne, soit plus de 120 000 Juifs, quittent le pays avec l'aide de l'organisation *Brichah*⁹ qui coordonne l'émigration des populations juives. Après trois années de discussions et d'émigration illégale, l'Organisation des Nations Unies met fin au mandat britannique en Palestine et l'indépendance de l'État d'Israël est proclamée le 14 mai 1948. Cette permission prend fin en 1951 sous l'influence grandissante du pouvoir stalinien. Alors que la Pologne apparaissait auparavant comme une terre d'accueil pour les Juifs, désormais être Juif en Pologne est plus difficile que dans les autres pays d'Europe. L'antisémitisme ne prend pas fin avec la guerre et l'histoire officielle de la Shoah est reniée.

Les programmes scolaires ne mentionnent pas le génocide juif mais la persécution du peuple polonais, Juifs et Polonais confondus. Ainsi, le nombre de victimes juives n'était pas considéré. Le peuple polonais est présenté comme un peuple martyr qui a perdu un grand nombre de citoyens, mais les programmes ne précisent pas que 80 % d'entre eux étaient Juifs. La responsabilité du pays dans l'histoire de l'Holocauste et le cas des Juifs est mentionnée officiellement dans les programmes scolaires seulement après la chute du mur de Berlin. Ainsi, entre 1945 et 1989, l'héritage juif et la Shoah sont rarement mentionnés en public. C'est seulement à la fin du communisme que cette période est acceptée comme une part réelle de l'histoire.

⁹ *Brichah* désigne la fuite en hébreu.

1.3. La communauté juive en Pologne et à Łódź aujourd'hui

Avant la Seconde Guerre mondiale, 3,5 millions de Juifs vivent en Pologne dont 202 497 à Łódź. Environ 10 % de la population était allemande et un tiers de la population de la ville était juive. Presque 3 millions de Juifs polonais sont morts durant la guerre. Après ce désastre, les Allemands qui vivaient à Łódź, quittent la Pologne. Désormais, Łódź est toujours vue comme une ville multiculturelle en raison de son ancienne influence industrielle, mais la Pologne compte le plus faible taux de diversité ethnique en Europe. En effet, environ 96,7 % des habitants de la Pologne sont des Polonais, suivent les Allemands avec 0,4 % puis les Biélorusses et les Ukrainiens avec 0,1 % chacun. Il en va de même pour la diversité religieuse, 89,8 % des habitants polonais sont de confession catholique, 1,3 % appartiennent à l'Église orthodoxe, 0,3 % sont Protestants, 8,3 % ne spécifient pas leur religion. Enfin, seulement 0,3 % de la population indique appartenir à d'autres confessions, qu'elles soient juive, musulmane ou bouddhiste par exemple.

Nous pouvons désormais observer les marques de cette pluriculturalité à Łódź. Le film documentaire *Still Life in Łódź*¹⁰, réalisé par Sławomir Grünberg (*Martwa natura* en polonais), se concentre sur cet héritage. Les trois personnages principaux reviennent ou viennent à Łódź, la ville de leurs parents ou de leur enfance, qu'ils avaient dû fuir pendant la guerre ou durant le communisme dans le cas de Lily Elbaum, l'héroïne principale qui a également participé à l'écriture du film. Ils vont à Łódź dans le but de retrouver leurs racines et de comprendre ce qui s'est passé dans leurs jeunes années ou dans la vie de leurs

¹⁰ GRÜNBERG, Sławomir, *Still Life in Łódź*, Pologne, Etats-Unis, LOGTV Film Polska en co-production avec EC1 Łódź - City of Culture, LOGTV, Ltd. et National Center for Jewish Film, 2019, 75 minutes.

parents. Cette quête se fait en parallèle de l'histoire d'un tableau qui représente une nature morte et qui était placé dans le salon des parents de Lily Elbaum avant qu'elle ne quitte la Pologne, lors des campagnes antisémites de 1968. Après avoir retrouvé le tableau, elle souhaite le replacer dans le salon de l'appartement. À cette place, la peinture a traversé les âges et vu plusieurs familles de plusieurs origines habiter les lieux. En effet, avant que les parents de Lily s'y installent, une famille polonaise y vivait, et sous l'occupation nazie l'appartement abritait également les bureaux d'une administration nazie. Comme la preuve de la vie multiculturelle de Łódź avant la guerre, cette peinture représente la vie qui se poursuit malgré le désastre. Konstanty Gebert le résume dans l'ouvrage collaboratif *Field Guide to Jewish Łódź* :

Alors que la culture juive polonaise a trouvé une nouvelle vie dans de nombreuses régions du monde, l'appréciation de ses racines est en passe d'être perdue ou oubliée. La discussion sur la pertinence de la Pologne en tant que site à visiter pour les Juifs, ou pour ceux qui s'intéressent à la culture et à l'éducation juives, soulève des questions sur la façon dont nous comprenons notre histoire et comment nous envisageons notre rôle dans la construction de liens significatifs avec le patrimoine juif polonais et la transmission à nos enfants¹¹.

Retrouver ses racines est une nécessité pour de nombreux enfants de l'Holocauste ou descendants de rescapés qui souhaitent recouvrer une identité. Cette démarche est permise par les témoignages qui continuent à transmettre les traditions et la mémoire comme un héritage que les jeunes générations se réapproprient pour le passer à la postérité. S'il s'agit de faire passer le souvenir des générations disparues, il faut également définir l'événement

¹¹ GEBERT, Konstanty, « Introduction to Łódź », in Magdalena MATUSZEWSKA *Field Guide to Jewish Łódź*, Varsovie, Taube Center for the Renewal of Jewish Life in Poland Foundation, 2017, traduit de l'anglais par l'auteure de ce mémoire, « While Polish Jewish culture as found new life in many parts of the world, the appreciation of its roots is on its way to being lost or forgotten. The discussion about the relevance of Poland as a site for Jews to visit, or for those interested in Jewish culture and Jewish education, raises questions about how we understand our own history and how we envision our role in constructing meaningful connections to Polish Jewish heritage and transmitting them to our children », p. 2.

vécu par les victimes. La dénomination de l'expérience vécue pose cependant des problèmes.

2. Définition des notions

2.1 Difficulté définitoire de « la Chose »¹²

L'action d'extermination perpétrée par les nazis défie la logique et l'éthique humaine dans des proportions que l'humanité n'avait pas connues jusqu'alors puisqu'aucun terme n'existait avant pour désigner un tel événement. C'est en 1944 que le juriste d'origine juive polonaise Raphaël Lemkin invente le mot « génocide » pour signifier ce que le TLF définit de la manière suivante : « Extermination systématique d'un groupe humain de même race, langue, nationalité ou religion par racisme ou par folie ¹³ ». Le professeur de droit crée son néologisme à partir de la racine grecque *génos* et du suffixe latin *-cide*. Le *génos* pourrait se traduire par espèce ou descendance d'un peuple en grec, et le suffixe *-cide*, du latin *caedere* signifie tuer, massacrer. Lors du procès de Nuremberg, Lemkin est membre de la Cour suprême des États-Unis et il tente alors de faire entrer le crime « génocide » dans les chefs d'accusations. La langue tentera d'attribuer un terme précis au génocide juif. Ainsi, dans le langage courant les termes « Shoah » et « Holocauste » sont assez souvent assimilés, mais des différences sont à considérer entre les deux mots qui font débat.

¹² Pour reprendre les mots de Claude Lanzmann dans son article « Ce mot de “Shoah” », *Le Monde*, 26 février 2005, « Horizons débats », p. 14.

¹³ <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?12;s=1320235470;r=1;nat=;sol=1>

Le terme « Holocauste », du grec *holos* « entier » et *caustos* « brûler », est celui qui semble le plus universel, car il est notamment largement utilisé en anglais. Dans la Grèce antique, cela désigne un sacrifice religieux où la victime était entièrement consumée par le feu. Le terme apparaît également dans la tradition juive, puisqu'il désigne le premier des cinq sacrifices de l'Ancien Testament¹⁴. On retrouve cette dimension sacrificielle plus tard, en 1894, lorsque Bernard Lazare emploie le terme pour évoquer les Juifs brûlés vifs pendant la Peste noire : « Quand la peste noire ou la faim sévissait, on offrait les Juifs en holocauste à la divinité irritée¹⁵ ». Jusqu'à la fin des années 1970, le terme holocauste désigne donc avant tout un sacrifice (uniquement animal chez les Hébreux). La chaire est alors intégralement brûlée et offerte à Dieu pour s'attirer ses faveurs. Auparavant, c'est le terme génocide qui désignait l'action d'extermination du régime nazi contre les Juifs. Le terme Holocauste prend son sens actuel d'abord en anglais grâce au réalisateur Marvin Chomsky qui intitule sa mini-série diffusée sur la chaîne américaine NBC *Holocaust* en 1978. La série est reprise un an plus tard en France sur Antenne 2 et le terme se popularise en français. Cependant, le terme est considéré par beaucoup comme un contre-sens en raison de la dimension sacrificielle, puisqu'il n'est pas possible d'associer le sacré aux actions d'extermination des nazis.

Quelques années après la diffusion de la série et la popularisation du terme Holocauste, Claude Lanzmann intitule son film documentaire *Shoah* et apporte un nouveau terme dans la langue française pour désigner le génocide juif. Ainsi, les termes les plus

¹⁴ *Ancien Testament*, Lev 1,1. traduction établie par Émile OSTY et Joseph TRINQUET, Paris, Seuil, 1973, p. 233.

¹⁵ LAZARE, Bernard, *L'Antisémitisme, son histoire et ses causes*, Paris, Léon Chailley, 1894, p. 127.

employés dans la francophonie pour désigner le génocide juif sont populaires grâce à des œuvres cinématographiques ou télévisuelles. C'est donc l'usage et le succès des documentaires consacrés à la question qui popularisent les termes d'Holocauste et de Shoah. Le dernier terme vient de l'hébreu et désigne la catastrophe ou l'anéantissement. C'est ce mot que semble préconiser la langue française pourtant, il est curieux de constater qu'il n'apparaît pas dans le TLF. Claude Lanzmann, après avoir étudié la question pendant de nombreuses années durant la réalisation de son film documentaire, décide de nommer son film « *Shoah* » et non « Holocauste », terme qu'il juge irrecevable¹⁶. Francine Kaufmann explique alors pourquoi il est préférable de privilégier « Shoah » :

« On comprend pourquoi les hébreophones ont spontanément adopté le mot “shoah” pour désigner la “Catastrophe”. Pour les Juifs croyants, son origine biblique rattache le terme aux guerres et aux malheurs qui fondent sur le peuple et la terre, détruisant tout sur leur passage. [...] Il est vrai qu'il épouse le point de vue subjectif des victimes et peut être complété avantageusement par des termes décrivant l'action des bourreaux (génocide nazi, Solution finale). Mais il a l'avantage d'évacuer l'insupportable sous-entendu d'un martyr revendiqué (et que véhicule le terme “holocauste”) autant que l'inclusion dans une longue histoire de persécutions dont il ne serait qu'un événement de plus (*hourbane*) ou la choquante banalité du mot catastrophe. Il est aussi spécifique de l'événement qu'il nomme. Malgré les précédents bibliques, le terme « Shoah » au sens large n'est plus ressenti en hébreu dans une vision théologique (Jour de la Rétribution), mais désigne tout phénomène d'une violence inouïe qui détruit tout sur son passage. Terme officiel en Israël pour désigner l'Événement, il peut donc être utilisé comme terme générique, largement consensuel, même si, dans des contextes spécifiques, on peut lui préférer d'autres mots, plus précis, car le sens théologique et la référence biblique ne sont plus perceptibles dans l'hébreu contemporain. »¹⁷

Ainsi, il s'agirait de suivre la langue originaire des victimes pour choisir un terme approprié, mais les débats se poursuivent. De fait, dans la rubrique « Horizons débats » du journal *Le Monde*, nombre d'articles portant sur la question se sont succédé dans le courant de l'année 2005 pour se répondre les uns les autres et partager des points de vue opposés.

¹⁶ Lanzmann, « Ce mot de “Shoah” », *op. cit.*, p. 14.

¹⁷ KAUFMANN, Francine, « Holocauste ou Shoah ? Génocide ou *Hourbane* ? Quels mots pour dire Auschwitz ? Histoire et enjeux des choix et des rejets des mots désignant la Shoah », in *Revue d'Histoire de la Shoah*, vol. 184, no. 1, 2006, p. 362.

Ainsi, le 27 janvier, Jacques Sebag fait paraître son article « Pour en finir avec le mot Holocauste ¹⁸ ». En réponse, Henri Meschonnic écrit dans le journal du 20 février : « Pour en finir avec le mot “ Shoah ” ». Quelques jours plus tard, Claude Lanzmann, qui nomme son film documentaire *Shoah*, écrit : « Ce mot « Shoah » » pour *Le Monde* le 26 février. Henri Meschonnic considère que le mot « Shoah » est popularisé par le film de Lanzmann mais n'évoque en rien le massacre perpétré contre le peuple juif puisqu'il n'a pas de connotation religieuse. De plus, le terme s'applique d'abord selon lui à une catastrophe naturelle et non à une action humaine, ce qui reviendrait alors à minimiser l'implication des nazis : « Le scandale est d'abord d'employer un mot qui désigne un phénomène de la nature pour dire une barbarie tout humaine ¹⁹ ». Mais il n'évoque pas non plus le terme « Holocauste » et propose plutôt le terme hébreu « *hurban* » qui signifie destruction ou ruine pour désigner le génocide nazi. Or ce terme est très peu employé dans la langue française pour désigner le génocide juif.

Ce problème, posé par la dénomination de l'événement, est révélateur de l'impuissance du langage face à l'horreur perpétrée. Lanzmann avoue lui-même avoir eu beaucoup de mal à nommer son film :

La vérité est qu'il n'y avait pas de nom pour ce que je n'osais même pas alors appeler "l'événement". Par-devers moi et comme en secret, je disais "la Chose". C'était une façon de nommer l'innommable. Comment aurait-il pu y avoir un nom pour ce qui était absolument sans précédent dans l'histoire des hommes ? Si j'avais pu ne pas nommer mon film, je l'aurais fait²⁰.

¹⁸ SEBAG, Jacques, « Pour en finir avec le mot Holocauste », *Le Monde*, 27 janvier 2005, p. 13

¹⁹ MESCHONNIC, Henri, « Pour en finir avec le mot “Shoah” », *Le Monde*, 20-21 février 2005, « Horizons débats », p. 10.

²⁰ Lanzmann, « Ce mot de “Shoah” », *op. cit.*, p. 14.

Le cinéaste révèle alors un problème plus profond, si les spécialistes se querellent sur les termes à employer pour désigner le génocide juif, c'est parce que le langage lui-même ne le peut pas. Face à cette difficulté définitoire, Henri Meschonnic conclut : « Il y a eu, et il y a encore, une purulence humaine qui a voulu et qui veut la mort des Juifs. Il n'y a pas besoin d'un mot hébreu pour le dire. On peut le dire dans toutes les langues avec des mots qui disent ce qu'ils veulent dire, et dont chacun connaît le sens »²¹. Cependant, si l'on ne peut nommer, il est tout de même nécessaire d'expliquer. Ainsi, il n'y aurait pas un terme unique pour dire « la chose²² » mais des mots qui seraient justes, si tant est qu'ils disent la vérité. Ces mots, portés par la mémoire de l'événement, sont transmis par les témoignages et les écrits pour livrer une vérité, certes parfois inacceptable, mais nécessaire à entendre, pour que de telles actions ne se reproduisent pas. Malgré ces difficultés de définition, le génocide juif doit donc rester ancrer dans les mémoires.

2.2 Définition de la mémoire

La mémoire est avant tout une faculté mentale. Le TLF la définit comme une « faculté comparable à un champ mental dans lequel les souvenirs, proches ou lointains, sont enregistrés, conservés et restitués²³ ». Elle touche à de nombreux domaines d'étude et se définit différemment selon qu'elle est abordée par les psychologues, par les philosophes ou les historiens. Notre sujet impose que l'on s'intéresse à tous ces domaines à la fois. La mémoire peut être collective ou individuelle. Elle se construit, mais elle s'efface aussi. Elle

²¹ Meschonnic, « Pour en finir avec le mot "Shoah" », *op. cit.*, p. 10.

²² Pour citer une nouvelle fois Lanzmann.

²³ <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?12;s=835607460;r=1;nat=:sol=1>

enseigne le passé, mais conserve également les traumatismes de celui-ci, en ce sens, elle est nécessaire à la transmission du témoignage. En philosophie, la mémoire serait liée au concept de conscience, selon Bergson elle permettrait grâce à la conservation du passé de se projeter dans l'avenir²⁴. C'est le souvenir, et donc la mémoire du traumatisme de la Shoah, qui devrait définir notre manière d'envisager le futur pour ne pas reproduire les atrocités passées. La transmission du témoignage des victimes assume ce rôle éducatif.

En effet, il convient de se pencher sur les origines étymologiques du verbe « enseigner ». Dérivé de *signum*, « signe », le latin vulgaire *insignare* signifie « mettre une marque » ou « signaler une chose ». Plus tard le sens du verbe se précise et désigne « faire connaître par un signe, par une indication²⁵ » qui se rapproche donc de l'essence même du témoignage. Ce n'est que dans la langue moderne par extension que le mot se pare de son sens le plus reconnu actuellement « transmettre un savoir de type scolaire ». On retrouve également l'idée de porter à la connaissance dans une des définitions du verbe témoigner : « exprimer, manifester, faire connaître²⁶ ». Lorsqu'on se penche sur les différentes définitions possibles de la notion de témoignage, on retrouve surtout la notion de preuve. Du domaine judiciaire au domaine historique, le témoignage est également associé à la notion de parole, ainsi témoigner signifie essentiellement que le sujet s'exprimant se porte garant

²⁴ BERGSON, Henri, *La pensée et le mouvant. Essais et conférences*, Paris, PUF, 1969, « Il n'y a pas d'être vivant qui ne se sente arriver peu à peu au bout de son rôle ; et vivre consiste à vieillir. Mais c'est tout aussi bien un enroulement continu, comme celui d'un fil sur une pelote, car notre passé nous suit, il se grossit sans cesse du présent qu'il ramasse sur sa route ; et conscience signifie mémoire », p. 101.

²⁵ <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=1270097370>

²⁶ <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=1270097370>

d'une parole qui fait connaître la vérité, présentant alors sa parole comme une preuve de la réalité.

Dans *La Mémoire*, Jean-Claude Filloux définit la mémoire collective comme le « savoir mystérieux d'un fond commun qu'on suppose inhérent au groupe²⁷ ». La mémoire individuelle, transmise par les journaux intimes ou les témoignages autobiographiques, façonne l'histoire et la mémoire collective. Elle alimente ainsi les fictions qui se fondent sur cette mémoire collective pour transmettre un nouveau genre de témoignage. Or, par définition, la fiction est un récit qui se fonde le plus souvent sur des faits imaginaires, elle s'opposerait alors à l'histoire. Si l'on suit ce raisonnement, il y aurait deux types de mémoires : la mémoire de l'événement vécu transmise par les témoignages des victimes, et la mémoire des non-victimes, acquise par la perception collective de l'événement. La fiction s'inscrirait dans une mémoire de la réception et non dans le souvenir de ce que la Shoah fut vraiment. Cette opposition a longtemps été un sujet de discussion pendant les premières décennies d'après-guerre. L'écrivain et rescapé Elie Wiesel suggère que l'événement est trop traumatisant pour être mis en fiction, car cela serait une usurpation de la mémoire de ceux qui ont vraiment vécu la déportation. Alors que les années passent, l'événement tombe dans un fond commun historique, émerge alors un devoir de mémoire au fur et à mesure que les derniers survivants s'éteignent. Lu Jiandong livre une réflexion sur le rôle de la littérature de fiction dans cette transmission : « Tandis que les historiens travaillent à reconstituer, en étudiant la mémoire collective ou individuelle de manière critique, les faits historiques, les écrivains, eux, cherchent à nous révéler le parcours spirituel de l'homme à tra-

²⁷ FILLOUX, Jean-Claude, *La Mémoire*, Paris, PUF, 1967, p. 51.

vers la mémoire²⁸». Confrontée à ses limites, l'écriture interroge les limites du langage, « Ce dont on ne peut parler, il faut le taire²⁹ » écrivait Ludwig Wittgenstein. Le témoignage est donc pris en étau entre indicible et devoir de mémoire. À l'ère post-moderne, la littérature est alors confrontée à une impossible catharsis, aucune purification n'est possible à la lecture de tels récits. Julia Kristeva écrit dans *Soleil noir. Dépression et mélancolie* : « Aucune purification ne nous attend à la sortie de ces romans au ras de la maladie, ni celle d'un mieux-être, ni la promesse d'un au-delà, ni même la beauté enchanteresse d'un style ou d'une ironie qui constituerait une prime de plaisir en sus du mal révélé³⁰ ». Il est alors possible d'instruire, mais plus de plaire. C'est alors que le témoignage - matériau brut - enseigne.

La mise en relation de tous les témoignages de la Shoah constitue un réseau de points de vue partiels, qui, tous ensemble, participent à reconstituer l'histoire. En effet, raconter le génocide ne passe pas simplement par le fait de rappeler des grands événements historiques, il faut entrer dans l'intimité des victimes pour prendre la mesure de ce qu'a été leur vie. Elle était différente à chacun, malgré les similitudes que pouvaient être la faim, la maladie, le travail forcé et l'oppression entre autres. Au-delà de ces ressemblances, il ne faut pas omettre de mentionner certains éléments plus anecdotiques, mais tout de même contextuels, tels que la contrebande, la fuite, le vol, ou encore la tentative de maintenir une éducation ou une vie culturelle. Pour reconstituer l'histoire, il est important de prendre en

²⁸ JIANDONG, Lu, « La mémoire : thématique maîtresse de la littérature et de l'histoire », in Mei DUANMU, *Les Temps croisés*, Paris, Maison des sciences de l'homme, publication en ligne : <https://books.openedition.org/editionsmslh/914?lang=fr>, 2013, p. 81-89.

²⁹ BLANCHOT, Maurice, *La Part du feu*, Paris, Gallimard, 1980, p. 129.

³⁰ KRISTEVA, Julia, *Soleil noir. Dépression et mélancolie*, Paris, Gallimard, 1987, p. 235.

compte ces éléments mineurs qui ne constituent pas un événement marquant, mais une pluralité de petits éléments de la vie quotidienne qui créent un contexte. Il est nécessaire aux auteurs de fiction, de reconstituer ce réseau de points de vue partiels pour composer un cadre vraisemblable à leur intrigue, en présentant les différences qui peuvent se ressentir chez chaque personnage. Par le biais du récit, l'auteur recrée un monde qui a été détruit. Nous aborderons les rôles des témoignages et des fictions, leurs différences et leurs points communs. En effet, notre corpus repose sur un journal intime et trois œuvres de fiction.

3. Œuvres du corpus

3. 1. David Sierakowiak, *Journal du ghetto de Łódź. 1939 - 1945*

David Sierakowiak est né en 1924 à Łódź décède en 1943 dans le ghetto. Il reçoit son journal pour ses 15 ans et commence à écrire quelque mois avant le début de la guerre. Alors en colonie dans le sud de la Pologne, il commence à retranscrire sa vie le 28 juin 1939. Ainsi, nous avons accès à quelques mois de « normalité » avant d'assister au destin tragique du jeune homme et des autres habitants du ghetto de Łódź. Le jeune homme écrit probablement dans son journal tous les jours jusqu'à sa mort mais une partie des cahiers a été perdue. Le certificat de décès date du 8 août 1943 et désigne la tuberculose comme cause de la mort, mais la dernière entrée que l'on ait actuellement remonte au 15 avril 1943. Son journal se termine de manière abrupte : « En politique, il n'y a absolument rien de nouveau. De nouveau, je sens que par impatience, je commence à sombrer dans la mé-

lancolie. Il n'y a vraiment pas d'issue à cette³¹ ». Ainsi, nous ne savons pas ce qui reste sans issue et sans espoir. Après ça, l'éditeur explique : « C'est ici que s'arrête le dernier des cahiers de David Sierakowiak qu'on ait retrouvés. Il mourut quatre mois plus tard de tuberculose, de faim et d'épuisement, syndrome connu sous le nom de maladie du ghetto ». L'édition intègre également une copie de son avis de décès³² :

DER AELTESTE DER JUDEN IN LITZMANNSTADT.

Abmeldung. 3576

Familiennam. Sierakowicz geb. 43

Vornamen David

Vornamen der Eltern Majlech u. Susa Agilla

Stand ledig Geburtsort Łódź

Geburtsdatum 25. 7. 1924 Religion mas

Beruf Angestellter Karten Nr. _____

Der Obengenannte verliess am 7. 8. 43

die Wohn. Nr. 1 an der 3 Str.

Nr. 20 Ursache Tub. Pusigen & c.

Neue Adresse _____

Anmerkungen:

Litzmannstadt-Getto, d. 9 8 1943

Eigenhändige Unterschrift des verantwortlichen Hausverwalters. _____

Eigenhändige Unterschrift des Abgemeldeten oder Wohnungsinhabers. _____

Illustration 1 : Certificat de décès de David Sierakowiak

Waclaw Szkudlarek, l'ancien habitant de la maison que la famille Sierakowiak a occupée dans le ghetto, retourne chez lui après la libération. Il raconte qu'il retrouve une pile entière de cahiers couverts d'écriture qui traînait sur le poêle. « Quelqu'un devait s'en être

³¹ SIERAKOWIAK, David, *Journal du Ghetto de Łódź 1939 - 1943*, entrée du 15 avril 1943, ed. Alan Anderson, traduit de l'Américain par Mona de Pracontal, Monaco, Editions du Rocher, 1997, p. 347-348.

³² *Ibid.*, p. 349.

servi pour alimenter le feu car certains étaient déchirés. Ils contenaient des histoires, des poèmes et des notes³³ ». Le témoignage morcelé que laisse le jeune David Sierakowiak fournit une histoire riche en détails sur la façon dont la vie des habitants a été étouffée par les nazis. Tous les jours, il consigne ses réflexions sur l'actualité du ghetto, les décisions politiques qui y sont prises, sa vie au travail, sa quête incessante de nourriture ainsi que ses espoirs et désillusions quant au sort de tous les Juifs de Litzmannstadt. Il relate à de nombreuses reprises, combien il est difficile de continuer à entretenir une activité intellectuelle, il dit être éreinté et ne plus réussir à lire. On imagine alors aisément la pénibilité avec laquelle il a dû parfois retranscrire ses journées dans son journal. L'écriture quotidienne se fait dans la souffrance et rend la lecture de son témoignage encore plus poignante. La publication qui suit la découverte de ces cahiers est elle aussi rendue difficile par une poussée d'antisémitisme à la fin des années 1960. Les deux premiers cahiers paraissent en 1960. Alors que les trois derniers cahiers devaient paraître en 1968, ils furent finalement publiés en 1996 bien que Waclaw Szkudlarek ait retrouvé les cahiers dès 1950.

3. 2. Jurek Becker, *Jakob le menteur*

Bien que *Jakob le menteur* soit une œuvre de fiction, Jurek Becker est né à Łódź en 1937³⁴. L'auteur ne conserve pas de souvenirs de l'occupation, le récit qu'il livre est donc purement fictif mais on peut y voir une tentative de reconstitution de sa mémoire person-

³³ Témoignage de Waclaw Szkudlarek enregistré le 3 mai 1966 à l'occasion d'une audition de la Commission Régionale pour l'Examen des Crimes Nazis à Łódź sous le numéro de document OKL 37/67.

³⁴ C'est la date de naissance que donne son père aux autorités allemandes lorsqu'il leur crée une nouvelle identité en Allemagne à la fin de la guerre pour mieux s'intégrer. Cependant il dit ne plus être sûr si son fils était âgé de 7 ou 8 ans.

nelle à travers l'invention. *Jakob le menteur* retrace l'histoire de Jakob Heym, un Juif enfermé dans le ghetto qui s'est pris d'affection pour une jeune orpheline qu'il cache dans son grenier, Lina. Il entend un jour dans un poste de garde allemand à la radio que les Russes ont repoussé les Allemands à Bezanika, une petite ville à environ 400 km. Pour éviter à son ami Micha, avec qui il travaille, de faire une bêtise qui lui coûterait la vie, il finit par lui révéler ce qu'il a appris pour lui donner de l'espoir. Dans un dernier recours et parce que celui-ci ne le croit pas, il lui dit qu'il a un poste de radio. Pris au piège par ses propres mensonges, il tente d'abord de faire comprendre à ses amis que tout repose sur un malentendu, mais il se rend compte que ses supercheries égayent la vie des habitants du ghetto. Il commence ainsi à inventer un tissu d'histoires pour donner de l'espoir à ses compagnons d'infortune. Le ton parfois comique dû aux situations dans lesquelles se met Jakob accentue le tragique du quotidien dans lequel il est enfermé dans le ghetto. L'auteur reste énigmatique sur le lieu de son action. Il ne fait aucune mention à des personnages marquants tels que Rumkowski ou à des événements précis comme l'action *szpera* pour situer son intrigue. C'est plus une réflexion sur la vie dans les ghettos en général qui est livrée qu'une fiction implantée à Łódź qui viserait à retracer la réalité historique d'un ghetto en particulier.

3. 3. Steve Sem-Sandberg, *Les Dépossédés*

En 2009, l'auteur suédois publie *De fattiga i Łódź*, une œuvre qui se situe aux frontières de la fiction et du documentaire tant le roman est riche en données historiques. En 2011, une traduction française paraît sous le titre *Les Dépossédés*. On peut y lire les his-

toires croisées de différents habitants du ghetto de Łódź. L'auteur recrée avec précision le microcosme du ghetto grâce à une documentation minutieuse sur les événements historiques et la vie quotidienne des habitants. Toutes ces vies anonymes gravitent autour d'une figure centrale, annoncée dès le début du roman qui retrace une partie de son enfance, Chaïm Mordechaï Rumkowski. Au sein du récit sont intégrés des extraits de discours officiels ou de la *Chronique du ghetto*. L'insertion de sources historiques dans la fiction atteste de la manière dont Steve Sem-Sandberg a voulu rester au plus près de la vérité pour en transmettre toute l'horreur. L'auteur va chercher les détails de la vie de ses personnages dans la *Chronique du ghetto de Łódź* tenue par les membres du département des archives qui retracent la vie quotidienne du ghetto. Cependant, il accorde aux figures anonymes, pour lesquelles on manque d'information, une vie intime et une histoire personnelle.

3. 4. Hubert Haddad, *Un monstre et un chaos*

Plus de 70 ans après la révélation du génocide nazi, Hubert Haddad publie *Un monstre et un chaos* en août 2019. Alors que nombre de témoignages ont été mis au jour et que quantité de fictions ont été écrites sur la Shoah, la vie des habitants des ghettos et des déportés semble toujours être une matière littéraire inépuisable. Le roman s'intéresse à la vie d'un enfant, Alter, privé dès le début de la guerre de tous ses repères. Alors qu'il vivait dans le shtetl de Mirlek où, avec sa mère et son jumeau Ariel, il avait été recueilli par son oncle, les troupes allemandes arrivent une nuit et massacrent toute sa famille. Seul, il fuit et arrive dans le ghetto de Łódź dirigé par Rumkowski, le Président autoproclamé Roi des Juifs. À travers les yeux du jeune Alter, le monde anéanti du ghetto de Litzmannstadt res-

surgit, le lecteur assiste à sa résistance désespérée pour la vie. Il refuse de porter l'étoile et s'investit dans la vie culturelle dans un théâtre de marionnettes où il trouve refuge et tente de faire renaître son jumeau à l'aide d'un personnage qui fait office de double. Dans ce microcosme dévasté par le nazisme, il tente de grandir, bercé par les refrains yiddish qui ponctuent le roman. Il ancre un héros fictif dans un contexte plus que réel en l'entourant de personnages qui ont bel et bien existé. Rumkowski est en effet une autre figure centrale du roman, la référence au ghetto de Łódź est alors rendue évidente. Mais il fait également la part belle aux personnages qui ont tenté de résister en documentant clandestinement leur quotidien tels que le photographe Henryk Ross. Alors que nulle beauté ne semble perceptible, Hubert Haddad relate le quotidien des figures opprimées, orphelines, et résistantes de manière poétique et en fait un conte qui porte à réfléchir sur l'importance de l'altérité comme il le rappelle en épilogue : « L'effondrement éthique et la plus glaçante entropie guettent en effet un monde privé de lien, de recours à l'altérité, seule transcendance digne de foi, un monde d'endoctrinement et de terreur où l'individu mystifié rejette son appartenance à l'humaine condition au point d'en vouloir détruire les âmes et les visages »³⁵.

3. 5. Pourquoi réunir ces œuvres ?

Le choix de comparer un journal intime écrit sous l'occupation par un jeune adolescent à trois œuvres de fiction écrites après la guerre à des périodes différentes s'est fait dans le but de confronter un témoignage brut à des récits post-événements travaillés dans un contexte historique où la réalité était déjà connue. Alors que le journal de Sierakowiak

³⁵ HADDAD, Hubert, *Un monstre et un chaos*, Paris, Zulma, 2019, p. 352.

n'avait probablement pas pour but d'être publié, les œuvres de fictions sont écrites dans l'objectif d'être lues par autrui. Le recours à la réalité historique diffère dans chacun des romans. Dans le journal intime, ce sont les événements qui sont le moteur de l'écriture. Dans les trois récits écrits *a posteriori*, les auteurs inscrivent leur intrigue dans un monde plus ou moins fidèle à la réalité. Alors que Jurek Becker est lui-même rescapé du ghetto de Łódź, il aurait pu choisir d'écrire une autobiographie, mais il se tourne vers la fiction et ne mentionne pas explicitement Litzmannstadt. Au contraire Steve Sem-Sandberg documente richement son œuvre pour donner un cadre très précis à son intrigue. Il rapproche alors son travail d'auteur de celui de l'historien. Récemment, Hubert Haddad livre également un récit qui se situe à Łódź, bien qu'il soit axé autour de la figure d'un personnage fictif, l'œuvre est également riche en détails historiques. Après le témoignage laissé par les journaux intimes et les mémoires des rescapés des ghettos, les auteurs de fictions apparaissent comme des passeurs de mémoire qui continuent de faire perdurer la vie écourtée de toutes les victimes de la Shoah.

4. Problématique

La nécessité de témoigner et de faire perdurer la mémoire des victimes entre parfois en confrontation avec la logique et l'éthique humaine. Nommer l'événement constituerait une première phase d'acceptation, or la vraisemblance se refuse à nommer l'indicible. Les récits qui nous sont livrés explorent les limites de la vraisemblance. En quelle mesure les récits et témoignages de la vie des habitants du ghetto de Łódź sont-ils porteurs d'un paradoxe entre indicible et nécessité de dire ? Pour répondre à cette question, nous devons interroger la difficulté et la fragilité de la prise de parole dans les différents contextes d'écri-

ture, ainsi que le lien entre production et réception. Il conviendra d'abord de s'intéresser au témoignage brut, écrit sous la contrainte et laissé par les journaux intimes et plus particulièrement celui de David Sierakowiak. Puis nous étudierons la place des œuvres fictionnelles en tant que nouveau témoignage et les procédés d'adaptation romanesque.

PREMIÈRE PARTIE : LE JOURNAL INTIME

Un matériaux brut important dans la connaissance de l'Histoire

L'historien juif Emanuel Ringelblum a beaucoup documenté le génocide et particulièrement l'occupation nazie du ghetto de Varsovie dans lequel il a été détenu. Il publie après la guerre sa *Chronique du Ghetto de Varsovie* et y consigne ses observations. Il note :

Tout le monde écrivait. Journalistes et écrivains, cela va de soi, mais aussi les instituteurs, les travailleurs sociaux, les jeunes, et même les enfants. Pour la majeure partie, il s'agissait de journaux dans lesquels les événements tragiques de cette époque se trouvaient réfléchis par le prisme de l'expérience vécue personnelle. Les écrits étaient innombrables, mais la grande partie fut détruite lors de l'extermination des Juifs de Varsovie³⁶.

Ainsi, selon son témoignage, tous les Juifs du ghetto relataient leur expérience personnelle dans des écrits, quelle que soit leur condition sociale ou leur âge. C'est Litzmannstadt qui livrera le plus grand nombre de témoignages, notamment en raison de la longévité du ghetto et parce que celui-ci n'a pas été détruit comme ce fut le cas à Varsovie. La plupart des bâtiments dans lesquels les habitants avaient dissimulé leurs journaux intimes ont été épargné par les raids aériens, préservant ainsi les précieux documents qui se sont présentés par la suite comme des preuves historiques essentielles.

1. Être diariste³⁷ dans le ghetto de Łódź

Tenir un journal sous l'occupation ne signifie pas la même chose qu'écrire dans le monde libre. La vie évoquée - sujet et moteur de l'écriture diaristique - diffère. Il faut éga-

³⁶ RINGELBLUM, Emmanuel, *Chronique du ghetto de Varsovie*, version française de Léon Poliakov, d'après l'adaptation de Jacob Sloan, Paris, Robert Laffont, 1978, p. 21.

³⁷ Le terme est proposé en 1952 par Michèle Leleu dans *Les Journaux intimes*, Paris, PUF, 1952, « Dans la suite de l'ouvrage, nous ferons couramment usage du terme *Diariste* pour désigner un auteur de journal ; sans méconnaître que ce néologisme peut prêter à critique, nous croyons qu'il se justifie à plus d'un titre... », p. 28.

lement considérer les distinctions d'accès matériel à l'écriture et l'implication que cela demande de la part de l'auteur. Si la pratique du journal intime semble désormais évidente pour tous, il nous paraît cependant nécessaire de tenter de définir les caractéristiques de ce genre littéraire propre à chacun, car individuel.

1.1. La pratique diaristique

« Le journal intime est presque impossible à définir, il y en a de toutes sortes et pour tous les goûts³⁸ » écrit le romancier William Boyd. En effet, il est difficile de donner une définition du journal intime puisque celui-ci ne répond à aucune règle pré-établie car il est propre à chaque auteur, chacun l'employant à sa manière. La pratique a cependant été théorisée et on peut trouver des points communs dans la plupart des journaux.

Le propre du journal intime est d'être composé au fil du temps. Le diariste n'écrit pas en envisageant le rendu final de son œuvre. C'est le processus même d'écriture qui motive sa rédaction et il n'y a pas de composition pré-conçue puisque c'est la vie de l'auteur qui sert de moteur au journal. C'est d'ailleurs une œuvre qu'il écrit avant tout pour lui-même et où il peut s'exprimer en toute liberté, que ce soit concernant la forme, le contenu ou bien le style. Les témoignages écrits lors de l'occupation nazie à Łódź sont rédigés sous la contrainte et attestent de la nécessité de laisser une trace de l'existence de leur auteur face à la volonté d'extermination des nazis. Hélène Camarade théorise la pratique diaristique :

Il s'agit d'une relation écrite sur une certaine durée qui se caractérise par des entrées datées et régulières, mais de fréquence assez variable, et dans laquelle l'écart temporel entre le

³⁸ Propos cités par Philippe Lejeune lors d'un entretien avec Jean-Louis de Montesquiou « Philippe Lejeune : « Une psychanalyse sans psychanalyste » », *Books*, vol. 45, no. 7, 2013, p. 14.

vécu et sa narration est minime. Chaque diariste peut utiliser son journal à sa guise en fonction de ses objectifs ou de ses besoins ; de même, il peut à tout moment changer les règles implicites d'écriture. Parfois exclusivement tourné vers l'intériorité et l'histoire personnelle, le journal peut également accorder une place importante à la vie publique et aux événements qui concernent la collectivité. Il peut devenir un substitut aux moyens déficients de communication sociale, à l'écriture journalistique ou à la correspondance par exemple, lorsque celles-ci sont censurées ou rendues impossibles³⁹.

Si la prise de parole publique est impossible, la pratique diaristique devient ainsi un substitut. Elle permet de rétablir une correspondance fictive dans le journal intime, faute de correspondant ou d'interlocuteur capable de percevoir la souffrance vécue entre les murs de Litzmannstadt. Au seuil de la mort, les Juifs, prisonniers dans les ghettos, n'avaient pas d'autre échappatoire que leurs journaux. Ceux-ci devenaient alors un moyen de retranscrire leur sort, pour qu'un jour, si leurs auteurs ne survivaient pas, leurs écrits puissent témoigner de leur vie.

On reconnaît différentes fonctions au journal intime. Il est d'abord une manière d'avoir un sillage derrière soi et représente une forme d'enregistrement de sa propre vie. Écrit d'abord pour soi-même, il garde la mémoire des moi antérieurs et n'envisage pas d'autre lecteur que son propre artisan. En ce sens, c'est une sorte d'autobiographie écrite au jour le jour, qui servira à se souvenir de la vie quotidienne passée. La mémoire est ainsi entretenue au fur et à mesure et non pas uniquement lors des événements saillants. Un autre point commun avec l'autobiographie est le fait qu'il permette de se survivre. En écrivant sa vie, le diariste peut continuer à marquer sa conception du monde après sa mort. La rédaction d'un journal intime peut aussi permettre à son auteur de se confier ou d'épancher ses états-d'âme lorsque la vie extérieure le fait souffrir, le journal devient un refuge pour se

³⁹ CAMARADE, Hélène, « Le journal intime, un genre propice à l'écriture contemporaine de la Shoah », in *Revue d'Histoire de la Shoah*, n°201, Février 2014, p. 78.

reconstruire soi-même. Lorsqu'un avis est publié dans le ghetto de Łódź pour une inscription volontaire pour du travail à Poznan, David Sierakowiak délibère avec lui-même dans son journal et évoque la possibilité de partir. Il finit par en venir à la conclusion que son journal est une source trop importante de réconfort qu'il laisserait derrière lui : « Mes livres et mes « lettres », notes et cahiers me manqueraient. Surtout ce journal⁴⁰ ». Ce dernier est pour lui un moyen de méditer sur sa vie et une maigre source de consolation où il peut tenter de se reconstruire une identité. En ce sens, Alain Girard écrit :

[L'individu] se perd dans la masse indistincte. Il se sent frustré par la nature nouvelle des relations interpersonnelles. Il n'a plus de rapports intimes avec les autres, et ne cesse de côtoyer des êtres anonymes comme lui, avec lesquels il entretient tout au plus des rapports fonctionnels. Ce côtoiement avive et irrite sans le satisfaire son besoin de sympathie et de communication, et le refoule dans la solitude. Dès lors, en dépit du pouvoir qu'il se connaît, ce moi, unique et irremplaçable, est un moi plus souffrant que jamais. [...] Il s'étudie, il se regarde, il s'écoute vivre. Il se réfugie dans le secret, il invente le journal intime⁴¹.

Ainsi, l'expression de l'intime est une expression de la souffrance et le journal assume un rôle thérapeutique dans lequel un dialogue est institué au sein d'un soliloque. Le sujet vit et s'observe vivre à travers ses écrits. Par ces observations, l'auteur peut aussi tenter de comprendre la situation, notamment si c'est celle-ci qui le fait souffrir, c'est particulièrement le cas des journaux qui relatent des expériences de guerre.

Si le journal intime, tel qu'on le connaît actuellement, assume ces fonctions et peut être - en partie - caractérisé par les critères que nous avons évoqués, la pratique a évolué en même temps que l'histoire. Ce n'est que depuis quelques décennies que les chercheurs s'intéressent de plus en plus à la parole intime pour écrire l'histoire. Didier Terrier explique :

⁴⁰ Sierakowiak, *Journal du Ghetto de Łódź*, op. cit., Mercredi 27 mai 1942, p. 230.

⁴¹ GIRARD, Alain, *Le Journal intime*, Paris, PUF, 1986, p.13.

Cela correspond au déplacement des curiosités depuis le groupe vers l'individu et à une volonté sans cesse accrue de prendre sur le fait tous ceux qui, au cœur de la fabrique de l'histoire, construisent à tâtons une expérience toujours unique, mais jamais sans liens avec celle des autres⁴².

Les journaux intimes tenus par les Juifs des ghettos retrouvés après la guerre servent désormais de matériau historique. À travers l'écriture personnelle du moi, c'est l'Histoire qui est recomposée. On s'intéresse à la vie de tous les anonymes pour percevoir une nouvelle réalité qui n'est pas recensée par les données officielles. Reconnu par comme un genre littéraire, les journaux intimes sont désormais soumis à la critique. Cela donne lieu à une hiérarchisation des écrits et déshonore parfois l'écriture du moi puisque la profession aura plutôt tendance à valoriser les auteurs reconnus comme de grands écrivains plutôt que des écrits anonymes qui ne seraient pas étudiés, car les textes seraient moins bien rédigés.

Georges Gusdorf relève :

L'interprétation des écritures du moi doit explorer de préférence les significations latentes, les intentions et involutions du vécu intime, qui peuvent être manifestées en dépit de la gaucherie du style [...]. Le texte le plus révélateur n'est pas nécessairement le mieux rédigé⁴³.

En effet, pour le domaine historique, on privilégiera l'authenticité d'un journal intime plutôt que la verve d'un roman. Shloyme Frank dans son *Journal du ghetto de Łódź* veut montrer l'importance des témoignages écrits au jour le jour au sein du ghetto comme le sien :

Ce que j'ai déjà noté jusqu'à ce jour et ce que je continue à noter aujourd'hui est véridique et juste. Non pas peut-être selon les critères de la sainte littérature, que j'abandonne

⁴² TERRIER, Didier. « Faire de l'histoire à hauteur d'homme », in *Revue du Nord*, vol. 390, no. 2, 2011, p. 279.

⁴³ GUSDORF, Georges, *Les écritures du moi. Lignes de vie 1*, Chicoutimi, Québec, Les classiques des sciences sociales, édition numérique 2018, p. 313.

volontiers aux autres, à ceux qui vivent dans le monde libre et qui écrivent des livres entiers à notre sujet⁴⁴.

Les mots écrits dans la réalité du ghetto ne peuvent être aussi beaux que ceux écrits dans le monde libre puisqu'ils portent la souffrance de leur auteur. Shloyme Frank concède que son témoignage ne correspond peut-être pas à ce que la littérature attend. Pour le souvenir des Juifs du ghetto, il préfère cependant le mot juste au mot beau. En effet, en prise avec la réalité, le journal doit avant tout décrire de manière juste le quotidien, si laid soit-il⁴⁵. Écrire entre les murs de Litzmannstadt impose un certain nombre de contraintes évidentes à son auteur.

1.2. Tenir un journal sous l'occupation

1.2.1. Consigner des fragments de sa vie quotidienne

Les journaux intimes livrent de précieux détails sur la réalité historique des grands événements qui s'écrivent aussi à la lumière de la réalité de la vie quotidienne des habitants des ghettos. Si les chroniqueurs et les sources officielles livrent des chiffres et des documents sur les actions de déportation, les diaristes consignent dans leur journal les effets que les décisions politiques ont sur la vie des habitants du ghetto. En effet, nombreux d'entre eux meurent dans le ghetto avant d'être déportés. L'historien Eisenbach relève dans

⁴⁴ FRANK, Shloyme, *Journal du ghetto de Łódź (extraits)*, [En ligne], consulté le 28/08/2020, URL : <https://www.yumpu.com/fr/document/read/17398958/journal-du-ghetto-de-lodz-extraits>, p. 73.

⁴⁵ Or déjà au XIX^e siècle les réalistes décrivent la laideur de la réalité et Baudelaire va même plus loin en sublimant la laideur. Il se présente en alchimiste du langage dans son poème « Bribes » présenté en appendice aux *Fleurs du mal* : « J'ai pétri de la boue et j'en ai fait de l'or ».

un tableau le taux de mortalité dans les ghettos de Łódź et de Varsovie pour les années

LODZ		VARSOVIE		
nombre de morts pour 1 000 habitants	nombre global de morts	nombre de morts pour 1 000 habitants	nombre global de morts	Année
39,2	6 197	23,5	8 981	1940
75,7	11 378	90,0	43 238	1941
159,8	18 134	140,0	39 719	1942

1940, 1941 et 1942⁴⁶ :

Tableau 1 : Taux de mortalité dans les ghettos de Łódź et de Varsovie pour les années 1940, 1941 et 1942

Ce taux de mortalité important est essentiellement dû aux maladies et à la famine causées par les conditions de vie difficiles dans le ghetto. En effet, le manque de nourriture et d'hygiène ainsi que les fournitures médicales limitées rendent l'expérience du ghetto encore plus précaire. Raul Hilberg estime que sur les 200 000 habitants du ghetto durant toute son existence, 45 000 sont morts entre ses murs⁴⁷. David Sierakowiak relève ces chiffres alarmants dans son journal :

Le taux de mortalité ne cesse de monter. De nombreux professeurs de l'ancien gymnase sont morts, ou mourants, ou atteints de maladie incurable. On entend partout parler de toutes sortes de maladies auparavant inconnues qui fauchent les gens au terme d'une brève lutte. Toute immunité disparaît, et la moindre petite chose peut devenir une cause de mort. Au ci-

⁴⁶ D'après le site de l'institut Yad Vashem, selon les travaux d'Eisenbach (*Hitlerowska Polityka Zagłady Żydów*, Varsovie, Książka i Wiedza, 1961, p. 231), [En ligne], consulté le 23 juillet 2020. URL : https://www.yadvashem.org/fr/education/activites-educatives/ghetto-lodz/gutman.html#footnoteref22_6pb27gl

⁴⁷ HILBERG, Raul, *La destruction des juifs d'Europe*, Tome 1, Paris, Gallimard, 2006, p. 486.

metière, les tombes, payées à la pièce, sont creusées pour des dizaines d'enterrements à l'avance⁴⁸.

En effet, les corps sont si peu nourris que la moindre maladie bénigne devient très difficile à surmonter. Dans les journaux intimes, la question de l'alimentation est très régulièrement mentionnée puisque c'est la nourriture qui régit toute la vie du ghetto. Jakub Poznanski consigne précisément ce que les rations de nourriture offrent le 1^{er} septembre 1942:

Hier, la ration de nourriture pour les dix premiers jours de septembre a été annoncée : 4 kilogrammes de pommes de terre, 30 dcgs de farine de seigle, 6 dcgs de sucre, 7 dcgs de fromage à pâte dure, 10 dcgs de flocons de seigle, 25 dcgs de mélange de café, 25 dcgs de sel, 12 dcgs de margarine, 1/10 de litre de vinaigre, 1 dcg de bicarbonate de soude, 1/2 paquet de lessive en poudre; le tout pour 4 marks et 60 fenils. De plus, les gens qui travaillent recevront en supplément : 10 dcgs de fromage à pâte molle, 10 dcgs de sucre, 33 dcgs de pois, 5 dcgs de miel, 1 dcg de paprika ; pour 2 marks et 10 fenigs⁴⁹.

Dans le ghetto de Łódź à l'été 1942, la ration officielle de nourriture était de 600 calories par jour environ. La famine obsède tous les habitants. Sierakowiak note lui aussi très précisément le contenu des rations lorsque celles-ci sont délivrées. Le 27 juin 1942, il inscrit :

Une ration a été délivrée pour le premier tiers de juillet. Les gens du ghetto en ont eu le sang qui s'est glacé. 2,5 kilos de pommes de terre, 20 dcgs de farine (35 dcgs avant), 12 dcgs de sucre (40 dcgs avant), 10 dcgs de seigle (15 dcgs avant), 12 dcgs de margarine, 10 dcgs de miel [artificiel], de la soude caustique, de la soude, du vinaigre et des allumettes ; pas de légumes ni de boîtes de conserve - une diminution horrible par rapport à l'allocation précédente. Les gens marchent déjà la tête penchée parce que si juillet commence comme ça,

⁴⁸ Sierakowiak, *Journal du ghetto de Łódź*, op.cit., Vendredi 17 juillet 1942, p. 259.

⁴⁹ POZNANSKI, Jakub, *A Diary from the Łódź Ghetto, 1941-1945*, traduit, édité et annoté par Robert Moses Shapiro et Michal Unger, introduction par Michal Unger et Hana Poznanski-Linde, (traduction de l'édition polonaise *Dziennik z łódzkiego getta*, Varsovie, Bellona Publishing House et Jewish Historical Institute, 2002), Bloomington, Indiana University Press en association avec United States Holocaust Memorial Museum et l'institut Yad Vashem, 2020, les traductions depuis l'anglais pour Jakub Poznanski sont effectuées par l'auteure de ce mémoire « Yesterday, the food ration for the first ten days of September was announced: 4 kg of potatoes, 30 dkg of rye flour, 6 dkg of sugar, 7 dkg of yellow cheese, 10 dkg of rye flakes, 25 dkg of coffee mix, 25 dkg of salt, 12 dkg of margarine, 1/10 of a liter of vinegar, 1 dkg of baking soda, ½ package of laundry powder; all for 4 marks 60 fenigs. Moreover, working people additionally received: 10 dkg of white cheese, 10 dkg of sugar, 33 dkg of peas, 5 dkg of honey, 1 dkg of paprika; for 2 marks 10 fenigs. », p. 69.

comment allons-nous pouvoir traverser l'hiver ? Pour la plupart des gens dans le ghetto, mourir de faim devient une évidence⁵⁰.

Si faiblement nourris, les habitants du ghetto voient constamment leur corps mis à l'épreuve et tous les gestes de la vie quotidienne sont rendus plus difficiles. Le manque de nourriture aliène également les relations entre les hommes. Elle fait du père du jeune diariste un voleur qui dérobe la nourriture de ses enfants et de sa femme. Lorsque cette dernière est jugée inapte au travail et déportée lors de l'action *szpera*, le jeune adolescent assiste au comportement indécent de son père qui semble indifférent, obnubilé par la maigre pitance qu'il trouve :

Et mon Père, après que les docteurs ont annoncé leur verdict, et pendant que Maman, malheureuse Maman ! courait comme une folle dans la maison en suppliant les docteurs de lui laisser la vie sauve, mon père mangeait la soupe qu'avaient laissée sur la cuisinière les cousins qui se cachaient chez nous, et il prenait du sucre dans leur sac ! Certes, il était un peu troublé, avec les interrogatoires des policiers et des médecins, mais il n'a cours nulle part en ville ; il n'est allé trouvé aucune relation d'amis pour demander leur protection. En un mot, il était content d'être débarrassé d'une épouse avec qui la vie devenait de plus en plus difficile, et en cela il poussait Mère dans la tombe⁵¹

Son père ne semble plus agir comme un homme, mais comme une bête affamée qui trouve de quoi apaiser sa faim. Les maladies de peau dues au manque d'hygiène empirent avec la crasse, mais le manque d'argent empêche les habitants de se soigner. Ils doivent également continuer à s'épuiser en allant au travail pour avoir un certificat et ne pas être déportés. Ainsi, quand le jeune David souffre d'une maladie de peau, il constate que celle-ci l'affaiblit encore un peu plus et que, comme la famine pour son père, elle le rend fou :

Mon état d'esprit empire de jour en jour. La fièvre persiste, et j'ai tout l'air d'un « avis de décès ». Je n'arrive pas non plus à ramener ma peau irritée à l'état normal.

[...] Tout le monde est malade au ghetto. La tuberculose, se répand de façon incroyable, et il y a un grand nombre d'autres maladies infectieuses et non infectieuses. Nadia a de nouveau remarqué des symptômes de gale sur son corps. Si les choses continuent comme ça, je

⁵⁰ Sierakowiak, *Journal du Ghetto de Łódź*, op.cit., Samedi 27 juin 1942, p. 250-251.

⁵¹ *Ibid.*, Samedi 5 septembre 1942, p. 287.

vais devenir fou. Oh cette horrible et interminable absence d'espoir. Aucune chance, aucun espoir de vivre⁵².

Au manque de nourriture s'ajoute donc aussi le manque d'hygiène qui contribue également à affaiblir les corps déjà meurtris par l'épuisement dû au travail. L'accès à des conditions de vie décentes devient davantage compliqué au fur et à mesure que les années passent dans le ghetto, notamment en raison de la densité de population de plus en plus importante.

Au départ, le ghetto s'étend sur une superficie de 4,4 km², dont seulement 2,41 km² sont aménagés avec des logements. Au fil du temps, les Allemands réduisent la superficie du ghetto ; en octobre 1941, il ne fait plus que 3,82 km². Selon les données officielles allemandes, il y a initialement près de 164 000 Juifs emprisonnés dans le ghetto, mais comme de nombreux d'entre eux ne sont pas officiellement enregistrés, on estime qu'ils sont peut-être jusqu'à 180 000. Ainsi, on compte en moyenne 68 000 habitants par kilomètre carré⁵³, ce qui rend les conditions de logement très difficiles. Avec une telle densité de population, l'accès à l'hygiène est rendu encore plus compliqué puisqu'il devient impossible de fournir de l'eau et de la lessive pour toutes les habitations. Les maladies se transmettent très rapidement et, une fois infecté, il est difficile de se rétablir. Le jeune diariste témoigne dans son journal :

Les conditions dans lesquelles nous vivons sont de plus en plus ignobles. Nous dormons sans draps ni couvertures depuis quatre mois parce qu'il n'y a pas moyen de les laver. J'arrive avec difficulté à avoir de l'eau chaude et des sous-vêtements propres une fois tout les quinze jours. Père, bien sûr, n'arrive pas à se débarrasser de ses poux et de toute façon maintenant, il s'en fiche. Bientôt, ils « tiendront » notre appartement tout entier⁵⁴.

⁵² *Ibid.*, Dimanche 4 avril 1943, p. 344-345

⁵³ TRUNK, Isaiah, *Łódź Ghetto : a history*, Indiana, Indiana University Press, 2006, p. 16.

⁵⁴ Sierakowiak, *Journal du Ghetto de Łódź*, *op. cit.*, Mardi 17 novembre 1942, p. 301.

Les logements sont, en effet, dépourvus d'installations électriques et sanitaires décentes et la plupart des habitants ne peuvent plus cuisiner chez eux. Tous ces éléments participent à augmenter le taux de mortalité dans le ghetto. Raul Hilberg estime qu'il y a en permanence 40 % de personnes malades⁵⁵. Le certificat de décès de Sierakowiak ([voir Illustration 1](#) p. 24) désigne notamment la tuberculose comme la cause de sa mort. La vie quotidienne influence l'état d'esprit des habitants du ghetto, on relève des changements d'humeur dans le journal du jeune David. Alors qu'il est parfois optimiste et espère retourner rapidement à ses études, il est également souvent très pessimiste quant à l'issue que la guerre prendra. Nous relevons ces changements dans son journal. Pour les diaristes, la rédaction quotidienne est en effet un moyen de retracer sa vie et ses états d'esprits ainsi qu'une manière de se questionner sur des dimensions qui le dépassent.

1.2.2. Quête de sens

Chaque diariste assigne des fonctions à son journal selon la situation dans laquelle il se trouve. Les journaux tenus sous l'occupation questionnent le sens même de l'existence humaine. Au seuil de la mort, les auteurs se survivent par l'écriture alors que l'expérience de la Shoah révèle de manière aveuglante la fragilité de l'humanité. Livrer un témoignage à travers son journal s'inscrit dans un processus de création, luttant ainsi contre la volonté d'extermination vécu dans les ghettos. L'écriture de sa propre vie s'assimile alors à une nouvelle genèse de soi-même au-delà de soi. Par son journal, l'auteur peut donner naissance à son souvenir pour la postérité. Cela permet de laisser un héritage, de vivre et de se survivre par l'écriture.

⁵⁵ Hilberg, *La destruction des Juifs d'Europe*, *op. cit.*, p. 483.

Face à l'omniprésence et l'imminence de la mort, la question même de l'existence est remise en cause. Au XVII^e siècle, déjà, Descartes rejette tout ce qui est sujet au doute dans la quatrième partie de son *Discours de la méthode* puisqu'il juge que les sens sont parfois trompeurs et il fait l'hypothèse d'un génie malin qui nous présenterait l'erreur sous les apparences de la vérité. Mais s'il doute de tout, Descartes est amené à douter de sa propre existence. Cependant, il ne peut douter de son doute, hors douter revient à penser, ce qui constitue pour lui une preuve de son existence : « Je pense, donc je suis ». Depuis lors, son *cogito ergo sum* semble indiscutable.

Toujours en suivant sa méthode du doute, Descartes questionne l'existence de Dieu. Les preuves qu'il trouve résideraient dans l'idée de perfection qu'Il dégage, par opposition à l'imperfection des êtres qu'Il aurait créé. Mais ce postulat n'est plus valide dans les ghettos, comment adhérer au fait qu'une entité supérieure parfaite puisse accepter de telles horreurs ? Les journaux intimes des habitants du ghetto portent les marques de ce questionnement. En en écrivant, les auteurs se livrent à une introspection. Ils relatent parfois simplement la faim, la maladie et le travail forcé, mais ces situations difficiles mènent les auteurs de journaux intimes à se questionner sur leur propre condition et le sens de leur vie dans ce massacre. On observe également parfois une remise en question de la foi. Suite à la déportation de sa mère, David Sierakowiak rédige un poème qu'il mentionne dans son journal : « Oh, dieux, Où Est Votre Puissance ? ... ⁵⁶ » En effet, alors que sa mère est restée très pieuse jusqu'à la fin de sa vie malgré tout, lui a du mal à concevoir qu'un dieu existe et qu'il abandonne tout son peuple à son triste sort, notamment lorsque sa mère est dépor-

⁵⁶ Sierakowiak, *Journal du Ghetto de Łódź*, op. cit., 4 janvier 1943, p. 321

tée. De même, alors que le jeune homme avait confiance en une forme de justice divine au début de la guerre et qu'il espérait un miracle⁵⁷, par la suite, il mentionne souvent le diable quand il traverse des périodes particulièrement difficiles, notamment au printemps et à l'été 1941 :

Lundi 28 avril 1941 : « Le Diable a trop fortement prise sur nous, et rien de bon ne peut se produire très prochainement dans le monde⁵⁸. »

Dimanche 25 mai 1941 : « Au diable !⁵⁹ »

Mercredi 28 mai 1941 : « Qu'ils aillent au diable !⁶⁰ »

Lundi 9 juin 1941 : « Le diable seul sait ce que tout ça va donner, et quand⁶¹ »

Mardi 17 juin 1941 : « Le diable ne nous a pas encore étouffé suffisamment dans ce ghetto⁶² »

Vendredi 27 juin 1941 : « Au diable cette guerre qui dure depuis deux ans ! ...⁶³ »

Dimanche 29 juin 1941 : « Le diable seul sait ce qui peut bien nous arriver !⁶⁴ »

Vendredi 4 juillet 1941 : « Seul le Diable sait comment ça va finir ! ...⁶⁵ »

Samedi 5 juillet 1941 : « Que le diable emporte ce genre de vie !⁶⁶ »

Dimanche 20 juin 1941 : « À croire que tout le pouvoir du Diable les aide⁶⁷ »

La rédaction de son journal intime est une façon de s'évader par l'intérieur, ne pouvant communiquer ses états d'âme, le diariste se retrouve avec lui-même par la rédaction et

⁵⁷ *Ibid.*, « Peut-être qu'un miracle se produira ... », Jeudi 7 septembre 1939, p. 55.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 117.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 129.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 132.

⁶¹ *Ibid.*, p. 138.

⁶² *Ibid.*, p. 141.

⁶³ *Ibid.*, p. 145.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 147.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 149.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 149.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 154.

se libère de questions qui le taraudent. Écrit jour après jour, le journal est le confident d'une expérience inédite et individuelle. Il est un moyen d'agir dans son propre monde. En écrivant et en confiant ses expériences par le biais du langage, l'auteur construit du sens en effectuant un acte de transmission et d'inscription. La manière de se défaire du traumatisme peut se situer dans la parole, pourtant celle-ci est un outil complexe et tabou puisqu'elle implique d'être reçue lorsqu'elle est adressée à quelqu'un.

Depuis le *cogito ergo sum* de Descartes, nous avons conscience que nous existons, mais comment être persuadé qu'autrui a également les preuves de notre existence ? Les habitants des ghettos sont confrontés à une intention d'anéantissement total de leur communauté de la part des nazis suite à la conférence de Wannsee quand la « solution finale » est mise en œuvre. Face à cette volonté, il faut laisser à la postérité l'évidence que le microcosme des ghettos a bel et bien existé et livrer au monde extérieur des preuves de la réalité du ghetto. Les témoignages écrits sous l'occupation laissent une trace de ces vies opprimées. Ainsi, consigner les fragments d'une expérience intelligible et communicable devient la condition sous laquelle il faut rendre cet héritage recevable, mais la réalité décrite n'est malheureusement pas toujours lisible.

Le journal est, la plupart du temps, écrit avant tout par et pour soi-même, les autobiographies au contraire sont écrites dans le but conscient de témoigner et donc d'être lues. Cependant, on relève chez certains diaristes la conscience que ses écrits seront retrouvés, la perspective diaristique n'est alors plus la même. L'auteur n'écrit plus uniquement pour se réfugier auprès de son confident intérieur, mais également pour livrer un témoignage conscient. Ces écrits donnent une idée de ce qu'était la vie publique du ghetto, régie par les

grands événements et les décisions du Troisième Reich quant au sort des habitants du ghetto.

2. Vie publique et événements du ghetto

2.1. Consigner la vie publique du ghetto

Dans les journaux intimes, la réalité du ghetto est vue par les habitants, pas seulement à travers des chiffres communiqués par le département de statistiques et à travers les documents nazis. De même, ce n'est pas non plus un témoignage qui est donné après la guerre, la vie s'écrit au présent, jour après jour. La différence réside également dans la mémoire de l'écrivain. En effet, après la guerre, plusieurs années après le désastre, les souvenirs peuvent être altérés par la mémoire qui sélectionne les souvenirs et choisit parfois inconsciemment d'effacer certains événements traumatiques. Or, dans ce monde fermé, des activités internes ont lieu. Les diaristes documentent ainsi la vie publique du ghetto qui est essentiellement régie par les décisions politiques qui organisent le travail et la vie religieuse.

2.1.1. Activité politique

Malgré les conditions de vie difficiles, une politique a tout de même existé dans le ghetto, surtout durant dans les premiers mois. À travers les journaux intimes, nous pouvons percevoir l'influence des décisions politiques sur la vie des habitants. Le jeune David Sierakowiak a une opinion politique affûtée ainsi qu'une conscience de la situation géopoli-

tique des pays impliqués dans le conflit. Deux mois avant le début de la guerre, alors qu'il est parti randonner en montagne, il relève un fait inquiétant dans le journal :

À Gdansk, la situation est de plus en plus compliquée. Les journaux anglais et français disent que demain Hitler va même proclamer l'annexion de Gdansk au Troisième Reich, mais je doute qu'il ose pour le moment. Les hommes d'État français ont de nouveau déclaré qu'une attaque contre la Pologne, quelle qu'elle soit, signifierait la guerre avec la France⁶⁸.

On se rend compte que malgré son jeune âge, il a déjà bien conscience des enjeux des décisions des dirigeants politiques. Au début de la guerre, quand les habitants de Łódź ne sont pas encore coupés du monde dans le ghetto, nous pouvons suivre précisément grâce à son journal tout ce qui paraît dans les périodiques. Il consigne en effet tout ce qu'il lit sur l'évolution du conflit. On perçoit son vif intérêt pour la politique dans son implication dans une gazette locale communiste. Il consigne le 9 avril 1941 : « j'ai écrit un article sur la situation désespérée des jeunes à l'école, pour un journal organisé par l'association des ouvriers du textile (des communistes naturellement) »⁶⁹. Il s'investit du côté des partis des travailleurs et c'est donc tout naturellement qu'il rejette la politique de Rumkowski qu'il exècre, ce qui transparaît régulièrement dans son journal dans la manière dont il l'évoque⁷⁰. En effet, le doyen a exercé des représailles contre les militants et a expulsé certains d'entre eux du ghetto vers des camps de travail dans tout le pays de la Warthe. L'une de ces oppressions est relatée dans le journal du jeune diariste le 15 juin 1941 :

Ce débile sadique de Rumkowski fait des choses horribles. Il a renvoyé deux professeurs, des communistes [...]. La raison officielle : ils organisaient une résistance parmi les professeurs contre la mise en place de madame Weichselfisz au poste de Commissaire-Directrice

⁶⁸ Sierakowiak, *Journal du Ghetto de Łódź*, op. cit., Dimanche 2 juillet 1939, p. 36.

⁶⁹ *Ibid.*, Mercredi 9 avril 1941, p. 109.

⁷⁰ *Ibid.*, « Des milliers de gens perdront leur travail ... Monsieur Chaïm Rumkowski a une façon très subtile de travailler », Vendredi 20 juin 1941, p. 142-143.

en chef. La raison probable : activités communistes supposées au sein de l'école. [...] Il y a un danger de purge parmi les élèves, et peut-être une fermeture définitive de l'école⁷¹.

Il oppose alors ce qui est dit officiellement pour calmer les esprits et la raison réelle derrière les arrestations, révélant la volonté d'opprimer les partis opposant de la part de Rumkowski. Ainsi, à partir du milieu de l'année 1941, l'implication des militants du parti et leur influence sur ce qui se faisait dans le ghetto diminue considérablement. Néanmoins, le Président continue à préserver certains liens avec les différents dirigeants. Dans la dernière période du ghetto, lorsque son influence réduit, il les consulte de temps en temps. Certains membres des partis continuent par ailleurs à se réunir chez des camarades, où ils discutent de divers sujets, écoutent des conférences et reçoivent des rapports clandestins d'émissions de radio et de lecteurs de journaux de contrebande.

Ces regroupements clandestins nous livrent des informations sur les partis de l'opposition. L'écoute de la radio et la lecture des journaux est, en effet, interdite, mais il subsiste des activistes qui se mettent en danger pour écouter secrètement des émissions et qui parviennent à recevoir des journaux de l'extérieur par divers moyens. L'un d'entre eux, Jakub Poznanski, déclare dans son journal que pendant toute l'occupation, il écoutait la radio, de sorte qu'il était relativement au courant de la situation de la guerre :

Il est utile de rappeler de quelle manière nous maintenons le contact avec le monde qui nous entoure.

J'ai mon propre récepteur radio miraculeusement sauvé. En respectant toutes les précautions, j'écoute diverses nouvelles et je les diffuse ensuite par l'intermédiaire de ma fille. Elle a une excellente mémoire. Qui soupçonnerait que cette petite fille, en rencontrant des amis, leur donne les dernières nouvelles du front ou de la scène internationale ?

Le journal est un autre moyen d'établir un contact avec l'Europe. Un certain Allemand travaillant sur la place du marché de Bałuty "l'oublie" dans un lieu convenu. Je ne sais pas

⁷¹ *Ibid.*, Dimanche 15 juin 1941, p. 140.

combien ils le paient. J'en profite gratuitement. Avec le temps, je suis même devenu un lecteur, car (de l'avis des auditeurs) je lis l'allemand le plus couramment⁷².

Grâce à son accès à l'information, l'activiste peut répandre des nouvelles dans le ghetto. Son journal se situe dans une perspective assez similaire puisqu'il compte en faire une sorte de chronique. Proche des partis de gauche, il retranscrit dans son journal ses interrogations et réflexions politiques. Les lecteurs de journaux clandestins et les auditeurs de radio diffusent les informations auxquelles ils ont accès parmi leurs amis. Ces informations ont une grande valeur dans le ghetto fermé et isolé.

En plus des partis politiques, des milliers de membres de divers mouvements de jeunesse étaient également actifs, allant des cercles sionistes, en passant par le Bund, jusqu'à la jeunesse communiste. Au cours du premier semestre d'existence du ghetto, environ 1 300 membres se sont rassemblés à Marysin. Au début, Rumkowski soutient l'activité, mais lorsque cela ne convient plus à sa politique, il ordonne sa dissolution entre janvier et mars 1941. Les membres continuent à participer clandestinement en petits groupes, se réunissant dans leurs domiciles et dans les usines. Les partisans des mouvements de jeunesse de gauche agissent dans les usines pour améliorer les conditions des travailleurs et font la promotion du slogan de la résistance : « Travaillez lentement »⁷³. Comprenant qu'il était

⁷² Poznanski, *A Diary from the Łódź Ghetto*, op. cit., « It is worth recalling in what fashion we maintain contact with the world around us.

I have my own miraculously saved radio receiver. Observing all precautions, I listen to various news and afterward distribute it by means of my daughter. She has an excellent memory. Who would suspect that this little girl, while meeting friends, gives them the latest news from the front or from the international arena?

Another means of establishing contact with Europe is the newspaper. A certain German working at Bałuty Marketplace daily "forgets it" in an agreed place. I do not know how much they pay him for it. I take advantage of it for free. With the passage of time, I even became a reader, because (in the opinion of the listeners) I read German most fluently. », 9 mars 1944, p. 311.

⁷³ Surtout dans les dernières années de la guerre de nombreux travailleurs adoptèrent le slogan *Pracuj powoli* (travailler lentement) abrégé en « P.P. ».

impossible de ne pas travailler dans le ghetto, ils ont continué à exhorter les gens à le faire le plus lentement possible, et à nuire ainsi à l'économie de guerre allemande. L'activité des mouvements de jeunesse a réussi à bannir des esprits, ne serait-ce que brièvement, la faim et la détresse qui régnaient, tout en donnant un sens et un but à la vie des jeunes qui s'impliquaient. David Sierakowiak s'investit dans cette vie politique⁷⁴ bien qu'il refuse de s'engager complètement dans une organisation clandestine, craignant pour sa vie. Il pensait ce combat perdu :

« Niutek Radzyner m'a dit que parce que tout travail de parti politique dans le ghetto était suspendu, une cellule du Parti était en train de se constituer, et qu'elle fonctionnera dans le plus grand secret. Elle est censée se composer de gens dévoués corps et âme à la cause, pour qui rien d'autre ne comptera. Ils sont censés être à la disposition du Parti à tout moment et pour n'importe quelle action. [...] J'ai été inclus dans la liste des candidats avec Niutek, qui m'a demandé en toute franchise ce que j'en pensais. [...] Après avoir beaucoup réfléchi à la question, je suis arrivé aux conclusions suivantes : bien que je sois totalement certain de mes convictions et de mes idéaux, le but de ma vie n'est aucunement de devenir un révolutionnaire professionnel, prêt à des actions extrêmes, et je ne pense pas que je serais capable de prendre part à quelque chose du type « commando suicide ». Quant à ma réponse définitive à la proposition, j'ai décidé de dire que dans le cas d'une action spécifique, je suis prêt à jouer un rôle actif à un moment crucial. Cependant, un engagement constant, professionnel pour ainsi dire, à l'exclusion de tout autre but ou intérêt et sous la menace des conséquences les plus terribles, est hors de question. »⁷⁵

Bien qu'il n'ait finalement pas rejoint cette organisation, il adhérait à ses idées et se situait du côté des travailleurs. Il était conscient de l'importance des décisions politiques sur l'organisation du travail puisque celui-ci était une condition de survie dans le ghetto. Sans certificat de travail, les habitants risquaient d'être déportés, ne présentant plus d'utilité pour le régime nazi.

⁷⁴ Sierakowiak, *Journal du Ghetto de Łódź*, *op.cit.*, « Après une longue période d'inactivité, nous avons tenu une réunion des unités masculines vendredi. [...] Pendant l'hiver [...] nous sommes devenus un élément engagé du mouvement politique du ghetto ; nous participons maintenant à tous les groupes de jeunes et d'adultes. », Mercredi 30 avril 1941, p. 117.

⁷⁵ *Ibid.*, Samedi 28 juin 1941, p. 146.

2.1.2. Organisation du travail dans le ghetto

Durant les premiers mois d'existence du ghetto, principalement à l'été et à l'automne 1940, ses habitants se sont rapidement appauvris puisque peu d'entre eux travaillaient. Le peu d'argent qu'ils possédaient a vite été dépensé pour acheter des produits de première nécessité. La faim commence donc rapidement à se faire sentir. Alors, de nombreuses manifestations organisées par les partis de gauche contre Rumkowski éclatent. Les polices juives et allemandes dispersent ces mouvements de contestation avec une grande violence, ce qui accroît le sentiment de terreur instauré par le Président. Cette peur ainsi que la faim sévère répriment d'elles-mêmes les tentatives de résistance et de protestation contre la politique en place dans le ghetto par la suite.

C'est justement l'appauvrissement rapide et la faim sévère des habitants du ghetto qui mèneront Rumkowski, en février 1940, à se tourner vers les Allemands pour leur proposer de la main-d'oeuvre juive. Avec le salaire qu'ils recevraient, « ses Juifs » seraient en mesure d'acheter de la nourriture et d'autres produits de première nécessité. D'abord, les Allemands ne répondent pas aux propositions de Rumkowski, refusant d'investir des efforts et de l'argent dans l'organisation des usines. Ils espéraient en effet que le ghetto serait liquidé dans un court laps de temps. Cependant, à la fin de l'été 1940, il est précisé aux autorités allemandes locales que, malgré tous leurs efforts pour expulser les Juifs de la ville et pour liquider le ghetto, le plan ne se réaliserait pas dans un avenir proche, ainsi le ghetto continuerait d'exister jusqu'à ce qu'une autre solution au « problème juif » soit trouvée. Les autorités allemandes commencent donc à examiner sérieusement les propositions de Rumkowski en matière d'ouverture d'usines à l'intérieur du ghetto afin de se décharger de la

charge financière que représente le maintien du ghetto, en le faisant passer sous la responsabilité des Juifs eux-mêmes.

Le 18 octobre 1940, les responsables allemands se réunissent pour discuter du travail forcé. Lors de cette réunion, ils décident d'établir des usines et des ateliers au sein du ghetto, et d'envoyer une partie des habitants du ghetto dans des camps de travail en Wartheland⁷⁶. Deux jours plus tard, le lundi 20 octobre, on recense les conséquences de cette décision dans le journal de David Sierakowiak :

Il semble que je vais travailler à l'atelier de bouchons. Notre professeur Schwarzfingler a reçu une demande pour six diplômés, alors je pourrais peut-être entrer. Cela étant, il faut plus d'un mois pour apprendre cette « bouchonnerie ». Enfin, s'il n'y a rien d'autre pour moi, même ça fera l'affaire⁷⁷.

En effet, pour accélérer l'établissement des usines dans le ghetto, les autorités allemandes ont lancé des campagnes de recrutement au sein des écoles. On voit donc la fracture entre la volonté réelle des dirigeants nazis et ce que la population juive du ghetto était forcée de voir comme une opportunité d'obtenir un salaire pour se nourrir.

Le fait que les usines soient concentrées dans le ghetto et que les habitants n'aient pas à le quitter pour aller travailler dans des usines situées en dehors de la ville intensifie leur isolement et les coupe encore plus de l'extérieur. Cela empêche également la possibilité de faire de la contrebande de nourriture et d'autres produits de première nécessité comme c'est le cas dans d'autres ghettos. Ainsi, la dépendance des habitants vis-à-vis des Allemands est alors presque totale. La mobilisation pour le travail forcé dans l'économie de

⁷⁶ A partir de décembre 1940 et durant toute l'existence du ghetto, les Juifs étaient expédiés dans les camps de travaux forcés en Wartheland. Au total, environ 15 000 Juifs ont été envoyés dans les camps de travaux où la plupart d'entre eux sont morts en raison des conditions de vie.

⁷⁷ Sierakowiak, *Journal du Ghetto de Łódź*, op. cit., Lundi 20 octobre 1941, p. 191.

guerre allemande devient un élément central de la politique de Rumkowski. En janvier 1942, avec le début de l'application de la solution finale dans le ghetto, le travail prend une signification supplémentaire. Dans son journal, Sierakowiak relate régulièrement ce besoin absolu de trouver un emploi qui certifie que lui ou les membres de sa famille sont des éléments indispensables du ghetto. Il en a conscience rapidement après des rumeurs de déportation dès le mois de mars 1942 : « Ils sont en train de déporter beaucoup de gens. Seuls ceux qui travaillent dans les ateliers sont exemptés, mais leurs familles sont déportées si elles sont nombreuses⁷⁸ ». En effet, le labeur des Juifs devient un moyen de les sauver de l'expulsion vers les camps de la mort, car toute personne qui ne travaille pas est expulsée. Rumkowski, qui sait déjà à ce stade que l'expulsion signifie la mort, aspire à rendre le ghetto si productif que les Allemands seraient dépendants du travail forcé des Juifs et ne pourraient pas liquider le ghetto comme ils l'avaient fait à Varsovie par exemple. Il commence à mobiliser le plus grand nombre d'habitants possible dans les usines. Les personnes âgées et les enfants sont également mis au travail afin de les sauver de l'expulsion. Le ghetto devient alors un immense camp de travail.

Les conditions de travail dans les usines et sur les autres lieux de travail sont insupportables. Les Allemands exploitent les travailleurs de manière destructrice et cynique, en tirant le maximum d'efforts de leur part tout en leur fournissant en échange de maigres rations alimentaires qui ne suffisent généralement pas à la survie. La nourriture comprend principalement un bouillon maigre et occasionnellement une tranche de pain et un peu de saucisse de cheval. Ainsi, malgré l'effort déployé pour travailler et percevoir un

⁷⁸ *Ibid.*, Vendredi 27 mars 1942, p. 199.

salaires pour se nourrir, de nombreux travailleurs meurent de faim et de maladie avant même d'être déportés dans les camps. Dans l'ensemble, les dépenses des nazis dans le ghetto sont minimales, tandis que le profit qu'ils tirent est très important. Malgré tout, la vie religieuse se maintient dans le ghetto.

2.1.3. Activité religieuse

Dans le ghetto, il devient difficile de continuer à vivre selon un mode de vie traditionnel religieux. En effet, dès le début de la guerre, Sierakowiak, qui ne se considère pourtant pas comme quelqu'un de très pieux, déplore que la liberté de prier soit ôtée à la communauté juive :

Je vis maintenant très douloureusement cette interdiction qui vise toute la communauté juive parce que je sais ce que la foi apporte aux croyants ; ils sont au moins en partie en paix et heureux. Retirer à un homme son unique consolation, sa foi, lui interdire sa religion, qui lui est chère et qui prône la vie, est le plus horrible des crimes⁷⁹.

Ces mesures se durcissent encore au milieu du mois de novembre quand les autorités brûlent les synagogues de la ville. Les Juifs pieux du ghetto se réunissent alors dans des groupes de prière ainsi que des cercles d'étude de la Torah et du Talmud. Parmi les départements du Judenrat se trouve une section spéciale pour les questions religieuses, avec un conseil de rabbins à sa tête. De nombreux Juifs fréquentent des lieux de prière de fortune, notamment les jours de fête. Jusqu'en octobre 1941, le samedi est reconnu comme jour de repos dans le ghetto et la plupart des usines et des différents bureaux sont fermés. Après l'arrivée des réfugiés juifs occidentaux à l'automne 1941 et le début des préparatifs des expulsions vers Chełmno, les Allemands annoncent que le jour de repos du ghetto serait le dimanche. Les Juifs se retrouvent dans l'obligation de travailler pendant les sabbats et les

⁷⁹ *Ibid.*, Mercredi 13 septembre 1939, p. 57-58.

fêtes religieuses. Pendant la période des expulsions de 1942, les activités religieuses organisées diminuent considérablement. Le conseil des rabbins cesse et quelques-uns sont déportés vers Chelmno. Mais malgré la difficile réalité, certains des Juifs du ghetto restent méticuleux dans l'observation des traditions religieuses. Ils prient en *minyanim* dans les appartements et les usines, tandis que la société d'inhumation (*Hevra Kadisha*) procède à des purifications rituelles dans les maisons des morts en dépit de l'interdiction sévère imposée par les Allemands. De petits groupes d'étudiants de la *yeshiva* poursuivent également leur étude et leur observation des commandements, parfois au péril de leur vie. Malgré la grande famine, certains habitants continuent de faire attention à ne pas manger la viande de cheval qui était fournie au ghetto. Conserver et maintenir une vie religieuse traditionnelle représentait une forme de résistance face à l'oppression nazie.

2.2. Les décisions nazies

Tous les éléments de la vie quotidienne et de la vie publique du ghetto sont sous le contrôle de l'occupant nazie qui organise l'existence du ghetto. De l'occupation de la ville en septembre 1939 à sa liquidation en 1944, toutes les décisions sont prises par les dirigeants du Troisième Reich. Les habitants ne sont informés de leur sort que par les communiqués officiels. Les rares informations qui circulent sont contrôlées par les autorités et dissimulent la vérité aux principaux concernés. La réalité des ghettos est régie principalement par des réunions bureaucratiques qui décident du sort de la communauté juive. Les comptes rendus de ces décisions et de ces procès dévoilent ce que les habitants des ghettos

ne pouvaient imaginer et retranscrire dans leur journal puisqu'ils étaient trompés sur leur propre sort.

2.2.1. Occupation de la ville

C'est l'invasion de la Pologne le 1er septembre 1939 qui est à l'origine des six années de guerre qui vont suivre. Dès le début du conflit, le pays est donc grandement martyrisé par les actions nazies. Le 8 septembre, Łódź est occupée par les troupes allemandes. Très rapidement, un climat de terreur s'installe en ville. En effet, en plus des raids aériens quotidiens, de nombreux Polonais et Juifs⁸⁰, principalement parmi les dirigeants politiques et culturels sont arrêtés et emprisonnés. De nombreux Juifs sont saisis dans les rues et emmenés pour divers travaux forcés qui s'accompagnent généralement d'humiliations et de sévices physiques graves. Dès le 10 septembre 1939, David Sierakowiak relève des faits inquiétants : « Premiers signes de l'occupation allemande : ils arrêtent des Juifs pour les faire creuser »⁸¹, il en fait d'ailleurs l'expérience quelques semaines plus tard :

Je n'ai pas échappé au triste sort de mes compatriotes qui se font arrêter pour travailler. [...] Il m'a dit en employant des gros mots, de remplir les flaques de sable. Je n'ai jamais été aussi humilié de ma vie que lorsque j'ai regardé par le portail du square et que j'ai vu la gueule heureuse et souriante des passants qui se moquaient de notre infortune. Imbéciles, crétins stupides à la stupidité sans fond que vous êtes ! Ce sont nos oppresseurs qui devraient avoir honte, pas nous. L'humiliation infligée par la force n'humilie pas⁸².

Aussitôt après les premiers jours de l'occupation, une série de décrets est publiée dans le but d'isoler les Juifs de la ville et de leur nuire sur le plan économique, social et re-

⁸⁰ Si les Juifs étaient des citoyens polonais et donc des Polonais, la différence ethnique entre les Polonais d'origine juive ou de confession mosaïque, comme ils étaient poliment désignés, et les Polonais de confession chrétienne, généralement catholique romaine, était un fait fondamental qui a été exploité par les conquérants allemands nazis.

⁸¹ Sierakowiak, *Journal du Ghetto de Łódź*, *op.cit.*, Dimanche 10 septembre 1939, p. 56.

⁸² *Ibid.*, Mercredi 4 octobre 1939, p. 68-69.

ligieux. Beaucoup de leurs biens leur sont confisqués, leur comptes bancaires sont gelés, et ils ne peuvent garder en leur possession qu'une quantité limitée d'argent liquide. Sur le plan professionnel, il leur est interdit de s'engager dans diverses branches de productions telles que le textile et l'industrie du cuir. De même, les entreprises juives sont rapidement marquées d'une étoile de David jaune à six branches. Dès les premiers jours de l'occupation, les Allemands interdisent la prière publique dans les synagogues et obligent la population hébraïque à ouvrir ses commerces les samedis et les jours saints. Durant les premiers mois de la guerre, alors que le ghetto n'est pas encore mis en place, de nombreux décrets sont publiés visant à discriminer les Juifs de la ville. À partir du 14 novembre 1939, ils sont tenus de porter un brassard jaune qui sera remplacé en décembre par une étoile cousue sur les vêtements. Les premières vagues de licenciements, d'arrestations et d'expulsions terrorisent la ville et visent à motiver la fuite des populations concernées. Près d'un tiers des habitants juifs de la ville ont fui ou ont été expulsés entre le début de l'occupation allemande et le bouclage officiel du ghetto le 1er mai 1940. La plupart de ceux qui sont partis sont issus des couches établies et de l'intelligentsia. Ainsi, lorsque le ghetto est bouclé, la ville a perdu une grande partie de ses élites.

2.2.2. Ghettoïsation

En décembre 1939, les autorités locales allemandes de la ville commencent à planifier l'établissement d'un ghetto dans Łódź, parallèlement aux préparatifs de l'expulsion forcée des Juifs de la ville. Il est alors évident que le processus d'expulsion prendra plusieurs mois compte tenu de l'importance de la population visée. Il est donc décidé de la concentrer dans un ghetto fermé, à titre de mesure temporaire jusqu'à l'achèvement de l'expulsion

totale. L'idéologie nazie considérant les Juifs comme une menace pour la société aryenne, une guerre d'anéantissement devrait être menée contre eux puisqu'ils seraient porteurs de maladies infectieuses et devraient donc être maintenus en isolement. Mais l'imposition du ghetto sert surtout des objectifs économiques. Les autorités s'emparent rapidement des appartements, des commerces et des biens des Juifs pour les attribuer aux *Volksdeutsche* qui arrivent pour s'installer dans la ville. Pour protéger cette population aryenne, les nazis, qui considèrent les Juifs comme un danger pour leur sécurité, pensent qu'il serait plus facile de surveiller la menace dans une zone concentrée. Cela faciliterait également l'organisation et l'exécution des expulsions massives une fois qu'elles auraient repris.

L'établissement du ghetto est confié au gouverneur du district de la ville, Friedrich Übelhör. Aucune instruction des autorités centrales de Berlin ne mentionne le projet, il s'agit donc d'une initiative locale. Le 10 décembre 1939, Übelhör tient une réunion secrète sur la question et envoie par la suite le procès-verbal à Arthur Greiser qui entretient de bonnes relations personnelles avec les responsables du gouvernement allemand. Dans ce document, le gouverneur détaille le projet : il souhaite établir un ghetto dans la partie nord très négligée de Łódź (cf. [annexe 2](#) et [3](#) pour des plans de la ville, p. 148-149). Tous les Juifs de la ville devront ainsi être transférés dans ce quartier dans lequel les habitations ne disposent pas d'infrastructures sanitaires, d'égouts ni de canalisations. Le document conclut : « L'établissement du ghetto n'est bien sûr qu'une mesure transitoire. . . . En tout cas, l'objectif final doit être que nous épuisions complètement ce furoncle pestilentiel⁸³.»

⁸³ Voir Trunk, *Łódź Ghetto : a history, op.cit.*, p. 21.

Les expulsions des Juifs de leurs maisons du centre-ville commencent dans la première moitié de janvier 1940. À ce stade, les autorités expulsent généralement les populations aisées et remettent leurs appartements spacieux aux Allemands qui arrivent. Un décret officiel sur la création du ghetto est publié le 8 février 1940⁸⁴. Il précise les limites du « quartier résidentiel » juif et esquisse le plan des transferts à venir. Ceux-ci débutent le 12 février 1940, mais les Allemands se rendent compte que le processus prend trop de temps et décide de l'accélérer en usant de terreur et de violence. Les arrestations massives, les mauvais traitements, les expulsions massives et les meurtres deviennent de plus en plus fréquents. Dans la nuit du 6 au 7 mars 1940, des soldats nazis armés font irruption dans les appartements des Juifs le long de la rue Piotrkowska, artère principale de la ville. Ils leur ordonnent de quitter leur logement dans un délai très court. Ceux qui s'y opposent sont assassinés sur place. La soirée de terreur entre dans l'histoire de l'occupation à Łódź sous le nom de « Jeudi sanglant ». Après cela, les Juifs s'installent rapidement dans le ghetto. À la fin du mois d'avril, au moment de sa fermeture, plus de 160 000 Juifs y sont établis.

2.2.3. Déportations

Les premières délibérations concernant la recherche d'une solution radicale au problème juif en Wartheland commencent à l'été 1941. Sur un total d'environ 400 000 Juifs d'avant-guerre qui avaient vécu dans ce qui est devenu la province allemande de la Wartheland, il reste encore à l'été 1941, environ 250 000 Juifs (dont près de 150 000 vivant dans le ghetto de Łódź). Arthur Greiser et les hauts fonctionnaires de la circonscription veulent

⁸⁴ *Ibid.*, p. 21-23.

« nettoyer » la région des Juifs « improductifs » et ne laisser que ceux dont le travail rapporte de très gros profits aux Allemands.

Le 16 juillet 1941, Rolf Heinz Höppner, chef du SD (*Sicherheitsdienst*, service de sécurité) et directeur de l'Office des transferts de population (*Umwandererzentralstelle*, UWZ) à Poznań, envoie à Adolf Eichmann, au RSHA (*Reichssicherheitshauptamt*, bureau principal de la sécurité du Reich) à Berlin, un document contenant un résumé des consultations qui se sont tenues dans le bureau de Greiser concernant les solutions possibles au problème juif. Dans ce document apparaît pour la première fois l'idée d'assassiner ceux qui sont incapables de travailler au moyen de produits chimiques toxiques à action rapide. En octobre 1941, les préparatifs pour la création du premier camp de la mort commencent à Chełmno, un petit village à 55 km au nord-ouest de Łódź. Le 8 décembre 1941, le camp commence à fonctionner. Trois camions équipés pour servir de chambres à gaz mobiles y arrivent. Les victimes sont alors placées à l'arrière qui est hermétiquement fermé, puis des gaz d'échappement toxiques à base de monoxyde de carbone sont injectés depuis le moteur, provoquant la mort en quelques minutes. Le système est repris plus tard, lors de la mise en place de la solution finale dans des douches des camps de concentrations. Les nazis prévoyaient que grâce à ce système, ils pourraient tuer jusqu'à 2500 personnes par heure, soit 60 000 par jour.

Le 16 décembre 1941, les Allemands ordonnent à Rumkowski de préparer l'expulsion de 20 000 habitants du ghetto. Soit il s'accommode de cette proposition et il choisit qui bannir, soit les nazis s'occupent eux-mêmes d'organiser les déportations. Le doyen décide alors qu'il agirait lui-même par le biais d'un comité qui choisirait qui expul-

ser. Un mois plus tard débute la première phase des déportations massives vers Chelmno. Le 20 janvier 1942, une conférence se tient à Wannsee en banlieue de Berlin dans le plus grand secret pour mettre en place la solution finale quant à la question juive. La décision était déjà prise depuis quelque temps comme les premiers gazages et l'entrée en service du centre d'extermination de Chelmno quelques mois auparavant l'avait laissé présager. Le but de la réunion est donc de s'accorder sur les moyens les plus efficaces pour la mise en œuvre de l'extermination des Juifs d'Europe. Quinze hauts responsables nazis sont convoqués par Reinhard Heydrich après l'ordre d'Hermann Göring « d'effectuer tous les préparatifs nécessaires [...] à la mise en œuvre de la Solution finale de la question juive dans la sphère d'influence allemande en Europe »⁸⁵. Lors de la conférence, une question est soulevée : faut-il éliminer les Juifs qui exercent une profession utile à l'effort de guerre allemand ? En réponse, Heydrich déclare :

Au cours de la solution finale, les Juifs devront être mobilisés pour le travail sous une forme appropriée avec l'encadrement voulu à l'Est. En grandes colonnes de travailleurs, séparés par sexe, les Juifs aptes au travail seront amenés à construire des routes dans ces territoires, ce qui sans doute permettra une diminution naturelle substantielle de leur nombre.

Pour finir, il faudra appliquer un traitement approprié à la totalité de ceux qui resteront, car il s'agira évidemment des éléments les plus résistants, puisque issus d'une sélection naturelle, et qui seraient susceptibles d'être le germe d'une nouvelle souche juive, pour peu qu'on les laisse en liberté⁸⁶.

Ainsi, en raison de la force de travail que représentait le ghetto de Łódź, celui-ci a été liquidé bien plus tard que les autres malgré un nombre de déportations massives durant les premiers mois de l'année 1942. De janvier à mai, 54 979 Juifs sont déportés au cours de 54 transports. Leur sort reste inconnu des autres jusqu'à l'été 1942. Il subsiste alors 87 180 Juifs dans le ghetto. Après cela, d'autres périodes d'expulsions suivent, dont l'action *spze-*

⁸⁵ <https://www.yadvashem.org/fr/shoah/a-propos/debut-solution-finale/la-conference-de-wannsee.html>

⁸⁶ <https://encyclopedia.ushmm.org/content/fr/article/wannsee-conference-and-the-final-solution>

ra durant laquelle 20 000 habitants du ghetto sont jugés inaptes au travail et envoyés à Chełmno. Entre octobre 1942 et mai 1944, les vagues de déportations massives s'interrompent. Lorsque les expulsions reprennent, la décision de liquider le ghetto a déjà été prise.

2.2.4. Liquidation du ghetto

En 1943, après que la plupart des Juifs du Gouvernement Général ont été assassinés, les autorités centrales allemandes commencent à délibérer sur le sort du ghetto de Łódź. D'un côté, Heinrich Himmler et les SS veulent le liquider tout en transférant une partie des travailleurs et des équipements d'usine vers les camps de concentration de Lublin. En revanche, le ministre de l'armement Albert Speer se prononce en faveur du maintien du ghetto qui est devenu un fournisseur industriel important pour le matériel militaire du Reich. Il soutient les autorités locales, principalement Arthur Greiser, gouverneur du Wartheland, et Hans Biebow, qui font de leur mieux pour empêcher la liquidation du ghetto afin de ne pas perdre une énorme source de revenus dont ils bénéficient. En février 1944, Himmler et Greiser se mettent d'accord sur une proposition visant à entamer une réduction progressive du ghetto, en n'y laissant que les Juifs qui travaillent pour l'industrie allemande de l'armement. Le 23 juin 1944, les expulsions vers Chełmno reprennent et durent jusqu'au 14 juillet 1944. Au cours de cette période, 7 176 personnes sont expulsées du ghetto et assassinées dans le camp au nord-est de Litzmannstadt. Avec l'avancée de l'Armée rouge sur le sol polonais, les Allemands décident d'interrompre les transports vers Chełmno car le processus d'assassinat y est relativement lent. Les habitants du ghetto sont plutôt envoyés à Auschwitz, où le rythme d'anéantissement est beaucoup plus rapide grâce à l'efficacité morbide

des chambres à gaz. Les transferts vers Auschwitz commencent en août 1944. À la fin du mois, 67 000 Juifs y ont déjà été envoyés.

Au début du mois de septembre, il ne reste environ qu'un millier de Juifs choisis pour nettoyer le ghetto. Au vu de l'avancée de l'Armée rouge, les Allemands prévoient d'assassiner les derniers habitants. Comble de l'horreur, ils leur font creuser d'immenses trous qui leur serviront de tombe dans le cimetière juif. L'avance rapide des Soviétiques empêche les dernières exécutions lorsqu'ils arrivent dans la ville le 19 janvier 1945.

Les Juifs de Łódź arrivent à Auschwitz à un stade tardif, alors que l'armée allemande est en déroute et que la demande de main d'œuvre a augmenté. Par conséquent, un certain nombre des nouveaux arrivants est sélectionné pour travailler. Les convois précédents laissaient moins de chance aux déportés qui étaient presque systématiquement envoyés vers les chambres à gaz. La plupart de ceux qui ont été expulsés du ghetto ont été assassinés à leur arrivée à Auschwitz, mais des milliers de Juifs de Łódź, principalement des jeunes, ont été sélectionnés pour le travail et envoyés dans différents camps de travail à travers le Reich. On estime qu'environ 10 000 personnes ont survécu sur un total de 204 800 qui se trouvaient dans le ghetto Łódź entre mars 1940 et août 1944. Durant ces six années d'oppression, de nombreux habitants du ghetto ont tenu à consigner leur vie quotidienne dans leurs journaux intimes. Ces témoignages donnent accès à de nouvelles informations sur la vie quotidienne des habitants du ghetto.

3. La volonté de témoigner

L'écriture des diaristes peut être motivée par la nécessité de témoigner pour conserver et alimenter une mémoire collective par son point de vue personnel. Notre étude sur les journaux intimes porte sur une réalité décrite dans le présent par les victimes. La rédaction répond alors au besoin et à la volonté de faire face à la force destructrice nazie. Pour s'opposer à l'anéantissement, il faut laisser une trace de son passage, en cela, l'écriture correspond à un processus de création. L'auteure polonaise d'origine juive Gustawa Jarecka travaille comme dactylographe dans le ghetto de Varsovie où elle meurt en 1943. Elle ressent elle aussi le « besoin instinctif de laisser une trace⁸⁷ » :

Le besoin d'écrire est aujourd'hui aussi fort que l'écœurement inspiré par les mots. Nous les haïssons, car ils ont assez souvent recouvert un néant ou une bassesse. Nous les méprisons car ils sont pâles à côté des sentiments qui nous déchirent. Alors qu'il fut un temps où le mot désignait la dignité de l'homme, c'était la meilleure chose qu'il eût possédée, l'instrument de l'entente entre lui et ses pareils⁸⁸.

La relation aux mots est alors aliénée par la situation extrême dans laquelle l'auteure se trouve. Elle voudrait dire l'horreur qui l'entoure, mais les mots sont impuissants et ne peuvent exprimer la cruauté de la réalité vécue dans les ghettos.

3.1. L'importance du témoignage diaristique

Le journal se présente souvent aux yeux de son auteur en document historique qui se substitue à la presse qui censure les écrits : « Il est du devoir de toute personne qui n'a pas

⁸⁷ Cité d'après Andrea Löw, « L'activité de documentation dans les ghettos de Litzmannstadt et de Varsovie », (traduit de l'allemand par Olivier Mannoni), in *Revue d'Histoire de la Shoah*, n°209, Février 2018, p. 495.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 496.

les yeux complètement aveuglés par la poussière du Troisième Reich d'assurer, d'une manière ou d'une autre, la trace de ces choses pour le futur »⁸⁹ relève Walter Tausk dans son journal qu'il tient à Wroclaw de 1933 à 1940. Documenter une réalité qui dépasse l'imagination permet d'éclairer les événements tragiques à travers le prisme de la vie des victimes. Après trois mois passés sans rédiger, Shloyme Frank explique qu'il veut consigner précisément tout ce qu'il s'est passé durant sa période d'inactivité pour constituer un témoignage pour la postérité :

Après m'être abstenu d'écrire pendant trois mois et être resté couché, et m'être débattu avec l'Ange de la Mort, je recommence maintenant à mettre un peu d'ordre dans mes pensées. L'horrible cauchemar que j'ai vécu. Je tente de me souvenir de chaque détail infime, de chaque élément isolé, de chaque horreur qui a été perpétrée à notre rencontre. Je veux noter tout cela, le décrire pour ceux qui se mettent un jour en devoir de rechercher ce que fut la vie juive dans le ghetto. Je veux noter tout ce qu'il est possible de consigner et qui est vrai afin que plus tard, lorsque l'horrible bain de sang aura pris fin, le monde puisse voir ce qui s'est déroulé entre frères⁹⁰.

Le diariste a conscience de l'importance d'un témoignage écrit depuis l'intérieur des murs du ghetto pour l'histoire et pour que la mémoire de ce que les habitants ont vécu ne soit pas oubliée. Jakub Poznanski explique dans la première entrée de son journal, qu'il débute le 4 octobre 1941, qu'il souhaite consigner sa vie quotidienne dans le ghetto de Łódź : « J'ai décidé de tenir une chronique de ces jours où nous devons encore survivre. En guise de souvenir personnel, je vais également décrire les événements des deux années passées »⁹¹. Ainsi, il envisage son journal comme une chronique et souhaite y consigner sa vie pour se souvenir ainsi que pour témoigner.

⁸⁹ Cité d'après Hélène Camarade, « Le journal intime, un genre propice à l'écriture contemporaine de la Shoah », *op.cit.*, p. 81.

⁹⁰ Frank, *Journal du ghetto de Łódź*, *op.cit.*, p. 73.

⁹¹ Poznanski, *A diary from the Łódź Ghetto*, *op. cit.*, « I have decided to keep a running chronicle of those days that we will still have to survive. As a means of personal recollection, I will also describe events of the past two years ». p. 61.

Le journal intime constitue une source de première importance pour les historiens. Mais l'intérêt pour le genre diaristique est récent car la subjectivité de l'auteur est considérée comme peu fiable. Or on perçoit désormais l'enrichissement que peut apporter un écrit dont la rédaction se fait jour après jour. L'auteur mentionne donc le jour ainsi que le lieu. Ces référents contextuels sont d'une aide précieuse pour l'histoire qui cherche à révéler la réalité et à constituer un réseau de preuves. Les diaristes se présentent donc eux-mêmes comme les scribes de l'histoire pour ne pas laisser l'occasion aux bourreaux de souiller la mémoire du peuple qu'ils tentent d'anéantir. Hélène Camarade étudie le genre du journal intime sous l'occupation : « [Les journaux intimes] sont considérés comme des témoignages de première catégorie et c'est souvent à ce titre que leurs auteurs les ont conçus⁹² ». Pour que la mémoire de la communauté juive persiste, les journaux intimes réhabilitent la vérité. De nombreux diaristes connaissent l'importance de leur témoignage pour la postérité. Les chroniqueurs ont souvent conscience de ce devoir de mémoire, beaucoup documentent ainsi leur vie personnelle dans des journaux intimes. Dans le ghetto de Varsovie, Chaïm Aron Kaplan écrit : « Mon journal sera une source dont se serviront les futurs historiens⁹³ ». On imagine alors aisément la valeur que les auteurs accordent à leurs journaux.

Nombre d'entre eux écrivent consciencieusement leurs journées dans leurs carnets comme c'est le cas de Sierakowiak. En revanche, les conditions de vie difficiles rendaient parfois la rédaction impossible pendant une longue période. Jakub Poznanski par exemple ne consigne pas sa vie comme le fait l'adolescent : « Je n'ai pas écrit pendant un mois en-

⁹² Camarade, « Le journal intime, un genre propice à l'écriture contemporaine de la Shoah », *op. cit.*, p. 77.

⁹³ KAPLAN, Chaïm Aron, *Chronique d'une agonie. Journal du ghetto de Varsovie*, (traduit de l'anglais par Jean Bloch-Michel), nouvelle édition augmentée, Paris, Calmann-Lévy, 2009, 16 janvier 1940, p. 143.

tier⁹⁴ ». Entre le 6 novembre 1941 et le 13 août 1942 Poznanski n'écrit pas dans son journal, il s'exclame : « Depuis combien de temps n'ai-je pas écrit !⁹⁵ » et s'explique dans son entrée à la date du 13 août 1942. Les raisons de cette irrégularité sont dues à ses conditions de vie : « L'apathie générale, il fait froid dans l'appartement, puis le déménagement, les difficultés liées à cela, tout cela ne m'a pas mis d'humeur à écrire⁹⁶ ». On observe alors la manière dont la vie extérieure prend le contrôle de la rédaction du journal qui ne demeure pas uniquement une activité intellectuelle mais demande un engagement physique que l'auteur ne peut pas fournir en raison de ses conditions de vie dans le ghetto. De même, l'accès à des supports pour l'écriture est rendu difficile par des conditions matérielles précaires. Alors que les combustibles sont très convoités durant les périodes froides, utiliser du papier pour consigner sa vie dans le ghetto pourrait paraître insensé. Ainsi la rédaction qui a pour but de relater cette vie dans le ghetto est elle-même influencée par ce qu'elle souhaiterait décrire, la nécessité de survivre étant plus importante que celle d'écrire.

Chaque auteur a sa propre conception du journal. Quand certains préfèrent le considérer comme un carnet de pensées quotidiennes, d'autres, comme Jakub Poznanski, le voient comme une manière de relater les grands événements qui prennent place dans le ghetto. Ainsi, alors que ceux qui n'ont pas la vocation d'être lus ne se censurent pas puisqu'ils écrivent pour eux-mêmes, au contraire, la perspective de publier cette chronique historique, écrite pendant que la réalité tragique se déroule, empêche l'expression de certains

⁹⁴ Poznanski, *A Diary from the Łódź Ghetto*, op. cit., « I have not written for a whole month », 6 novembre 1941, p. 64.

⁹⁵ *Ibid.*, « How long have I not written ! », 13 août 1942, p. 65.

⁹⁶ *Ibid.*, « General apathy, it is cold in the apartment, then moving, the hardships connected with that, all of it did not put me in the mood for writing », 13 août 1942, p. 65.

sentiments personnels. S'il avait imaginé être lu, Sierakowiak n'aurait probablement pas décrit de manière aussi dure la relation avec son père par exemple. Shloyme Frank, comme Poznanski est contraint de cesser sa rédaction :

« Je suis tombé malade. Mes mains n'ont plus de force. Je ne puis plus tenir une plume en main. Mes jambes ne me portent plus. Pour cette raison, j'ai été contraint d'interrompre pendant un certain temps mes annotations concernant le ghetto. Je souffre de faim et d'un affaiblissement général. Des malades comme moi, le ghetto en compte des milliers. »⁹⁷

Malgré ces irrégularités, il souhaite tout de même livrer un résumé précis des événements passés durant les derniers mois et se sent investi d'un devoir de mémoire car il a conscience que les horreurs vécues pourront paraître invraisemblables et que son témoignage pourra être un outil qui réhabilitera la mémoire des Juifs :

Je sais que mon appel désespéré ne parviendra pas là où il le devrait. Ce que j'écris et ce que je note ne verra pas le jour. Mais j'écris en pensant que peut-être un jour, en des temps meilleurs, des hommes liront et sauront à quoi pouvait bien penser un Juif dans le ghetto⁹⁸.

Quand on considère la difficulté avec laquelle les auteurs ont composé et conservé leurs manuscrits alors que tout le monde manquait de combustible pour se chauffer et que les carnets auraient constituer une source de chaleur, on mesure à quel point ces témoignages ont de l'importance pour les diaristes et pour la postérité. L'acharnement avec lequel ils préservaient les traces écrites de leur vie se perçoit aussi dans le risque qu'ils prenaient. En effet, si les manuscrits étaient découverts, leurs auteurs prenaient le risque d'être assassinés. Chaim Aron Kaplan écrit :

Toute personne qui tient un tel journal met ses jours en danger, mais cela ne me fait pas peur. J'ai le sentiment profond de la grandeur des temps que nous vivons, de ma responsabi-

⁹⁷ Frank, *Journal du ghetto de Łódź*, op. cit., p. 72.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 74.

lité à leur égard, et j'ai la conviction intime que je remplis ainsi un devoir à l'égard de ma nation, à l'égard de l'histoire, auquel je n'ai pas le droit de me dérober⁹⁹.

Continuer à écrire malgré tout est alors une manière d'agir sur son propre monde en résistant selon ses propres moyens. Porter son témoignage devient une forme d'héroïsme pour sauver la mémoire de son peuple. De même, la réception des journaux se fait aussi grâce à l'attention avec laquelle les diaristes juifs ont dissimulé leur manuscrit, prenant soin de les confier à des personnes de confiance quand ils étaient conscients d'une déportation ou de fouilles à venir.

Grâce à cette implication, les journaux intimes ont livré de précieuses informations sur les réalités des événements historiques. La plus importante et la plus marquante action de déportation à Łódź est probablement celle qui a eu lieu entre le 5 et le 12 septembre 1942. Pour répondre aux ordres des Allemands, Rumkowski doit expulser 20 000 habitants du ghetto. Le doyen choisit de se séparer des enfants de moins de 10 ans et des personnes âgées de plus de 65 ans ainsi que de tout ceux qui seraient jugés inaptes au travail par un conseil de médecins. Les habitants nomment ce mouvement de déportations massives « *szpera* » en polonais, « *shperre* » en allemand, soit une abréviation du mot « *ausgangssperre* » signifiant couvre-feu. Sierakowiak relate cette décision et le couvre-feu dans son journal dès le premier jour de l'action :

La nouvelle tragique d'hier est malheureusement vraie. Les Allemands réclament tous les enfants jusqu'à l'âge de dix ans, les vieux de plus de soixante-cinq ans, tous les invalides gonflés et malades, tous ceux qui sont incapables de travailler ou qui sont sans emploi. La panique qui règne en ville est incroyable. Personne ne travaille nulle part, tout le monde court pour trouver des attributions de travail pour tous les membres de la famille sans emploi, les parents des malheureux enfants essaient de les sauver par tous les moyens. [...] Il va

⁹⁹ Kaplan, *Chronique d'une agonie. Journal du ghetto de Varsovie*, op. cit., 16 janvier 1940, p. 142.

y avoir un *Spzera* général pendant lequel des commissions médicales vont examiner chaque individu pour juger de sa capacité à travailler¹⁰⁰.

Au fur et à mesure de ces journées de déportations massives, David Sierakowiak prend des notes, les 4, 5 et 6 septembre 1942 sont parmi les entrées les plus détaillées et les plus longues de son journal. Le 5 septembre, sa mère est arrêtée pour être déportée car elle est jugée trop faible par un médecin corrompu : « Ma Mère bien-aimée, ma sainte Mère, bénie, chérie, ma Mère si épuisée, plus sacrée que tout, a été victime de la bête nazie allemande, assoiffée de sang¹⁰¹ ». Cet épisode constitue un tournant dans la vie du ghetto et dans celle du diariste. Après la perte de sa mère, le jeune homme se lamente régulièrement de la situation politique qui n'évolue pas et ne semble plus croire qu'il survivra à la guerre, alors qu'il pouvait auparavant conserver quelques élans d'optimisme. Le lendemain, il relate la suite des événements, on ressent le climat d'horreur qui règne dans le ghetto et paradoxalement la manière dont le jeune homme s'y est accoutumé après l'arrestation de sa mère : « Lamentations, cris, pleurs et hurlements sont devenus tellement banals qu'on n'y fait presque plus attention »¹⁰². Les pages qui suivent et qui relataient probablement le reste de l'action *szpera* sont manquantes, tout comme la fin du cahier 4 qui va jusqu'au 11 novembre de la même année. Durant cette vague de déportations, les Allemands, accompagnés par la police juive, vont de maison en maison et enlèvent tous les malades, les personnes âgées de plus de 65 ans et les enfants de moins de 10 ans. Au cours de cette expulsion, plus de 570 habitants du ghetto sont assassinés et 15 685 sont expulsés. C'est l'année

¹⁰⁰ Sierakowiak, *Journal du ghetto de Łódź, op. cit.*, Vendredi 4 septembre 1942, p. 281-282.

¹⁰¹ *Ibid.*, Samedi 5 septembre 1942, p. 284.

¹⁰² *Ibid.*, Dimanche 6 septembre 1942, p. 290.

1942 qui fera en effet le plus de victimes dans le ghetto. Plus de 70 000 personnes sont expulsées et assassinées à Chełmno.

Après les expulsions de septembre 1942, le visage de Litzmannstadt change complètement. La relative autonomie interne que Rumkowski exerçait est perdue. Les Allemands, menés par Biebow, s'impliquent beaucoup plus dans la vie du ghetto. Les écoles ferment, la plupart des hôpitaux sont liquidés et les bâtiments qui les abritaient sont transformés en usines. Le ghetto devient dès lors une sorte de grand camp de travail. En plus des témoignages laissés par ces journaux intimes, les chroniqueurs du ghetto documentaient cette réalité.

3.2. Activité de documentation officielle

Henryk Neftalin, haut fonctionnaire du Judenrat, fonde les archives du ghetto le 17 novembre 1940. Plusieurs hypothèses sont en confrontation. La première est que la création répond à une demande de Chaïm Rumkowski qui en avait donné l'ordre car il voulait qu'on garde une documentation sur l'histoire du ghetto. La seconde, apportée par l'ingénieur Bernard Ostrowski qui travaillait aux archives depuis le printemps 1941 et qui survécut à la Shoah, est plus plausible car elle est vérifiée par une autre source. On lit dans ses mémoires que l'initiative avait été lancée par Neftalin puis acceptée par Rumkowski. Cette hypothèse est étayée par le fait que dès l'été 1940, certaines personnalités du ghetto discutaient de l'idée de garder une documentation sur l'histoire du ghetto et des gens qui y vi-

vaient¹⁰³. Les archives avaient donc avant tout pour rôle de faire perdurer la mémoire des Juifs qui ont vécu, ont été enfermés dans les murs du ghetto et y sont morts. Cela rejoint un des rôles de la perspective diaristique, on écrit pour se survivre. Ici, la différence réside dans le fait que ce travail de documentation est officiel et donc potentiellement soumis à la censure. On y trouve donc moins d'éléments sur la vie personnelle des habitants du ghetto, mais surtout des données chiffrées. En effet, la collecte de ces informations a pour but de constituer le matériau premier de la future histoire du ghetto qui devait plus tard être publiée.

Bien que les articles puissent être de nature très diverse, la chronique quotidienne se distingue par l'homogénéité de sa structure. Au début, les auteurs indiquent à chaque fois le temps qu'il fait, le niveau de la population ainsi que le nombre de naissances et de décès. Si quelqu'un était abattu à la clôture ou s'il y avait eu des tentatives de suicide, ces événements aussi étaient consignés. Par la suite, les chroniqueurs enregistrent différents événements qui sont le plus souvent, à partir d'avril 1943, placés sous la rubrique « Nouvelles du jour » : proclamations et instructions, visites des commissions allemandes dans le ghetto, déportations, événements culturels, pour ne citer que quelques-uns des thèmes. Dans la rubrique « Approvisionnement », on évoquait les arrivées de vivres et leur distribution ; les «

103 Andrea Löw relève ces deux propositions : « Henryk Neftalin créa le 17 novembre à Litzmannstadt les Archives du ghetto. Le “doyen des Juifs du ghetto de Litzmannstadt”, investi par les Allemands, Mordechai Chaim Rumkowski, en avait donné l'ordre, car il voulait qu'on garde une documentation sur l'histoire du ghetto, mais aussi et surtout sur son action. Toutefois, l'idée de raconter à la postérité l'histoire du ghetto prenait peut-être ses racines ailleurs, et Rumkowski ne fit que la réutiliser : l'ingénieur Bernard Ostrowski, qui travaillait aux archives depuis le printemps 1941, survécut à la Shoah et émigra en Israël. On lit dans ses Mémoires que l'initiative avait été lancée par Neftalin lui-même et que Rumkowski l'avait acceptée. Cela paraît plausible, car une autre source mentionne elle aussi que, dès l'été 1940, des personnalités centrales du ghetto discutaient l'idée de garder une documentation sur l'histoire du ghetto et les gens qui y vivaient », *op. cit.*, p. 490.

Archives du ressort » donnaient des informations en provenance des différentes manufactures et usines, par exemple le montant des commandes passées. Les nouvelles du « Système de santé » inventoriaient en détail les cas de maladie déclarés et les tentatives menées par l'administration juive pour maintenir les soins médicaux en dépit des conditions difficiles. Dans la rubrique « Justice », les chroniqueurs racontaient les audiences judiciaires de l'époque. Cette catégorisation permet une documentation minutieuse qui enregistre un grand nombre de détails révélateurs sur la vie quotidienne du ghetto.

Le travail est confié au département de statistiques de la ville. Les auteurs de la chronique sont alors un groupe d'intellectuels locaux, rejoint en 1942 par des journalistes et intellectuels d'Europe centrale déportés dans le ghetto à l'automne 1941. Dans la seconde moitié de 1943 et en 1944, ils commencent également à écrire une encyclopédie et un lexique du ghetto. Dans le cadre de l'administration du Judenrat, le département de statistiques emploie également quatre photographes, dont les plus connus sont Mendel Grossman et Henryk Ross. Les Allemands leur fournissent des pellicules afin de photographier principalement les usines et les ateliers pour leurs besoins. Mais les photographes utilisent également ces films pour documenter la vie du ghetto grâce à des milliers de clichés pris clandestinement. Les archives sont tenues par l'administration et contrôlées par la police juive, les chroniqueurs ne peuvent donc pas relater l'entière vérité au risque d'être censurés. À Varsovie au contraire, les archives sont clandestines et conservent donc peut-être plus d'authenticité. Les journaux intimes des chroniqueurs sont riches en détails historiques et n'omettent pas pour autant de mentionner des éléments de vie personnelle.

Oskar Rosenfeld est une personnalité centrale des archives et a tenu un journal pendant l'occupation. L'homme de lettres s'implique dans la vie théâtrale juive. Il est rédacteur en chef d'une revue révisionniste sioniste avant sa déportation à Łódź. Il travaille au service statistique du Judenrat à partir du 6 juin 1942 et s'occupe ainsi un poste qui nécessite une documentation scrupuleuse du compte des décès, de leurs causes, des naissances, des rations alimentaires, des rapports de police et d'autres événements. Toute la vie du ghetto est relatée avec une grande exactitude. Son journal se situe donc entre une chronique extrêmement précise, et un écrit plus intimiste qui relate des éléments de sa vie quotidienne. La chronique de Łódź est une des sources historiques les plus importantes sur la vie et l'organisation de Litzmannstadt. De ce fait, son journal apporte des informations sur la vie publique et collective du ghetto et sur des événements personnels. Il rédige son journal en vue d'écrire par la suite une « histoire socio-culturelle du ghetto » dans le cadre d'une fiction. Il commence par raconter ce qui lui est arrivé depuis son départ de Prague jusqu'au 17 février 1942 lorsqu'il débute son journal. Il utilise ce dernier pour décrire une souffrance plus personnelle qu'il ne peut pas exprimer dans sa chronique officielle soumise à la censure. Il note ainsi les allées et venues du chef de la Gestapo et les rumeurs à propos des camps d'extermination. Il critique également le doyen du ghetto Chaïm Rumkowski, la police juive... Il tient son journal jusqu'en 1944, au moment de sa déportation à Auschwitz lors de la liquidation du ghetto. En parallèle des sources historiques très précises qu'il apporte, il relate, comme tous les témoins et les diaristes, une difficulté à trouver ses mots pour expliquer les souffrances endurées. Il parle d'ailleurs souvent de souffrances indescriptibles. Par le langage, il tente de rationaliser ce qui se déroule autour de lui : « Dans le

ghetto, toute la vie se déroulait hors des lois de l'univers »¹⁰⁴. Il tente de décrire des situations inhumaines telles que la faim qui occupe une place importante dans son journal - comme c'est le cas dans beaucoup de journaux intimes du ghetto. Il mentionne également les privations, la promiscuité, la saleté due au manque d'eau et de savon, l'anormalité monstrueuse de la situation des Juifs qui travaillent sans relâche et ne reçoivent rien en échange... Il livre son témoignage jour après jour car il espère que son journal pourra expliquer les persécutions subies et les crimes perpétrés contre son peuple. Il emploie régulièrement les termes de « devoir » et de « mission ». Pour que sa mission mène à bien, il demande à son ami Moyshe Lewkowicz d'enterrer son journal composé de vingt et un cahiers afin que son témoignage survive à l'extermination si ce n'est pas son cas. Après la libération, durant l'été 1945, son ami revient déterrer les cahiers des ruines du ghetto. Ils parviennent à un journaliste australien en 1970, Abraham Cykiert, qui les confie à l'institut Yad Vashem. Quinze des vingt et un cahiers sont publiés en 1994 en Allemagne puis traduits en anglais en 2002.

Employé par le département de statistiques, Henryk Ross, quant à lui, est chargé de faire des photos d'identité et de propagande. Son accès à ce matériel photographique lui a permis de documenter clandestinement la vie des habitants grâce à des milliers de clichés qu'il a dissimulé jusqu'à la libération. Quand l'ordre est donné de liquider le ghetto, le photographe décide d'enterrer sa collection de négatifs et de tirages clandestins. Il parvient à se cacher et échappe à la déportation. Il déterre ensuite ses clichés et en publie quelques-uns bien que beaucoup aient été abîmés ou perdus. Ses photographies constituent un té-

104 ROSENFELD, Oskar, *In the beginning was the ghetto : a journal of 890 days in the Łódź Ghetto*, Evanston, Northwestern University Press, 2002, p. 43.

moignage de première importance puisqu'ils serviront à documenter le procès d'Adolf Eichmann en mai 1961. Alors que les mots des diaristes pourraient être contredits, le témoignage visuel d'Henryk Ross est incontestable et permet de garder en mémoire la barbarie nazie, mais également la vie quotidienne du ghetto. En effet, les témoignages écrits pendant l'occupation ont soulevé des problèmes de vraisemblance et ont pu être difficilement recevables par la suite selon les contextes.

4. La réception face à un message difficilement acceptable

Les témoignages laissés par les journaux intimes doivent répondre à des critères de vraisemblance pour être reçus par leur auditoire mais ils font face à des problèmes concernant les conditions nécessaires à leur réception. D'une part, ils doivent dire la vérité, qui est difficilement acceptable, de l'autre, l'outil dont ils disposent pour remplir cette première condition est lacunaire.

4.1. Témoignages inacceptables

Si l'on suit une des caractéristiques principales du journal intime, celui-ci n'est pas destiné à être lu par quelqu'un d'autre que soi-même. Sa réception pose donc des problèmes, notamment du point de vue de la crédibilité. En effet, plusieurs logiques s'opposent. D'abord, les diaristes témoignent d'une volonté de témoigner, ce qui suppose qu'ils admettent que leur écrit soit lu alors qu'il est censé être intime. Ainsi, cela contredirait le principe d'authenticité du journal puisque son auteur pourrait censurer certains aspects de sa vie. Le journal est intime dans son contexte d'écriture mais admet une réception qui se

situerait en dehors des frontières du ghetto. L'écrit doit d'abord rester privé pour le risque qu'il représenterait si les bourreaux tombaient dessus, mais ensuite devenir public dans le monde libre pour que la mémoire des victimes ne soit pas oubliée. D'un autre côté, lorsque le journal intime est livré à la réception, son auteur a la plupart du temps été anéanti par son bourreau et ne peut plus défendre son témoignage alors même que sa mort est la preuve de la véracité de l'écrit qu'il livre. Ces contradictions soulèvent des problèmes de vraisemblance. En effet, la notion repose sur des principes de logique, de vérité et de sens commun d'après les définitions données par le TLF. D'abord, la vraisemblance correspond à l'« ensemble des modèles, des règles qui constituent la logique du sens commun¹⁰⁵ », puis « caractère de ce qui, dans son aspect physique, ressemble le plus à la réalité, à la vérité¹⁰⁶ », et « caractère de ce qui semble vrai, juste aux yeux du sens commun¹⁰⁷ ». Ainsi, peut être vraisemblable ce qui ressemble à la vérité et répond à ce que le sens commun admet. Aristote explique dans sa *Poétique* que le principe de vraisemblance repose sur l'idée de possibilité : « Il est évident que l'œuvre du poète n'est pas de dire ce qui est arrivé, mais ce qui aurait pu arriver, ce qui était possible selon la nécessité ou la vraisemblance ». Or, les horreurs perpétrées par les bourreaux défient la logique humaine et dépassent ce qu'elle accepte comme véridique ou possible.

Les témoignages livrés par les journaux intimes rompent avec ce que le monde s'accorde à définir comme acceptable du point de vue de la vraisemblance. Pour se protéger, le cerveau humain pose inconsciemment des bornes sur ce qu'il juge acceptable ou non. Si la

¹⁰⁵ <https://www.cnrtl.fr/definition/vraisemblance%20>

¹⁰⁶ *Ibid.*

¹⁰⁷ *Ibid.*

réalité de la Shoah est désormais connue, les premiers récepteurs des témoignages ont dû faire face à un dépassement des limites de la vraisemblance, une nouvelle vérité dérangeante apparaissant alors soudainement et remettant en cause tout ce que le sens commun avait auparavant défini comme indubitable.

On peut parler de monstres dans les récits fantastiques puisque le genre suppose que tout lecteur sait qu'il s'agit d'une fable. En revanche, le genre du témoignage suppose exactement l'inverse et nécessite que le lecteur adhère au fait que les monstres décrits aient réellement agi comme ce que les journaux décrivent. Les contes fantastiques doivent faire rêver le lecteur, le témoignage doit l'éduquer en le plongeant dans le cauchemar des victimes. Mais ici, le témoignage dérange précisément parce qu'il attend que le lecteur adhère à ce qu'on lui présente comme un cauchemar auquel il ne peut et ne veut pas croire. L'histoire qui est présentée au locuteur se confronte à sa réalité. Des diaristes comme Shloyme Frank avaient conscience que leur témoignage serait difficilement recevable :

Lorsqu'un jour la guerre prendra fin et qu'une partie des Juifs seront à même de contempler la liberté de leurs propres yeux, il se trouvera certainement des gens pour dire à ce moment-là : *“Il n'a pas pu voir tout cela car le simple fait d'assister à de pareilles souffrances aurait suffi à faire perdre la raison.”* En outre, ils ne croiront pas que de pareilles choses aient pu se produire au cœur de la culture européenne, que des êtres humains vivants aient pu faire autant de mal à d'autres hommes, uniquement parce que ces autres appartiennent à une race inférieure. Il se trouvera également des gens pour dire que j'ai exagéré, que j'ai déformé les faits. Du reste, je sais très précisément qu'il se trouvera des gens qui ne pourront le comprendre d'aucune façon. Car comment quelqu'un qui vit de l'autre côté de l'Océan comprendrait-il ce qui se passe ici ?¹⁰⁸

En admettant le caractère non-vraisemblable de ce qu'il écrit, il anticipe les accusations de ses éventuels détracteurs et atteste donc de la véracité de son témoignage puisqu'il

¹⁰⁸ Frank, *Journal du Ghetto de Łódź*, op.cit., p. 73.

continue de décrire ce qu'il voit dans le ghetto malgré tout, refusant de se plier à la volonté nazie d'effacer la mémoire de la communauté juive :

Des femmes et des enfants malades, qui ne peuvent se déplacer, sont abattus sans pitié devant les yeux de ceux qu'on torture et les suppliciés eux-mêmes sont assassinés et enterrés vifs. Quatre millions de personnes, qui, hier encore vivaient joyeuses et enjouées, s'occupant de leur gagne-pain, de leurs études, de leurs idées, discutant de l'esclavage mondial et de l'éveil du monde, gisent aujourd'hui étendus de tout leur long, recouverts de terre dans les fosses communes. Des centaines de milliers de Juifs errent affamés, déracinés, l'horreur du désespoir se lisant dans leurs yeux car eux aussi peuvent être frappés par le destin que leurs proches ont connu. Si, par malheur, la guerre devait se prolonger, qui sait s'il subsistera un seul Juif en Europe ? Nos fosses communes s'étendent sur des milliers de kilomètres. Qui sait si toutes ces choses horribles sont connues des Juifs d'outre-Atlantique ? Qui sait si sur l'autre rive de l'Océan, on peut concevoir la profondeur du malheur juif, l'énormité de la catastrophe ? [...] Je sais que mon appel désespéré ne parviendra pas là où il le devrait. Ce que j'écris et ce que je note ne verra pas le jour. Mais j'écris en pensant que peut-être un jour, en des temps meilleurs, des hommes liront et sauront à quoi pouvait bien penser un Juif dans le ghetto¹⁰⁹.

Il poursuit son récit malgré la conscience que celui-ci ne sera peut-être jamais retrouvé ou jamais cru. Il continue pourtant d'étoffer son témoignage pour que celui-ci soit le plus précis et le plus juste possible. L'écriture se présente alors comme une forme de résistance face à la volonté nazie d'anéantir les Juifs d'Europe. Le silence des victimes et l'anéantissement de tous les témoins oculaires ainsi que des vestiges de leur mémoire étaient une nécessité absolue pour que les bourreaux puissent dissimuler leur crime. Une fois toutes les traces effacées, cela aurait été comme si les Juifs d'Europe n'avaient jamais existé puisqu'il n'y aurait plus personne pour se souvenir de leur existence. Malgré l'in vraisemblance de leur témoignage et la difficulté de décrire leur réalité, dire demeure alors une nécessité. La vraisemblance est également malmenée puisque pour que le sens commun accepte un témoignage, il faut que celui-ci utilise un langage compréhensible par son auditoire. De même, le principe de communication repose sur le fait que le locuteur et le récepteur partagent un univers référentiel commun. Or, le récepteur n'a pas de référent pour

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 73-74.

identifier ce que le locuteur lui présente. Il ne peut pas s’imaginer la situation vécue dans le ghetto.

Face à une expérience indicible, le langage est lacunaire. Aucun mot n’existe pour décrire la situation extrême et inédite dans laquelle les victimes se trouvent. Les témoignages laissés à la postérité sont parfois difficilement recevables tant ils remettent en question l’humanité et l’éthique. Dans leurs journaux intimes, les habitants des ghettos décrivent une situation au seuil de la mort, or par essence, personne ne peut témoigner de la mort. C’est une expérience inconnue de tous et qui ne peut être décrite puisqu’aucun mot n’existe pour la définir. Rachel Ertel, survivante des camps de la mort, relève ce problème : « Quoi qu’on fasse, quoi qu’on dise, on est amené à se servir de formes d’expressions pré-existantes pour dire un cataclysme sans précédent¹¹⁰ ». La difficulté réside dans la nécessité de dire et le manque de moyen de communication pour le faire. Les moyens classiques de communication ne peuvent transmettre l’expérience vécue par les victimes. Jorge Semprun, rescapé lui aussi, explique : « Ce n’est pas crédible, ce n’est pas partageable, à peine compréhensible, puisque la mort est, pour la pensée rationnelle, le seul événement dont nous ne pourrions jamais faire l’expérience individuelle¹¹¹ ». Ainsi, c’est donc du point de vue de la raison que l’énonciation de l’inexprimable pose problème.

De même, c’est également du côté de la perception du monde extérieur que la transmission de l’expérience est impossible. En effet, on perçoit le monde par nos sens, suite à quoi on nomme ces sensations et ces perceptions. Or, les victimes vivent leur expérience à

¹¹⁰ ERTEL, Rachel, *Dans la langue de personne : poésie yiddish de l’anéantissement*, Paris, Seuil, 1993, p. 10.

¹¹¹ SEMPRUN, Jorge, *L’écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, 1994, p. 99.

travers un corps qui leur est propre, ils ne peuvent donc traduire les ressentis physiques et les douleurs de manière universelle puisque la douleur est propre à chacun. L'expérience corporelle du ghetto est intraduisible puisque que le lecteur ne vivra jamais cette épreuve, en ce sens, elle est indicible. Dans son récit autobiographique *Si c'est un homme*, Primo Levi écrit : « Nous disons "faim", nous disons "fatigue", "peur" et "douleur", nous disons "hiver", et en disant cela nous disons autre chose, des choses que ne peuvent exprimer les mots libres, créés par et pour des hommes libres qui vivent dans leurs maisons et connaissent la joie et la peine¹¹² ». Tout repose sur un problème de perception, il y a une inadéquation entre ce que le locuteur souhaite dire et ce que le récepteur peut comprendre et interpréter selon sa propre expérience personnelle. Il faut produire du sens pour le récepteur pour qu'il adhère au discours qui lui est livré. Mais quel sens attribuer aux mots ?

Dans son *Tractatus logico-philosophicus*, Ludwig Wittgenstein postule l'idée que « Les limites de ma langue sont les limites de mon monde¹¹³ ». En effet, nous percevons le monde à travers l'image qu'on s'en fait, que l'on traduit par des mots qui donnent sens à notre réalité. Le langage sert ainsi à représenter le monde et à en donner une image, il se base donc sur la perception du réel. Or, si le réel est ce qui existe et donc ce qui est véridique, il n'est toutefois pas toujours vraisemblable. Ainsi, s'il n'existe pas de mots pour dire, c'est que le sens commun ne pourrait le concevoir. La manière la plus propice de dire serait alors d'exprimer l'expérience vécue par l'impossibilité de la nommer. L'indicible est défini comme : « Qui ne peut être dit, traduit par des mots, à cause de son caractère in-

¹¹² Levi, *Si c'est un homme*, *op.cit.*, p. 192.

¹¹³ WITTGENSTEIN, Ludwig, *Tractatus logico-philosophicus*, Berlin, Suhrkamp, 1977, traduit de l'allemand par l'auteure de ce mémoire « *Die Grenzen meiner Sprache bedeuten die Grenzen meiner Welt* », p. 89.

tense, étrange, extraordinaire » ou « Qu'il n'est pas possible ou pas décent de rapporter¹¹⁴ ». Michael Rinn explique à propos de la notion d'indicible : « Le choix de ce lexème qui désigne l'impossibilité de dire le génocide serait dû à l'implication émotionnelle trop forte du revenant¹¹⁵ ». En effet, nommer la chose serait la rationaliser puisque nous l'avons vu, nous définissons notre monde par la manière dont nous nommons les éléments de notre réalité. Or, accorder un mot pour désigner un tel événement reviendrait à le faire entrer dans la réalité, ce qui est difficilement acceptable. De nombreuses querelles sur la terminologie de « la Chose¹¹⁶ » ont d'ailleurs eu lieu, beaucoup d'historiens jugeant impossible de nommer un tel événement. Face à cette difficulté définitoire, la perception du génocide et la réception des témoignages est problématique. En effet, l'accès aux récits d'expériences de la Shoah a été rendu encore plus difficile en raison des contextes dans lesquels les textes ont été présentés.

4.2. Problèmes de réception

Dans une Pologne meurtrie par les années d'occupation, la question des ghettos et des camps de concentration est taboue et doit être effacée de la mémoire collective pour que le peuple polonais se reconstruise une identité en dehors de la persécution nazie. Dans le cadre toujours antisémite d'après-guerre, notamment durant les longues années d'op-

¹¹⁴ <https://www.cnrtl.fr/lexicographie/indicible>

¹¹⁵ RINN, Michael, *Les récits du génocide : sémiotique de l'indicible*, Lonay, Delachaux et Niestlé, 1998, p. 41

¹¹⁶ Pour reprendre les mots de Claude Lanzmann quant à l'intitulé de son film : « La vérité est qu'il n'y avait pas de nom pour ce que je n'osais même pas alors appeler "l'événement". Par-devers moi et comme en secret, je disais "la Chose". C'était une façon de nommer l'innommable. Comment aurait-il pu y avoir un nom pour ce qui était absolument sans précédent dans l'histoire des hommes ? Si j'avais pu ne pas nommer mon film, je l'aurais fait. », « Ce mot de "Shoah" », *op. cit.*, p. 14.

pression communiste où la communauté juive est encore persécutée, volontiers accusée de nombreux crimes, faite parfois de coupable, ou pour se dédouaner de certains faits, il est important de rétablir une vérité, dérangeante certes, mais nécessaire. En effet, malgré une réhabilitation apparente de la communauté avec la création du Comité Central des Juifs de Pologne en 1944 et l'autorisation d'émigrer offerte à 14 800 Juifs sur environ 40 000 demandeurs officiels, des attentats sont toujours perpétrés par de plus en plus de Polonais avec un fort sentiment nationaliste. Les programmes scolaires par exemple se concentrent sur le nombre total de Polonais tués pendant l'occupation, mais ils ne considèrent pas l'oppression juive à part. La nation est vue comme une nation martyre mais ne prend pas en compte les Juifs tués pour leur statut de Juifs. Ce n'est qu'après la chute du mur de Berlin que les programmes scolaires acceptent d'enseigner l'histoire complète de l'Holocauste.

À la fin des années 1960, l'antisémitisme toujours présent s'intensifie, spécialement en mars 1968 après les manifestations étudiantes de Varsovie. À travers la presse qu'il contrôle, le régime communiste en place rend les sionistes responsables du désordre. Une campagne dite « antisioniste » est alors dirigée contre les intellectuels universitaires. Ainsi, de nombreux fonctionnaires et employés d'institutions scientifiques d'origine juive sont renvoyés. Ces événements déclenchent une nouvelle vague d'émigration. Les émigrants perdent leur citoyenneté polonaise et leur droit de retour. On estime qu'à la suite des événements de mars 1968 plus de 15 000 personnes d'origine hébraïque ont quitté la Pologne.

L'accès aux témoignages des victimes est alors rendu difficile par un contexte toujours opposé à l'idée de transmettre une parole qui enseigne quelque chose de déplaisant. Ainsi, quand les journaux intimes sont retrouvés après la guerre, leur publication est

contrainte par la volonté du régime d'omettre l'histoire sombre du pays. De plus, les journaux retrouvés sont le plus souvent incomplets bien que les diaristes aient déployé de grands efforts pour conserver leurs journaux intacts pour la postérité.

Les conditions matérielles dans lesquelles ils écrivaient et la nécessité de trouver du combustible pour se chauffer durant les froids mois d'hiver polonais compliquent encore la conservation de ces témoignages. Il faudra par exemple compter près de 50 ans pour que la publication du journal de David Sierakowiak soit achevée. Waclaw Szkudlarek, le propriétaire de l'appartement qu'a occupé la famille Sierakowiak pendant l'occupation, retrouve son logement après la guerre. « Une pile entière de cahiers couverts d'écriture traînait sur le poêle¹¹⁷ » raconte-t-il au comité officiel qui fait des recherches sur l'histoire des crimes nazis à Łódź.

Le récit laissé par le jeune adolescent, bien qu'extrêmement détaillé, est morcelé. Certains cahiers semblent avoir été complètement perdus alors que d'autres ont été amputés de nombreux passages. Beaucoup de pages manquent en effet, ayant probablement servi à alimenter le feu du poêle sur lequel elles étaient déposés lorsque Szkudlarek a retrouvé les notes de la vie quotidienne de David. Toute l'année 1940 est manquante, nous n'avons donc pas de trace du témoignage du Sierakowiak lors de la fermeture des portes du ghetto par exemple.

C'est Lucjan Dobroszycki, survivant du ghetto et historien - il dirige notamment la publication de la *Chronique du ghetto de Łódź* - qui prend en charge la publication des

¹¹⁷ Témoignage de Waclaw Szkudlarek enregistré le 3 mai 1966 à l'occasion d'une audition de la Commission Régionale pour l'Examen des Crimes Nazis à Łódź sous le numéro de document OKL 37/67.

deux premiers cahiers en 1960. La réception n'a alors accès qu'à une moitié du récit déjà morcelé de la vie de David Sierakowiak sous l'occupation. En 1968, alors que la publication des trois cahiers restant est en préparation, en pleine vague d'antisémitisme, les autorités communistes s'opposent à cette édition intégrale ainsi qu'à de nombreux autres ouvrages attestant de la réalité de la vie des ghettos polonais. Par exemple, divers livres sur la culture juive sont retirés de la circulation. Alan Adelson, dans son introduction au journal de Sierakowiak, explique également : « Les autorités locales réclamèrent les documents qui avaient été rassemblés à l'Institut Historique Juif de Varsovie et nièrent en général, par la suite, jusqu'à l'existence même de ces matériaux auprès des chercheurs¹¹⁸ ». Ainsi, la version définitive du journal que nous connaissons actuellement a dû attendre 1996 pour être publiée par l'université d'Oxford. La réhabilitation de la mémoire est donc rendue compliquée par un contexte de réception peu enclin à adhérer au récit qui lui serait livré.

En plus de ces difficultés de conservation et de publication des témoignages, la mémoire des habitants des ghettos doit faire face au négationnisme, un outil langagier de l'antisémitisme qui s'oppose à la tentative de raconter l'horreur de la part des victimes. Si les témoignages de la Shoah s'évertuent à créer une mémoire par l'écriture, les bourreaux tentent d'anéantir jusqu'au souvenir du peuple juif pour dissimuler son crime. Le négationnisme commence donc en même temps que les persécutions anti-juives. Par la suite, dans les cercles néo-fascistes d'après-guerre en France, on vise à déculpabiliser les Nazis et à banaliser leurs crimes, voire à décrédibiliser les témoignages des déportés. Paul Rassi-

¹¹⁸ ADELSON, Alan, « La découverte du journal », in Sierakowiak, *Journal du Ghetto de Łódź*, op. cit., p. 18.

nier, pourtant rescapé du camp de Buchenwald, nie l'existence des chambres à gaz et récuse les récits d'anciens déportés :

Un jour, je me suis aperçu que l'opinion s'était forgé une idée fausse des camps allemands, que le problème concentrationnaire restait entier malgré tout ce qui en avait été dit, et que les déportés, s'ils n'avaient plus aucun crédit, n'en avaient pas moins grandement contribué à aiguiller la politique internationale sur des voies dangereuses¹¹⁹.

Il propose alors une interprétation falsifiée de l'histoire lorsqu'il remet en cause les témoignages d'anciens survivants des camps de concentration. Le négationnisme prend par la suite plus d'ampleur dans les années 1970 et 1980 lorsque la question de la Shoah commence à être de plus en plus abordée dans la presse. Le 29 décembre 1978, Robert Faurisson, enseignant chercheur à l'Université de Lyon 2, affirme dans *Le Monde* que les chambres à gaz n'existent pas : « Les " chambres à gaz " de Pologne - on finira bien par l'admettre - n'ont pas eu [...] de réalité¹²⁰ ». Cela donnera lieu à des débats sur le rôle des périodiques dans la mémoire de l'holocauste. En effet, bien que les lois sur la liberté de la presse autorisent les journaux à publier sans autorisation préalable¹²¹, les lois mémorielles, qui considèrent désormais comme un délit la négation des crimes contre l'humanité, imposent une modification de la réglementation. La loi Gayssot, première de ces lois mémorielles, réprime tout acte raciste, antisémite ou xénophobe à partir du 13 juillet 1990. Il faut donc attendre la fin du XX^e siècle pour que l'on considère comme un crime le fait de nier

¹¹⁹ RASSINIER, Paul, *Le mensonge d'Ulysse*, Paris, 1950 (à compte d'auteur). Ce texte, a été repris en 1979 par l'éditeur de Robert Faurisson, La Vieille Taupe. La citation est tirée de la page 113 de cette nouvelle édition.

¹²⁰ FAURISSON, Robert, « Le problème des chambres à gaz », *Le Monde*, 29 décembre 1978, [En ligne] consulté le 17/08/2020. URL : https://www.lemonde.fr/archives/article/1978/12/29/le-probleme-des-chambres-a-gaz-1-ou-la-rumeur-d-auschwitz_2984666_1819218.html

¹²¹ Loi du 29 juillet 1881, Chapitre II : De la presse périodique, Paragraphe 1er : Du droit de publication, de la gérance, de la déclaration et du dépôt de parquet. Article 5 : « tout journal ou écrit périodique peut être publié, sans autorisation au préalable, et sans dépôt de cautionnement ».

l'existence de l'Holocauste. Mais l'émergence de nouveaux moyens de communication au XXI^e siècle étend la portée de cette parole révisionniste. L'accès à internet peut informer mais également désinformer¹²². La négation du génocide interpelle par de nouveaux codes de langages un public beaucoup plus large à l'ère du numérique. Alors que la presse est soumise à la censure, les internautes peuvent aisément se dissimuler derrière un pseudo pour s'exprimer sur des forums. En reniant l'existence des chambres à gaz, Robert Faurisson rejette par la même l'authenticité des témoignages : « Fragilité des témoignages et des aveux !¹²³ » s'exclame-t-il. Face à cette volonté d'annihiler les témoignages des victimes, la préservation de leur mémoire est une nécessité absolue pour continuer de résister même après la guerre aux pensées antisémites qui continuent de donner du crédit aux bourreaux.

Ces écrits testimoniaux sont remis en cause par la pensée révisionniste, les autobiographies étant parfois jugées comme des pures fictions - il est vrai que certains auteurs comme Benjamin pseudo-Wilkomirski¹²⁴ ont usurpé cette mémoire de la Shoah pour livrer de faux témoignages¹²⁵. Les autobiographies, donc, perdraient toute légitimité à transmettre la vérité, condition nécessaire à l'adhésion du lecteur selon Philippe Lejeune dans son *Pacte autobiographique*. Le critique étend son idée dans son article « Le journal comme "antifiction" ». Si le récit de la catastrophe est écrit dans l'après, il peut être soumis

¹²² Sur ce point, écouter l'entretien d'Antoine Perraud avec Michael Rinn et Gilles Karmasyn : « Tire ta langue : La rhétorique négationniste » sur France Culture le 3 mars 2013.

¹²³ Faurisson, « Le problème des chambres à gaz », *op.cit.*

¹²⁴ Benjamin Wilkomirski est le pseudonyme adopté par Bruno Grosjean/Dössekker pour signer son livre *Fragments : une enfance 1939-1948* dans lequel il prétend être un rescapé de la Shoah. Il s'invente ainsi des origines en polonisant son patronyme.

¹²⁵ Sur ce point, voir l'article de Frida Bertolini : « Mémoire et authenticité : le méta-témoin et le récit de la Shoah », Bruxelles, Fondation Auschwitz, 2012, [En ligne], consulté le 27/08/2020, URL : <https://www.auschwitz.be/images/inedits/bertolini.pdf>.

à « la pente savonneuse de la mémoire¹²⁶ ». Le journal intime, en revanche, écrit dans le présent, ne peut être soumis à l'invention : « le présent surtout, objet de l'écriture diariste, oppose un démenti immédiat à tout ce qui serait de l'ordre de l'invention¹²⁷ ». En cela, il considère le journal intime comme une « antifiction » qui rend impossible le mensonge. Or, l'événement ne trouve pas de mots appropriés pour être raconté. En effet, ce sont les mêmes mots dont les victimes doivent se servir pour décrire le monde libre et le monde de l'intérieur des ghettos et des camps. Face à cette impossibilité de dire, il y a aussi l'impossibilité d'entendre et de comprendre dont découlent les problèmes de réception. Jorge Semprun écrit : « Peut-on tout entendre, tout imaginer ? Le pourra-t-on ? En auront-ils la passion, la compassion, la rigueur nécessaire ?¹²⁸ » Lire la vérité peut sembler inconcevable, les écrits fictifs prennent alors le relais de la transmission par le biais de paroles plus vraisemblables. Pour augmenter la portée de ces témoignages, la fiction utilise un nouveau langage.

¹²⁶ LEJEUNE, Philippe. « Le journal comme « antifiction » », *Poétique*, vol. 149, no. 1, 2007, p.3.

¹²⁷ *Ibid.*, p.4.

¹²⁸ Semprun, *L'écriture ou la vie*, *op. cit.*, p. 27.

DEUXIÈME PARTIE : LE RÉCIT FICTIONNEL

Procédés d'adaptation romanesque

Les œuvres de fiction de notre corpus sont écrites après l'événement, dans un contexte où le traumatisme fait déjà partie d'une mémoire collective. Les récits ne sont donc plus de l'ordre du témoignage brut. Pourtant, le recours à une parole fictive peut servir à donner une nouvelle lecture de l'événement en s'inscrivant dans un nouveau contexte de publication. Écrire sur la Shoah en 1969 dans le cas de Jurek Becker ne signifie pas la même chose que pour Hubert Haddad qui écrit en 2019. Mais alors pourquoi recourir à la fiction et écrire sur l'horreur quand celle-ci a déjà été révélée par les témoignages des victimes ? Il faut ainsi questionner le rôle de l'auteur au moment où il écrit, la place que prennent ses personnages et l'argumentation apportée par la fiction.

1. Donner la parole à de nouveaux témoins

Par le biais de la fiction, les auteurs nous livrent le récit de la vie de leurs personnages, fictifs ou réels. Ils prennent ainsi la parole à travers une réalité falsifiée pour porter la voix des anonymes dont le témoignage ne pourra jamais être entendu.

1.1. Personnes historiques actualisés par la fiction

Les voix qui se présentent au lecteur dans nos œuvres sont parfois celles de personnages réels qui gravitent autour des personnages principaux ou qui prennent une place centrale. À travers ces individus qui s'inscrivent dans une réalité historique, les auteurs augmentent la vraisemblance du récit.

Mordechai Chaim Rumkowski est par exemple présent dans *Les Dépossédés et Un monstre et un chaos* puisqu'il fait partie des personnages réels et des figures importantes du ghetto de Łódź. Sa personnalité controversée et sa réalité historique en font un personnage de fiction intéressant quand il s'agit d'évoquer le ghetto de Litzmannstadt. En effet, à la fin des années 1930, des rumeurs se sont répandues dans la ville selon lesquelles Rumkowski aurait abusé sexuellement de jeunes filles et de professeurs féminins à l'orphelinat et un rapport à ce sujet a été publié dans un journal juif local. L'accusation n'a pas fait l'objet d'une enquête approfondie et aucune mesure légale n'a été prise à l'encontre de Rumkowski. Des rumeurs et accusations similaires ont été diffusées à son sujet pendant la période du ghetto. Cet aspect de sa personnalité est exploité dans l'œuvre de Steve Sem-Sandberg qui évoque son rapport aux femmes. Comme dans tous les autres domaines de sa vie, le Président semble obséder par le pouvoir : « Pour le Président, il n'était pas tant question de fredaines amoureuses que de pouvoir et de propriété. Il n'y avait pas que le tribunal et la banque, les collectivités et les points de distribution qui étaient les *siens*. Chaque femme du ghetto lui appartenait aussi en propre¹²⁹ ». L'auteur rapporte également une anecdote révélatrice de la figure que Rumkowski représentait pour les habitants du ghetto. Après avoir « nourri quelque *penchant amoureux*¹³⁰ » pour une de ses secrétaires, celle-ci tombe amoureuse d'un juriste nommé par le Président. Elle repousse alors les avances du doyen « sous prétexte [...] qu'il ne devait surtout pas s'imaginer qu'elle était à *vendre*¹³¹ ». Vexé, Rumkowski lance une enquête contre son juriste et découvre que ce dernier détourne

¹²⁹ SEM-SANDBERG, Steve, *Les Dépossédés*, (traduit du suédois par Johanna Chatellard-Schapira), Paris, 10/18, 2009, p. 203.

¹³⁰ *Ibid.*, p.202.

¹³¹ *Ibid.*, p.202.

des fonds. Pour punir le jeune homme - et surtout venger l'affront qu'il lui a fait en séduisant l'objet de sa convoitise - le doyen tient à présider l'audience en personne et le condamne à six mois de travaux forcés, suivis par la déportation.

Durant toute la période d'occupation dans le ghetto de Łódź, il incarne pour les habitants du ghetto la figure d'un despote tyrannique qui ne sert que ses propres intérêts. Pour tenter de maintenir son ghetto, mais surtout pour conserver les privilèges que lui accordait le régime nazi, il prend alors la décision de collaborer avec les occupants et de livrer lors des vagues de déportations nombre de « ses » Juifs. Il était convaincu qu'en gardant des travailleurs productifs il pourrait assurer la survie d'une majorité d'entre eux. En tant que doyen, il est responsable du travail, de la nourriture, du logement et du service de santé. Ainsi, les conditions de vie des habitants du ghetto étaient directement régies par Rumkowski, ce qui intensifie son pouvoir. Sur le modèle des dictatures, il entretient également un culte de la personnalité avec les timbres-poste à son effigie ainsi que la monnaie qu'il crée et surnomme *Rumki* ou *Chaimki*¹³². De même, toute manifestation d'un avis politique divergent du sien était sévèrement réprimée par un séjour en prison, des mesures oppressives, voire des déportations.

Dans les différents récits, il est dépeint comme une personnalité tyrannique qui exerce un pouvoir illusoire dans l'empire qu'il se construit à l'intérieur du ghetto. Il jouit de privilèges notoires qui lui permettent de ne pas mourir de faim. Il mène ainsi une vie bourgeoise dans une demeure cossue, au nez des milliers de Juifs qui souffrent de famine

¹³² Le fait qu'il ait une monnaie à son nom empêche la contrebande, puisque cet argent n'avait de valeur qu'au sein de Litzmannstadt.

extrême. Cette vie de luxe au milieu d'une telle misère attise encore les inimitiés. C'est en effet une constante dans les différentes œuvres, qu'elles soient fictionnelles ou diaristiques. Ainsi, pour dépeindre la personnalité controversée de Rumkowski, Steve Sem-Sandberg insère un extrait du journal du doyen du ghetto de Varsovie, Adam Czerniaków :

Aujourd'hui, j'ai fait la connaissance de Rumkowski. L'homme est incroyablement stupide et suffisant. Il nous rebat les oreilles au sujet de sa propre supériorité ; il n'écoute jamais personne d'autre que lui-même.

Il est dangereux, de surcroît, puisqu'il s'obstine à raconter aux autorités que tout va pour le mieux dans sa petite délégation¹³³

L'autorité de Rumkowski décroît avec les années. Ainsi, alors qu'il semblait exercer son pouvoir avec une certaine toute-puissance durant les premières années, après les actions de déportations auxquelles il est forcé de prêter main forte, il semble de plus en plus évident que le despote est finalement une marionnette des occupants nazis. L'auteur des *Dépossédés* en fait état :

Après l'action *szpera*, la chute du Président avait semblé sans fin. Comme un dément que l'on dépouille progressivement de ses vêtements, on lui avait ôté un à un ses pouvoirs souverains. Il était privé de toute influence sur la production et sur ses conditions. Il n'exerçait plus aucun pouvoir de décision sur la distribution alimentaire [...]. En définitive, c'était Biebow qui tirait les ficelles. Le Président était un roi de mascarade, un loqueteux dont le pouvoir entier reposait sur des simagrées se résumant à quelques rites, comme procéder à des mariages, des divorces ou d'inutiles « inspections » dans les usines et les cantines populaires¹³⁴.

Le doyen est alors décrit comme le visage choisi d'un système dont il n'est pas le réel dirigeant, mais simplement le fantoche. Il semble être désigné comme le représentant du ghetto et l'incarne tout entier. Au fur et à mesure que la situation de Lizmannstadt se dégrade, Rumkowski perd son pouvoir et dégénère lui aussi. Le destin de tout ce microcosme semble lié à celui du Président. C'est ce que la *Chronique du ghetto* relève le mardi

¹³³ Sem-Sandberg, *Les Dépossédés*, op. cit., p. 118.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 510.

14 décembre 1943, Sem-Sandberg intègre cette remarque à la suite de la description du doyen :

Vers 11 h 30 du matin, la rumeur s'est propagée comme une trainée de poudre : *Le Président a été emmené par la Gestapo*. [...] Ce n'est que vers 19 heures, comme le Président n'est toujours pas revenu, que le cœur du ghetto se met à battre à grand coups. Partout, on se réunit pour commenter l'événement. [...] Cet incident - tout le monde s'accorde à le dire - touche le propre père du ghetto. La terreur leur colle à la peau. Jamais le peuple n'a ressenti aussi nettement cette vérité incontournable : *Rumkowski est le ghetto* !¹³⁵

L'influence de Rumkoswki se fait de plus en plus faible. Il est lui aussi soumis à l'oppression nazie lorsqu'il est emmené par la Gestapo. Son déclin semble témoigner du sort de tous les habitants de son ghetto qui s'enfoncent dans la précarité. Ainsi, il subit le même sort que le reste des Juifs du ghetto lors de sa liquidation en août 1944. Lui et sa famille sont ainsi déportés à Auschwitz, il y meurt le 28 août 1944, vraisemblablement sous les coups des Juifs du ghetto de Łódź. Rumkowski est omniprésent lorsqu'on évoque Litzmannstadt puisqu'il en régit toute la vie à l'intérieur. Le titre anglais des *Dépossédés* est d'ailleurs *The Emperor of Lies*. Occupant une place centrale dans le roman de Steve Sem-Sandberg, on imagine facilement que ce titre désigne Rumkowski puisqu'il est souvent désigné comme l'empereur ou le roi du ghetto.

De même, Hubert Haddad évoque la vie des personnalités connues du ghetto dans *Un monstre et un chaos*. Par exemple, il s'intéresse à l'activité des chroniqueurs et des photographes du ghetto¹³⁶, particulièrement à la vie d'Henryk Ross. Le récit de sa vie prend racine dans la réalité, mais il est étayé par des éléments fictifs. Ainsi, l'auteur décrit

¹³⁵ *Ibid.*, p. 511-512.

¹³⁶ Haddad, *Un monstre et un chaos*, *op. cit.*, « Henryk Neftalin et son assistant l'écrivain Oskar Rosenfeld avaient néanmoins engagé un travail remarquable en associant au projet des photographes professionnels comme Mendel Grossmann et Henryk Ross, ainsi qu'une équipe de chroniqueurs et d'historiens chevronnés : rien ne se perdrait de la mémoire du ghetto. », p. 156.

précisément ce à quoi pouvait ressembler la vie du photographe, en documentant autant son activité officielle que sa pratique illégale : « Henryk Ross avait reçu commande d'un reportage sur cet atelier particulièrement productif à destination du journal *Signal* et ce n'était probablement pas une coïncidence si Rumkowski, toujours avide de renommée, y paradait à ce moment »¹³⁷. Puis Haddad décrit les pensées qui peuvent traverser l'esprit du photographe au moment où il doit prendre des clichés qui servent la propagande de Rumkowski. Il souhaiterait au contraire documenter la réalité du ghetto qui concerne la masse de Juifs opprimés :

Henryk soupirait d'ennui derrière son appareil. En saisissant d'un déclic, avec une attention toute technicienne au motif, l'image des instants qui s'échappent dans la grande dispersion lumineuse, il ne pouvait écarter ces présences alentours, ces visages d'argile craquelée aux regards de cendre, ces mains nues crispées sur l'étoile trop bien cousue ou comme jointes au vide, à l'absence¹³⁸

En épilogue, il rappelle la vie des personnalités connues dont le témoignage nous est parvenu et qui ont porté la mémoire du ghetto :

Quelques poignées de survivants revinrent au grand jour pour oublier, mourir ou témoigner. Avec, parmi eux, la belle Rébecca et maints enfants en bas âge, les photographes Mendel Grossmann et Henryk Ross, le résistant Niutek Radzyner, Moyshe Lewkowicz qui sauva la mémoire scripturaire de l'écrivain déporté Oskar Rosenfeld, des artistes, des patriotes, des bundistes et des sionistes, la plupart polonais de vieille souche, des pauvres gens dépouillés de tout qui se demanderont longtemps, sans fin, jusqu'à leur disparition, quel sera le pays, la ville, le village où on les laisserait enfin vivre en paix¹³⁹

Ainsi, l'auteur se sert des personnalités inscrites dans la réalité historique qui ont alimenté la mémoire de Litzmannstadt pour livrer son récit et faire perdurer leur voix. On retrouve notamment Niutek Radzyner qui est également mentionné dans le journal de Sierakowiak lorsqu'il hésite à rejoindre la résistance. Il n'omet pas non plus de mentionner les

¹³⁷ *Ibid.*, p. 204.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 205-206.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 346.

insignifiants qui ont vécu dans le ghetto. Dans son roman, il accorde en effet une place importante aux figures anonymes qui ont habité le ghetto et qui ont longtemps constitué une masse opprimée plutôt qu'une pluralité de victimes aux parcours et aux vies toutes différentes.

1.2. Accorder la parole aux anonymes

Dans son journal, David Sierakowiak dénonce le fait que le nombre de décès prend plus d'importance que la mort des personnes concernées. Un mort n'est qu'un de plus dans une masse indistinctes de victimes de la violence nazie : « Quelqu'un vivait, quelqu'un est mort - ayant vécu et crevé comme une bête¹⁴⁰ ». Dans ce contexte, même la mort n'est plus humaine, les victimes sont privées d'identité jusque dans leur tombe. Ils n'appartiennent qu'à une masse indistincte de victimes anonymes dont on ne se souviendra pas. Le poète du ghetto de Varsovie, Władysław Szlengel, dans son poème « Deux morts » ([cf. annexe 4 pour le poème dans son intégralité](#), p. 150), oppose deux types de morts. La première, « la mort humaine¹⁴¹ », est celle qui peut être considérée comme héroïque, qui mériterait d'être mentionnée, communiquée, décorée d'une croix. C'est une mort « pas difficile » dans le sens où elle laisse une trace du défunt, elle peut s'inscrire dans un récit singulier. Au contraire, la seconde, « la mort en gros » ne se raconte pas. Elle concerne la mort des Juifs dans une cave, au coin d'une rue ; morts de maladie, de faim ou exécutés simplement selon l'humeur d'un soldat allemand. Elle concerne la mort de toutes les petites gens qui vivent dans le ghetto. Elle concerne la mort stupide, une mort de chien, anonyme. « Notre mort

¹⁴⁰ Sierakowiak, *Journal du Ghetto de Łódź*, *op.cit.*, 25 mai 1942, p. 229.

¹⁴¹ SZLENGEL, Władysław, « Ce que j'ai lu aux morts... », *Poésie*, vol. 142, no. 4, 2012, p. 124.

sera mise en terre, - et au revoir¹⁴² ». Il veut donner la parole aux Juifs qui constituent un « tas d'ordures¹⁴³ » puisque c'est ainsi qu'il désigne la masse des opprimés dont on ne se souviendra pas du nom. Les auteurs de notre corpus romanesque s'intéressent à ces vies anonymes.

Dans *Les Dépossédés*, contrairement aux autres romans, on ne suit pas un personnage, mais plusieurs anonymes qui gravitent autour des figures historiques centrales du ghetto telles que Rumkowski ou Biebow. Il axe son récit sur une multitude de gens ordinaires du ghetto. La lecture de ce microcosme restitué donne accès à des vies diamétralement opposées. On s'intéresse par exemple tantôt à la vie bourgeoise du Président du ghetto alors que quelques pages plus loin, c'est sur Adam Rzepin que l'histoire se focalise. Le jeune adolescent erre dans les ruines du ghetto après sa liquidation à la recherche de quoi se nourrir et se chauffer. Il est ainsi forcé de se cacher dans des taudis insalubres où règnent la crasse, le froid et l'humidité. Nous avons ainsi accès au faste dans lequel vit le doyen et à la misère la plus totale dans laquelle se retrouve Adam lorsqu'il est contraint de se cacher dans une cave fétide pendant des jours sans manger, sans se laver, sans voir le jour, pouvant à peine bouger. L'œuvre minutieusement documentée s'intéresse à des habitants anonymes délaissés par l'histoire, confondus avec leurs compagnons d'infortune dans une masse de Juifs opprimés. Le lecteur oscille ainsi entre les histoires des différents personnages, ce qui offre un point de vue général sur la réalité du ghetto. Ce réseau de pensées

¹⁴² *Ibid.*, p. 124.

¹⁴³ *Ibid.*, « Votre mort – une mort normale, mort humaine, pas difficile, notre mort – mort tas d'ordures mort juive, mort vile. » p. 124.

qui se superposent pour créer un récit complet donne accès au panorama le plus exhaustif possible des différentes vies qui se déroulaient entre les murs de Litzmannstadt. Pour autant, les personnages du roman sont réels et ont existé. Bien que leurs aventures soient fictives, l'auteur imagine leur vie grâce aux documents officiels du ghetto qu'il a étudié. Il part ainsi des informations données par ces fiches : adresse, date de décès ou de déportation et profession pour construire leur histoire. La liste des personnages présente à la fin du roman est riche en détails. L'auteur réhabilite donc leur mémoire et leur accorde un nom et une reconnaissance.

Chez Hubert Haddad et Jurek Becker, les figures anonymes du ghetto sont au centre de l'intrigue mais elles n'ont pas nécessairement existé réellement. Elles assument plutôt des fonctions de figures ou de personnages types qui incarnent, par leur simple présence dans le roman, toute une catégorie de population du ghetto. Dans *Un monstre et un chaos* le personnage principal est un jeune orphelin arrivé au ghetto. L'auteur lui accorde deux prénoms. Le premier, Alter, le désigne lorsqu'il représente encore le petit garçon libre en dehors des murs du ghetto, alors qu'il a encore son jumeau, son ego. Mais dès lors qu'il commence son errance jusqu'à Łódź, il oublie son prénom, comme s'il avait perdu une partie de lui-même :

Tu as bien un nom ?

- Je ne sais plus.

- Tout le monde a un nom !

- Je ne me souviens pas¹⁴⁴

¹⁴⁴ Haddad, *Un monstre et un chaos*, op.cit., p. 75.

Il n'incarne plus alors le petit garçon libre qu'il représentait mais tous les orphelins du ghetto. Son deuxième prénom est celui que les autorités de l'institution catholique dans laquelle il est hébergé lui donnent. Il est enregistré sous le nom de Jan-Matheusza par défaut¹⁴⁵. C'est sous ce nom qu'il vivra sa vie d'orphelin dans le ghetto. L'histoire de son errance représente plus largement celle des enfants de Litzmannstadt qui ne peuvent travailler. Pourtant, il incarne une figure de résistance en refusant de porter son étoile et en continuant de faire vivre à sa manière la vie culturelle du ghetto lorsqu'il se met en scène dans le théâtre de marionnettes dans lequel il trouve refuge.

Tout comme Jan-Matheusza, Jakob Heym, personnage principal de *Jakob le menteur*, résiste lui aussi, mais de manière bien différente. Il évite un bon nombre de suicides dans le ghetto et redonne aux habitants quelque peu goût à la vie. Il comporte cependant des paradoxes. Bien qu'il soit porteur d'espoir pour tous les Juifs du ghetto de Łódź et empêche un grand nombre d'entre eux de mettre fin à leurs jours, il les berce d'illusions et sait que ses mensonges ne les sauveront pas de la déportation. Graham Gargett relève ce paradoxe :

Donner de l'espoir aux Juifs face au nazisme peut sans aucun doute être considéré comme une forme de résistance. Cacher un enfant aux Nazis est aussi une forme de résistance. Si la résistance face aux nazis est une forme d'héroïsme, alors à ce niveau, Jakob est un héros. Pourtant, deux choses font de Jakob un anti-héros : sa réticence à apporter des nouvelles et son individualisme¹⁴⁶

En effet, si Jakob résiste à sa manière à l'occupant, c'est une coïncidence. Le cycle de mensonges dans lequel il s'enferme se fait par hasard. Alors qu'il est convoqué dans un

¹⁴⁵ *Ibid.*, « Huit jour après son enregistrement sous l'identité de Jan-Matheusza, faute d'élément d'état civil », p. 83.

¹⁴⁶ GARGETT, Graham, *Heroism and Passion in Literature : Studies in Honor of Moya Longstaffe*, Amsterdam, New-York, Rodopi, 2004, traduit de l'anglais par l'auteure de ce mémoire, « Giving hope to Jews in the face of Nazism can undoubtedly be seen as a form of resistance. Hiding a child from the Nazis is also a form of resistance. If resistance to the Nazis is a form of heroism, then on this level Jakob is a hero. Yet two things turn Jakob into an anti-hero : his reluctance as a bringer of news and his individualism. », p. 271.

bureau pour s'être trouvé dans les rues après le couvre-feu, il entend à la radio que les Russes ont repoussé les troupes allemandes à une vingtaine de kilomètres de Bezanika, une petite ville située à 400 km du ghetto. Il révèle la nouvelle à un ami, Misha, qui s'apprête à voler des pommes de terre. Pour qu'il ne risque pas sa vie inutilement, Jakob lui redonne de l'espoir. Il invente l'excuse de la radio par peur d'être pris pour un espion allemand. Ainsi, c'est par crainte qu'il se retrouve dans cette apparente posture héroïque aux yeux de ses compagnons d'infortune. Les personnages fictifs des romans d'Hubert Haddad et Jurek Becker représentent donc, par leur histoire, toute la masse des anonymes dont le souvenir s'est effacé. Ces voix sont soutenues par différents types de narration selon les œuvres et divergent par les manières dont elles nous livrent leur récit.

1.3. Quelles voix nous livrent le récit ?

Les auteurs de nos œuvres ont différentes stratégies narratives pour transmettre leur récit. Quand Sem-Sandberg et Haddad se présentent comme des historiens aux points de vue omniscients, Jurek Becker, quant à lui, laisse planer le doute sur l'identité du narrateur qui semble lui aussi se perdre dans les mensonges de son personnage principal. *Les Déposés* et *Un monstre et un chaos* s'inscrivent dans un contexte précis bien défini qui est le ghetto de Łódź. Les descriptions des lieux, les noms des rues et la datation des événements historiques ne laissent aucun doute sur la place de l'intrigue. Au contraire, le narrateur de Jakob le menteur ne donne pas de références explicites à Litzmannstadt. Cela s'explique par les différences de focalisation des récits.

Le travail de documentation extrêmement précis de Steve Sem-Sandberg transparait dans son récit puisqu'il présente une œuvre qui pourrait être définie comme une fiction documentaire. On suit de nombreux personnages en ayant accès à leurs pensées. Ce point de vue omniscient semble être celui de l'auteur qui a effectué son travail d'historien en amont pour fournir le plus de précisions possibles. Il nous transmet ainsi les témoignages de ses différents personnages. Bien que Sem-Sandberg ait imaginé leur histoire, tous sont inscrits dans la réalité historique et cet élément accorde du crédit à son récit. Chez Hubert Haddad, si le récit tourne principalement autour du personnage de Jan-Matheusza, nous avons également accès aux pensées d'autres personnalités, notamment le photographe Henryk Ross, comme nous l'avons évoqué précédemment. Ainsi, son récit oscille entre différentes focales en incluant les points de vue de personnages inscrits dans la réalité historique du ghetto. Le narrateur, comme un double de l'auteur, semble tout savoir sur les personnages et leur histoire.

Chez Jurek Becker, le lecteur doit se fier à un seul point de vue qui semble extérieur à tous les personnages qui sont présentés dans le roman. Il semble tout observer de l'extérieur et ne prend pas part à l'action. Bien qu'il sache que les nouvelles qu'invente Jakob sont des affabulations, la fin du roman reste énigmatique sur le sort de son personnage principal et laisse le lecteur démêler le vrai du faux. Le narrateur chez Jurek Becker ne nomme d'ailleurs jamais le ghetto de Łódź. Le narrateur reste énigmatique puisque le récit repose sur le mensonge. Andréa Lauterwein explique :

Le "mensonge" de Jurek Becker, le véritable narrateur extérieur, un témoin forcé de recourir à la fiction, est à la fois le thème transversal du roman et la vérité de Jacob, l'inventeur

d'histoires parallèles. La dialectique entre le pouvoir et l'impuissance de la fiction est ici la même que celle de l'espoir.¹⁴⁷

Nous sommes face à un récit métadiscursif qui offre ainsi une réflexion sur sa propre composition. La narration et la construction de l'intrigue sont elles-mêmes des éléments réflexifs pour le lecteur. Isaac Bazié le relève dans son article « Texte littéraire et rumeur » :

La narration est foncièrement contaminée par la nature de son objet. Le narrateur est un *je* qui se signale à plusieurs endroits dans le récit, mais dont nous n'apprenons la propre histoire qu'en marge de celle de Jakob et du ghetto. Sa position est celle d'un témoin qui essaie difficilement de trouver le pôle tout-puissant d'un narrateur omniscient, mais qui, dans sa quête de cohérence et de crédibilité, fait de l'espace du texte littéraire le lieu d'un méta-discours chargé de lever les doutes et de dévoiler les sources de son information. Cela est, sur le plan de la construction interne du texte, d'autant plus indispensable que ce narrateur est un personnage dans le ghetto qui n'avait aucun lien direct avec Jakob (sauf dans la séquence finale du train). Ce qu'il dit de l'histoire est nécessairement en partie le résultat de la rumeur. En tant que narrateur puisant ses informations dans la rumeur, il joue un double rôle : d'une part, il nous livre la rumeur, la fait circuler : il ne fait donc rien d'autre que de se constituer en maillon actif d'une histoire qu'il a aussi en partie entendue dans le ghetto et auprès d'autres raconteurs. D'autre part, à travers l'acte de narration et les tentatives de négocier un degré de crédibilité pour son propos, il met en abyme la fictionnalisation dont nous avons parlé plus haut. Mieux, il la rend transparente sous son aspect fictionnel, il se met en scène dans l'espace de la fiction, en train de recueillir et de raconter une rumeur que devient son propre récit¹⁴⁸

Ainsi, le narrateur nous livre le témoignage des mensonges de Jakob. Il se fait lui-même passeur d'une mémoire qui repose sur la rumeur et les faux-espoirs. Il ne nous transmet pas sa vie dans le ghetto, mais celle de tout le microcosme qu'il observe. Sa posture est révélatrice de l'histoire de l'auteur. Lui-même a vécu l'épreuve du ghetto lorsqu'il était enfant, mais il l'a oublié. Il ne transmet donc pas le témoignage de son propre passé, mais de ce que l'histoire lui en a enseigné. En ce sens, l'auteur est un témoin indirect de sa propre expérience de la Shoah. La posture du narrateur chez Becker fait écho à la vie de l'auteur.

¹⁴⁷ *Ibid.* p. 213.

¹⁴⁸ BAZIÉ, Isaac, « Texte littéraire et rumeur. Fonctions scripturaires d'une forme d'énonciation collective », in *Protée*, volume 31, n°3, hiver 2004-2005, p. 74.

La notion de personnage diffère dans nos trois oeuvres de fiction. Les personnages fictifs et réels se côtoient. Alors que les personnages qui s'inscrivent dans une réalité historique accordent du crédit au récit, les personnages fictifs assumeraient plutôt des rôles de figures auxquelles le lecteur pourrait assimiler toute une catégorie de victimes comme c'est le cas pour Alter qui représenterait ainsi tous les orphelins du ghetto. Les modes de narration choisis par les auteurs pour livrer leur récit diffèrent et sont significatifs des contextes éloignés dans lesquels ils écrivent. Le génocide est perçu différemment au moment où Becker écrit et quand Hubert Haddad publie *Un monstre et un chaos*.

2. Les auteurs face à l'histoire

Dans le cas du journal intime, le contexte fait partie intégrante de la rédaction puisqu'elle découle du contexte dans lequel le diariste écrit. Dans le cadre de la fiction, écrite *a posteriori*, le monde décrit est différent du contexte dans lequel l'auteur rédige. De même, les auteurs écrivent dans des perspectives différentes. Jurek Becker apparaît comme un témoin indirect de sa propre histoire alors que Steve Sem-Sandberg et Hubert Haddad sont des témoins de la post-mémoire.

2.1. Becker comme témoin indirect

Jurek Becker écrit *Jakob le menteur* en 1969, dans un contexte encore antisémite en Pologne puisque l'année précédente, les contestations étudiantes de Varsovie ont donné lieu à une campagne anti-sioniste qui s'est conclue par l'émigration de plusieurs milliers de Juifs polonais et d'élites intellectuelles. Il livre son récit dans une époque qui souhaiterait

renier l'histoire passée. Dans les années d'après-guerre où la Pologne préfère omettre cette partie de son histoire, les populations juives exécutées sont les fantômes de l'histoire qui hantent la littérature, les auteurs essayant de faire résonner leur voix qui portent les sévices des mentalités antisémites.

L'auteur est un survivant du ghetto de Łódź, or il ne livre pas de témoignage de sa vie personnelle puisqu'il ne commence sa « vie consciente¹⁴⁹ » à l'âge de sept ou huit ans une fois installé à Berlin-Est avec son père qui le retrouve après la guerre. Ce dernier souhaite s'intégrer dans la société allemande, dans laquelle ils arrivent tous les deux, pour ne plus subir de persécutions antisémites. Il germanise ainsi Jurek en Georg et Beker et Becker. Le père change également la date de naissance de son fils puisqu'il dit ne plus s'en souvenir. Il efface ainsi les années de guerre. De même, il interdit à son fils de parler polonais, langue qu'il considère comme la langue du passé. Jurek apprend alors l'allemand et se voit récompensé d'un poste radio pour ses efforts. L'auteur dit avoir oublié sa première langue et ses souvenirs d'enfance qu'il a refoulé pour se protéger par un mécanisme de défense inconscient. Ce processus de sélection n'est pas sans rappeler l'idée postulée par Freud dans *La naissance de la psychanalyse*. Selon lui, les traumatismes vécus dans l'enfance - dans sa théorie ils sont d'ordre sexuels - dont l'évocation serait insupportable, pourraient être refoulés dans la mémoire du sujet de manière inconsciente¹⁵⁰. Cette amnésie sélective efface ainsi les souvenirs personnels de Jurek Becker et il se voit obligé de se fier à

¹⁴⁹ Expression employée par Andréa Lauterwein dans son article « Trois passeurs de témoin : Jurek Becker, Edgar Hilsenrath, Ruth Klüger. Paradigmes pour une éthique de la fiction sur la Shoah », in Andréa LAUTERWEIN et al., *Rire, Mémoire, Shoah*, Paris, Editions de l'Éclat, 2009, p. 210.

¹⁵⁰ FREUD, Sigmund, *La naissance de la psychanalyse*, sous la direction de Freud Sigmund, Paris, PUF, 2009, « Le moi se trouve dans l'impossibilité de diriger vers les matériaux refoulés, la partie de l'énergie psychique liée à la pensée consciente », « Lettre 39 », p.133.

une mémoire collective pour se construire des souvenirs, puisque son père refuse de répondre à ses questions. Pour comprendre d'où il venait, Jurek Becker s'est documenté sur les ghettos et a interrogé d'autres survivants qui eux se souvenaient et acceptaient de témoigner. Il se trouve cependant dans l'impossibilité de livrer un témoignage. « Il ne lui reste que la fiction pour pouvoir donner forme à ce qui lui est arrivé »¹⁵¹ postule Andréa Lauterwein dans son article « Passeur de témoin : Jurek Becker, Edgar Hilsenrath, Ruth Klüger ». Ainsi, l'auteur fonde son récit sur une médiation culturelle de la Shoah et sur son héritage plus que sur ses souvenirs. Cependant, un jour le père de Jurek Becker lui raconte une histoire. Un homme qui vivait au ghetto avait caché une radio et entretenait l'espoir de la population par son contact avec le monde extérieur et les bonnes nouvelles qu'il répétait à ses compagnons. L'homme qui avait été dénoncé et exécuté en place public pour servir d'exemple était ensuite considéré comme un véritable héros dans le ghetto. De cette histoire, l'auteur retient surtout l'espoir que l'homme a donné aux habitants du ghetto, peu importe que cette radio soit réelle ou illusoire dans la fiction.

L'oubli impose à l'auteur qu'il reconstruise des souvenirs pour retrouver une identité. Il faut alors se replonger dans l'histoire, par le biais d'éléments factuels, pour y fouiller et en retirer un récit. Il utilise ce que les témoignages lui livrent : la représentation d'un événement dramatique. Mais il ne situe pas son récit dans un cadre aussi précis que Steve Sem-Sandberg ou Hubert Haddad puisque le but de sa fiction n'est pas de contextualiser le lieu de ses souffrances passées et oubliées, plutôt de représenter ce à quoi sa vie aurait pu ressembler. Dans *Jakob le menteur*, la localisation n'a que peu d'importance, le rôle du ré-

¹⁵¹ Lauterwein, « Trois passeurs de témoin : Jurek Becker, Edgar Hilsenrath, Ruth Klüger. Paradigmes pour une éthique de la fiction sur la Shoah », *op. cit.*, p. 210.

cit n'est pas de livrer une réalité historique mais plutôt de se retrouver. L'auteur apparaît comme un témoin indirect de sa propre histoire qu'il tente de reconstituer. La réhabilitation de la mémoire apparaît alors comme une nécessité absolue pour lui-même et pour rétablir le souvenir des victimes dans un contexte toujours antisémite.

C'est également l'oubli qui motivera l'écriture de l'essayiste Rachel Ertel. Dans un entretien avec Stéphane Bou sur France Culture, elle explique avoir oublié toute son enfance : « Je n'ai pas de souvenir d'enfance [...] Jusqu'à l'âge de neuf ans, un vide complet¹⁵² ». C'est ce qui la poussera à faire connaître et conserver à tout prix la littérature yiddish. Elle, qui a oublié son enfance, s'est reconstruit une identité grâce à cette culture. Il est en effet courant que les enfants victimes de traumatismes tels que l'holocauste oublient l'événement tragique. Hubert Haddad l'évoque dans *Un monstre et un chaos* lorsque Alter oublie son prénom et le début de la guerre avant son arrivée dans le ghetto. Il occulte le traumatisme constitué par la perte de son jumeau et de sa mère et perd son identité de petit garçon libre. Il oublie son identité d'avant-guerre pour devenir Jan-Matheusza, l'orphelin du ghetto. Dans le journal *En attendant Nadeau*, Carole Kzsiazeciner-Matheron écrit à propos de l'œuvre de Rachel Ertel et de l'oubli des traumatismes chez l'enfant:

À l'origine, là où s'exprime de façon absolue la cruauté de l'histoire personnelle et collective, il n'y a que l'absence, le trou de mémoire, le blanc resté vacant. À cause de ce déficit de mémoire, la protagoniste historique se mue en témoin muet, et le témoin de seconde génération, en plus de se heurter aux non-dits de la génération des parents, finit par se confondre avec les héritiers de la post-mémoire, livrés à une

¹⁵² BOU, Stéphane, « Rachel Ertel, mémoire du yiddish. 1 : Pologne-Sibérie-Pologne : 1939-1948 », France Culture, 6 mars 2017, 1 minute 10.

transmission sur laquelle ils n'exercent aucun contrôle et obligés de combler la lacune par les récits des autres et les textes littéraires¹⁵³

La posture de l'essayiste et celle de Jurek Becker sont alors assez semblables, ils sont tous les deux des témoins de leur propre passé par le biais de ce que l'histoire leur livre comme source de souvenirs. Témoins de la première génération, ils diffèrent des auteurs d'*Un monstre et un chaos* et des *Dépossédés* qui sont les héritiers de cette mémoire post-concentrationnaire et sont considérés comme les témoins de la deuxième génération. Cependant, ces derniers effectuent également un travail de recherche dans la mémoire collective pour transmettre leur récit.

2.2. Auteurs historiens de la post-mémoire

Steve Sem-Sandberg et Hubert Haddad sont des témoins de la deuxième génération. Leurs contextes d'écritures diffèrent de celui de Jurek Becker, même s'ils accèdent également à la mémoire de la Shoah par les matériaux que leur fournit l'histoire collective. *Les Dépossédés* et *Un monstre et un chaos* paraissent au XXI^e siècle. Les œuvres transmettent une réalité historique déjà attestée. Les auteurs se présentent alors comme les passeurs d'une mémoire déjà connue qu'ils souhaitent continuer de transmettre. Nous avons étudié le point de vue omniscient et les différentes focalisations qu'ils employaient pour nous livrer le récit historique le plus précis possible. Leur travail se rapproche de celui des historiens puisqu'ils font des études poussées de la documentation disponible sur le ghetto de Łódź. Ils sont ainsi les témoins d'une histoire qui leur est racontée et qui est devenue un

¹⁵³ KZSIAZECINER-MATHERON, Carole, « En mémoire d'une langue », *En attendant Nadeau*, [En ligne] article mis en ligne le 10 septembre 2019, consulté le 26 août 2020. URL : <https://www.en-attendant-nadeau.-fr/2019/09/10/memoire-langue-ertel/>

topos historiographique. Le récit n'est pas construit à partir de leur souvenir mais de leur connaissance de la Shoah qui marque pourtant leur mémoire. Ils peuvent, en ce sens, être définis comme des méta-témoins. Le souvenir collectif crée un espace de transfert dans lequel une nouvelle mémoire s'installe. Cette mémoire peut être qualifiée de ce que Marianne Hirsche appelle « postmémoire » : « J'appelle postmémoire la réponse de la seconde génération au traumatisme de la première¹⁵⁴ ». Le terme définit plus précisément la relation que la génération d'après entretient avec le trauma culturel, collectif et personnel transmis par le biais des images et des histoires dans lesquelles cette seconde génération a grandi. Le traumatisme est si intense qu'il est transmis avec une profondeur et une intensité qui semble constituer la propre mémoire des générations d'après. L'auteure explique ensuite :

Ainsi, la post-mémoire caractérise l'expérience de ceux qui, comme moi, ont grandi dominés par des récits qui ont précédé leur naissance, dont les propres histoires tardives sont déplacées par les histoires puissantes de la génération précédente, façonnées par des événements traumatisants monumentaux qui résistent à la compréhension et à l'intégration. Il décrit également la relation de la deuxième génération avec les expériences de la première, leur curiosité et leur désir, ainsi que leurs ambivalences quant au fait de vouloir s'appropriier les connaissances de leurs parents¹⁵⁵

Steve-Sem Sandberg et Hubert Haddad publient au XXI^e siècle alors que le traumatisme est désormais connu de tous et que les bourreaux ont été jugés. C'est désormais la dernière génération de survivants qui peut témoigner de ce qu'elle a vécu durant la Shoah. La fiction prend le relai dans la transmission du témoignage en proposant des récits basés

¹⁵⁴ HIRSCH, Marianne, traduit de l'anglais par l'auteure de ce mémoire, « I call *postmemory* the response of the second generation to the trauma of the first », « Surviving Images: Holocaust Photographs and the Work of Postmemory », *The Yale Journal of Criticism*, n° 1-14, 2001, p. 8.

¹⁵⁵ *Ibid.*, traduit de l'anglais par l'auteure de ce mémoire, « Thus postmemory characterizes the experience of those who, like me, have grown up dominated by narratives that preceded their birth, whose own belated stories are displaced by the powerful stories of the previous generation, shaped by monumental traumatic events that resist understanding and integration. It describes as well the relationship of the second generation to the experiences of the first—their curiosity and desire, as well as their ambivalences about wanting to own their parents' knowledge », p. 12.

sur la mémoire collective qui doit continuer de se perpétuer pour les générations suivantes. Le travail des auteurs est alors semblable à celui des historiens qui fouillent le passé à la recherche de vestiges oubliés. Ils effectuent une quête régressive dans le passé pour éduquer le futur et se présentent comme les nouveaux témoins de l'ère post-concentrationnaire.

Si Jurek Becker ou Rachel Ertel écrivent pour retrouver une mémoire et reconstituer ce qu'a pu être leur vie sous l'occupation, Hubert Haddad et Steve Sem-Sandberg actualisent ces récits dans une perspective plus historiographique. Alors que les premiers reconstituent leur histoire, les seconds, en tant que témoins de l'ère post-concentrationnaire, participent à la transmettre pour les générations futures. Quel lien l'histoire et la fiction entretiennent-elles dans les œuvres romanesques de notre corpus ? Le rapport entre le factuel et le fictif pose des problèmes de vraisemblance et d'éthique.

3. Vraisemblance et éthique dans l'esthétisation du génocide

Avec les récits fictionnels de la Shoah, l'histoire et le traumatisme entrent dans la littérature. Alors que les négationnistes avaient réfuté les témoignages des victimes, les jugeant invraisemblables, comment ces œuvres, assumées comme fictives, peuvent-elles transmettre un récit simplement acquis par la mémoire collective ? De même, la création littéraire suppose une certaine esthétisation du génocide, mais rend-elle le témoignage recevable pour autant ? Michael Rinn se penche sur la question de la recevabilité des récits du génocide :

Les figurations artistiques actualisent le génocide non comme une réalité historique, mais en tant que savoir essentiel du XX^e siècle. Deux questions se posent : comment les témoi-

gnages représentent-ils le passé dans un langage recevable aujourd'hui ? Dans quelle mesure une poétique du génocide rend-elle l'anéantissement vraisemblable ? ¹⁵⁶

Comment les auteurs utilisent-ils le matériau brut et la réalité pour rendre un récit supportable au lecteur ?

3.1. Vraisemblance esthétique de la fiction

D'après Claude Calame, la vraisemblance d'un récit historique repose sur des critères de cohérence interne, propres au récit, et sur des références externes correspondant à une réalité factuelle¹⁵⁷. Il ajoute : « Le vraisemblable contribue à garantir, notamment par des moyens esthétiques, cognition, conviction et adhésion¹⁵⁸ ». Or, si la vraisemblance est un critère nécessaire à l'adhésion du lecteur, l'éthique et l'esthétique remettent en cause le concept de recevabilité du discours. Dans sa *Poétique*, Aristote définit le vraisemblable par rapport au réel et au possible. Patrick Garnier synthétise l'idée du philosophe grec :

Le réel est ce qui est arrivé, le possible ce qui aurait pu ou pourrait arriver, le vraisemblable ce que l'on croit qui aurait pu ou pourrait arriver. Le réel constitue le domaine propre de l'historien, le possible et le vraisemblable celui du poète. La différence entre les deux derniers termes est précisée de la manière suivante : le possible est ce qui est reconnu tel par les savants ; le vraisemblable est ce qui est considéré comme possible par l'opinion commune. [...] Quand il faut choisir, le souci de vraisemblance doit l'emporter : en matière de poésie, un événement impossible, mais vraisemblable, est préférable à un événement possible, mais invraisemblable¹⁵⁹

¹⁵⁶ Rinn, *Les récits du génocide : sémiotique de l'indicible*, op. cit., p. 21.

¹⁵⁷ CALAME, Claude. « Vraisemblance référentielle, nécessité narrative, poétique de la vue. L'historiographie grecque classique entre factuel et fictif », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 67e année, no. 1, 2012, p. 83.

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 83.

¹⁵⁹ GARNIER, Patrick, « La notion de vraisemblance chez les théoriciens français du Classicisme », in *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*. Tome 83, numéro 1, 1976. p. 45.

En tant que qualité esthétique, la vraisemblance est nécessaire à l'adhésion du lecteur, or les récits qui transmettent la vérité de la Shoah s'opposent au sens commun. Car si le vraisemblable repose sur des caractéristiques schématiques de rapport entre factuel et fictif, la logique humaine peut remettre en cause ce qu'elle ne peut concevoir. Mais peut-on attendre qu'une œuvre sur le génocide soit esthétique ? La peinture de l'horreur pure peut en effet difficilement inclure une part de beauté. Les mots eux-mêmes ne peuvent présenter l'événement dans toutes ses nuances. La langue est lacunaire pour exprimer cette catastrophe inédite, nous l'avons vu. Effectivement, la mort est un événement individuel dont personne ne peut rendre compte. Comment exprimer alors la mort de 6 millions de Juifs ? C'est un événement qui n'est pas partageable.

Les faits ne sont pas toujours vraisemblables en dépit de la vérité. Ainsi, la fiction, bien que non-véridique, peut parfois sembler plus vraisemblable que les faits. L'utilisation de la fiction peut ainsi être une manière d'esthétiser le génocide. Dans *Jakob le menteur*, Jurek Becker fonde son récit sur la rumeur. Le lecteur part d'emblée du postulat que l'histoire qui lui est présentée repose sur des mensonges, ainsi, il n'a pas à adhérer à la véracité du récit. Si les personnages assistent à la création d'un monde imaginaire qui leur rend la vie plus belle, le lecteur, en revanche, ne peut pas se bercer d'illusions. En faisant du mensonge le thème principal de son roman, Jurek Becker n'enlève pas pour autant d'authenticité à son récit puisque les rumeurs faisaient partie intégrante de la vie du ghetto. Elles deviennent ainsi un moyen de transmettre une facette de la réalité. L'auteur construit lui-même ses souvenirs sur des histoires qu'il a entendues lorsqu'il a retrouvé des survivants qui ont accepté de lui transmettre leur histoire puisque son identité repose sur des falsifica-

tions de son père. Les rumeurs et les mensonges sont donc une réalité qui entoure la vie de Jurek Becker qu'il souhaite retransmettre dans son récit. En effet, en raison du manque d'information dans le ghetto, dû à son isolement total, les habitants n'étaient pas au courant du sort des expulsés, ainsi, toutes sortes de rumeurs circulaient. Les Allemands se sont efforcés de tromper les Juifs du ghetto et ont répandu différentes fausses nouvelles concernant les lieux où les habitants étaient envoyés pour travailler. Les rumeurs et les bribes d'informations qui parvenaient jusqu'à l'intérieur des murs étaient si illogiques et incroyables que la plupart des habitants ne croyaient pas à leur exactitude. Ainsi, les rumeurs et mensonges faisaient partie intégrante de la vie du ghetto mais ils jouent sur la vraisemblance et la recevabilité des témoignages. Comme le relève Céline Nguyen : « C'est le destinataire, en tant qu'il s'inscrit dans un cadre énonciatif, qui valide le récit fictionnel et lui accorde une valeur de vérité. [...] L'œuvre, bien que fictionnelle, prend sens dans la réalité du destinataire et fait en quelque sorte vérité¹⁶⁰ ».

Or, les fictions peuvent être perçus comme des témoignages vraisemblables, s'ils ne sont pas authentiques, ils peuvent faire figure d'autorité. Steve Sem-Sandberg récolte des données pour livrer un récit qu'il veut le plus objectif possible. L'auteur donne du crédit à son œuvre grâce aux nombreuses sources historiques qu'il y intègre. Son travail de documentation minutieux est visible dans sa description des événements historiques. Comme un scientifique qui ajouterait des études à sa publication pour prouver l'authenticité de ses re-

¹⁶⁰ NGUYEN, Céline, « Jean-Pierre Esquenazi, *La vérité de la fiction. Comment peut-on croire que les récits de fiction nous parlent sérieusement de la réalité ?* », *Questions de communication* [En ligne], 16 | 2009, mis en ligne le 17 janvier 2012, consulté le 11 juin 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/166>.

cherches, il intègre des sources officielles. On trouve par exemple des extraits de discours officiels de Rumkowski¹⁶¹ ou de la *Chronique du ghetto* :

Extrait de la Chronique du ghetto

Ghetto de Litzmannstadt, le samedi 1^{er} janvier 1944

Ce jour, à dix heures, le Président a célébré la bar-mitsvah de son fils adoptif, Stanisław Stein, dans l'ancien préventorium au 55 de la rue Łagiewnicka, en présence d'une trentaine d'invités. [...] Parmi les dames présentes, citons - comme toujours - madame Regina Rumkowska, madame Helena Rumkowska, madame [Aron] Jakubowicz et mademoiselle [Dora] Fuchs. Malgré la simplicité de la table, le Président a su créer une atmosphère chaleureuse et intime pour ses invités¹⁶²

On relève la précision du travail historique de Steve Sem-Sandberg lorsqu'il nomme les invitées puisqu'il prend le soin de mentionner leurs prénoms entre crochets pour celles pour qui cela n'avait pas été le cas. Il mentionne aussi des extraits de journaux intimes pour évaluer la réaction des habitants du ghetto face aux événements importants¹⁶³. Il intègre également des copies de documents officiels parus dans le ghetto, notamment lorsqu'il évoque l'action *szpera*, événement marquant dans l'histoire de Litzmannstadt¹⁶⁴ :

¹⁶¹ Sem-Sandberg, *Les Dépossédés*, *op. cit.*, « un coup terrible a frappé le ghetto. Ils nous demandent d'abandonner ce que nous avons de plus cher - les enfants et les vieillards [...] Ce sera comme vous arracher un membre, j'en ai conscience ! [...] Il m'est impossible d'agir d'une manière. Ceux qui peuvent être sauvés sont beaucoup plus nombreux que ceux que je dois laisser partir ... », p. 291-294.

¹⁶² *Ibid.*, p. 319.

¹⁶³ *Ibid.*, L'auteur insère des extraits du journal de Věra Schulz p. 138-139, ou encore un extrait du journal du doyen du ghetto de Varsovie p. 118.

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 295.

Bekanntmachung Nr 391.

Betr.:

Allgemeine Gehsperrre im Getto.

Ab Sonnabend,

den **5. September 1942** um **17 Uhr**,
ist im Getto bis auf Widerruf eine**ALLGEMEINE
GEHSPERRRE.****Ausgenommen hiervon sind:**Feuerwehrlente, die Transportabteilung, Fäkalien- und Müllarbeiter,
Warenannahme am Baluter Ring und Radegast, Aerzte und
Apothekerpersonal.Die Passierscheine müssen beim Ordnungsdienstvorstand -
Hamburgerstrasse 1 - beantragt werden.**Alle Hauswächter**sind verpflichtet darauf zu achten,
dass keine fremden Personen in die für sie zustän-
digen Häuser gelangen, sondern sich nur die Ein-
wohner des Hauses dortselbst aufhalten.**Diejenigen, die ohne Passierscheine auf der Strasse
angetroffen werden, werden evakuiert.****Die Hausverwalter**müssen in ihrem Häuserblock mit den Hausbüchern zur Verfü-
gung stehen.**Jeder Hauseinwohner hat seine
Arbeitskarte bei sich zu halten.****CH. RUMKOWSKI**

Der Älteste der Juden in Litzmannstadt.

Litzmannstadt-Getto, 5. September 1942

Illustration 2 : Affichage officiel paru dans le ghetto de Łódź le 5 septembre 1942

En livrant un récit richement documenté, l'auteur atteste de la véracité de l'univers qu'il décrit. Hubert Haddad fait de même dans *Un monstre et un chaos* lorsqu'il retranscrit les discours officiels du doyen. Comme l'auteur des *Dépossédés*, il intègre le discours de l'action *szpera*¹⁶⁵ pour augmenter l'illusion d'authenticité de sa description de l'événement qui pourrait difficilement être recevable par le lecteur, tant il défie l'éthique humaine. Pourtant, Agnès Manooretonil relève : « Hubert Haddad ne craint pas de franchir les limites du vraisemblable, comme si le merveilleux pouvait forcer les portes de la logique et nous ouvrir les yeux¹⁶⁶ ». En effet, si Jan-Matheusza survit dans le ghetto, c'est parce qu'il échappe au réel par la vie culturelle dans laquelle il s'implique. Grâce à l'illusion, il fait revivre son jumeau Ariel dans une marionnette à qui il donne vie sur scène. Lui qui refuse de porter son étoile jaune, en coud pourtant une sur le pantin qui représente son frère. Le texte devient un espace théâtral qui se termine lorsque le rideau tombe sur la mort d'Ariel. Le jeune marionnettiste est sur scène, avec son double factice, quand le chef régional du parti nazi, Arthur Greiser, abat d'une balle en plein cœur celui qu'il pense être le jeune comédien :

Une balle en plein cœur, juste au milieu de l'étoile, Ariel s'est affaissé ; sa tête heurte le bord du petit banc. Après cette seconde de sidération figeant toute chose, Profesor Glusk a juste le temps de voir la marionnette s'abattre à son tour, avec une étrange lenteur¹⁶⁷

La fin du texte laisse penser que c'est le jeune orphelin qui est mort puisqu'il semble que ce soit la marionnette qui tombe sur le sol en dernier. Or, c'est le prénom du jumeau

¹⁶⁵ Haddad, *Un monstre et un chaos*, op. cit., « Un coup terrible s'abat sur la ghetto ! Vous me voyez totalement anéanti. [...] À mon âge vénérable, je dois tendre les mains vers vous pour vous supplier : frères et soeurs, remettez-les moi ! Pères et mères, donnez-moi vos enfants ! », l'auteur indique en note de bas de page : « Discours de Chaïm Rumkowski du 4 septembre 1942 », p. 307.

¹⁶⁶ MANNOORETONIL, Agnès, « Notes de lecture », in *Études*, vol. septembre, no. 9, 2019, p. 120.

¹⁶⁷ Haddad, *Un monstre et un chaos*, op. cit., p. 337.

qui est mentionné et Arthur Greiser a visé l'étoile jaune, dont on sait qu'elle est cousue sur le pantin. L'épilogue laisse également planer le doute :

Par les couloirs et les escaliers [...] passe l'ombre à deux têtes et quatre bras. Le feu n'est pas couvert pour l'âme égarée. Sans crainte aucune, dans un rêve déjà cent fois rêvé, Alter remonte les allées du cimetière de Marysin sous un vol bas de freux. [...] Il va sans plus de hâte, le cœur perforé, entre les stèles d'anciennes mains jointes, couronnes ou chandeliers¹⁶⁸

Le texte laisse penser qu'Alter vit alors que son cœur est perforé. Mais il va plus tard enterrer son jumeau de chiffons :

Alter n'a pas à creuser longtemps ; la terre molle s'ouvre sous ses doigts, elle s'affaisse en un losange parfait au fond duquel il pousse et glisse très doucement le corps d'Ariel sans perdre des yeux l'immense visage aux paupières de soie, les mains blanches ouvertes et l'étoile jaune perforée sur la tunique de tambour¹⁶⁹

Il donne la confirmation que c'est bien son pantin qui a reçu la balle en plein cœur. Maryse Emel donne comme explication : « Cette étoile jaune fait de son frère, Ariel, une cible pour celui qui le vise de son arme. Il meurt une seconde fois. Alter se cache parmi les morts. La possibilité de survivre lui est laissée par l'écrivain : il a enterré son frère. La vie peut continuer d'inventer¹⁷⁰ ». Le récit joue avec les limites de la vraisemblance et livre un univers onirique dans lequel le langage poétique esthétique le génocide et n'enlève pourtant rien à son caractère véridique. La journaliste poursuit : « La rationalité seule ne suffit pas pour faire accéder au vrai. Il faut jouer avec les passions d'une nature humaine peu altruiste pour que la vérité surgisse, par la force salvatrice de la poésie qui transforme le récit historique en geste du héros¹⁷¹ ». Hubert Haddad explore les frontières du vraisemblable à

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 341.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 342.

¹⁷⁰ EMEL, Maryse, « *Un monstre et un chaos : la farce tragique du ghetto* », *Nonfiction* [En ligne], mis en ligne le 22 septembre 2019, consulté le 26 août 2020. URL : <https://www.nonfiction.fr/article-10032-un-monstre-et-un-chaos-la-farce-tragique-du-ghetto.htm>.

¹⁷¹ *Ibid.*

une époque où le génocide fait désormais partie d'une mémoire collective reconnue. Le fictif prend alors le relai du factuel pour actualiser le récit et fournir de nouvelles clés esthétiques dans la lecture du génocide. Mais cela questionne également l'éthique, la Shoah peut-elle devenir un objet d'art ?

3.2. La vie artistique du ghetto comme esthétique de la fiction

L'esthétisation du génocide vient aussi de la manière dont l'auteur choisit de présenter le ghetto. Il focalise son récit sur des points de vue de personnages sensibles à la beauté du ghetto. Henryk Ross tente clandestinement de capturer des moments de beauté et d'espoir dans le ghetto :



Illustration 3 : Une mère embrassant son enfant. Photographie : Henryk Ross

Grâce au matériel qui lui était fourni par le département de statistiques pour faire des photos d'identité et de propagande, Henryk Ross documentait clandestinement tous les aspects de la vie quotidienne du ghetto, du plus tragique au plus heureux. Il essayait ainsi, malgré tout, de capturer la beauté et l'espoir qui perduraient entre les murs de Litzmannstadt. Ici, cette photographie est révélatrice de l'amour qui pouvait résider et de la promesse d'avenir que pourrait porter une nouvelle génération.

Le jeune Alter, quant à lui, s'évertue à faire revivre son jumeau à travers sa marionnette et à jouer la comédie, animant la vie culturelle du ghetto. Celle-ci laisse entrevoir une part de beauté. Hubert Haddad focalise son récit sur cet aspect du ghetto pour le rendre poétique. « La vie artistique restait intense au ghetto¹⁷² » écrit-il. En effet, une activité culturelle animée continuait d'avoir lieu, organisée principalement par des personnalités publiques, des membres des partis et des mouvements de jeunesse. Il y a eu des concerts et des conférences sur divers sujets entre autres. L'auteur, renseigné en détail sur l'activité culturelle en place à Litzmannstadt, décrit en effet cette effervescence :

Ne jouait-on pas au nez de l'occupant les pièces de Shalom Anski, du grand Isaac Leib Peretz ou de Cholem Aleikhem ? Faute de marbre et de bois, on façonnait des sculptures dans la pierre des ruines ou l'argile des morts. Certains peintres brosaient sur la même toile une succession de paysages de plus en plus mélancoliques. On continuait d'organiser des concerts à la chandelle, d'imprimer des grêles publications avec des encres qui se fanaient à vue d'oeil, de déclamer des épigrammes dans les salons transformés en dortoirs, de projeter de vieux films sauvés du pillage avec une discrétion de nécromants. En matière de qualité, comme partout et toujours, le pire côtoyait le meilleur. Rares étaient ceux qui distinguaient le talent désinvolte de l'imposture tâcheronne, ou le souffle du génie d'un bâillement de goitreux. Des poètes officiels rimaillaient des fadaises à la gloire du roi Chaïm tandis qu'un Isaë Spiegel transmuait la souffrance en mémoire, *ultime voyage de tous nos rêves*. Des chanteurs lyriques ravalait leurs appoggiatures devant des parterres de sourds. Et les fous des rues, l'âme écartelée, rivalisaient parfois honorablement avec les acteurs shakespeariens¹⁷³

¹⁷² Haddad, *Un monstre et un chaos*, op. cit., p. 235.

¹⁷³ *Ibid.*, p. 235-236.

La longueur des phrases et les propositions qui se succèdent les unes aux autres sont révélatrices de la richesse de cette vie artistique qui se poursuit. Cette activité est largement encouragée par le doyen Rumkowski, dont on apprend qu'il embauche des poètes officiels pour qu'ils écrivent à sa gloire. L'auteur oppose alors la piètre qualité de ces écrits commandés par Rumkowski et ceux laissés par de réels poètes qui voulaient laisser une trace de leur souffrance. L'auteur intègre des passages chantés et des poèmes au sein de sa rédaction. Certains sont composés dans le ghetto et témoignent de la vie qui s'y déroule :

Rumkowski Chaïm l'a bien compris

Il nous fait travailler jour et nuit

Pour plaire au puissant ennemi

Il tient ses Juifs par la diète et l'abstinence ! ¹⁷⁴

D'autres sont de tradition yiddish :

- Et bien chante, Rébecca ! Acquiesça Schmuël. On doit chanter sa joie à shabat. Elle eut un sourire contraint, un peu crispé, puis tout son visage parut s'illuminer de l'intérieur à la faible clarté des chandelles.

Shlof, shlof, shlof !

Der tate vet forn in dorf,

vet er brengen an epele

vet zayn gezunt dos kepele !

Shlof, shlof, shlof !

Der tate vet forn in dorf,

vet er brengen a nieste,

vet zayn gezunt dos fisele ! ¹⁷⁵

Les chants yiddishs participent à la vie culturelle du ghetto et à la joie des habitants.

On le perçoit à la manière dont l'auteur décrit le sourire de Rébecca. Hubert Haddad insère

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 233.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 116.

le chant en langue originale, il intègre la culture telle qu'elle était vécue dans le ghetto. Son récit est, en effet, ponctué de mots en langue étrangère, que ça soit du yiddish, du polonais ou de l'allemand notamment. Par ce multilinguisme, il fait apparaître les différentes cultures qui pouvaient cohabiter à Litzmannstadt. L'auteur donne une lecture de la vie artistique du ghetto dans son récit. L'art et la culture deviennent le moteur de la fiction. Mais l'immersion de l'art dans la question de la Shoah soulève des problèmes selon l'essayiste Rachel Ertel, qui juge qu'il n'est pas possible de considérer l'événement comme support à un objet d'art quel qu'il soit, puisque l'événement n'est pas compréhensible :

Dans la culture occidentale, l'énonciation de la vérité est conçue comme relevant exclusivement du discours rationnel. Mais le sentiment d' "irréalité" qui entoure l'anéantissement, même pour les rescapés, l'impossibilité de concevoir rationnellement comment la chose a pu advenir, a comme expulsé la raison de l'histoire. Celle-ci ne peut donc ni concevoir, ni expliquer, ni faire comprendre l'annihilation¹⁷⁶

3.3. Esthétique et éthique. La Shoah comme objet d'art ?

Colin Davis constate que les notions d'éthique et d'esthétique sont liées quand il s'agit de communiquer une expérience extrême :

Le problème esthétique de la littérature de l'holocauste est toujours déjà lié à une question éthique : comment communiquer, sous quelle forme raconter, une expérience peu susceptible d'être comprise par les lecteurs ? Les auteurs eux-mêmes mettent l'accent sur la singularité inimaginable de ce qu'ils ont vécu et sur les limites du pouvoir du langage qui est à leur disposition ; pour la plupart, ils rechignent à trouver un sens à ce qu'ils essaient de raconter, que ce soit dans le domaine sociologique, théologique ou éthique. Mais l'absence d'un sens déterminé dans un texte peut toujours donner lieu à des interprétations que l'auteur n'avait pas anticipées, qu'il rechignerait à accepter, et qui ne sont guère justifiées par le texte lui-même¹⁷⁷

¹⁷⁶ ERTEL, Rachel, *Dans la langue de personne : poésie yiddish de l'anéantissement*, Paris, Seuil, 1993, p. 12.

¹⁷⁷ DAVIS, Colin, « Littérature de l'holocauste et éthique de la lecture », in *Etudes littéraires*, volume 31, n°3, été 1999, p. 59.

Comment trouver un sens à un texte qui traite du non-sens absolu ? Le vieil adage *docere et placere* établi par Aristote dans sa *Poétique* ne semble plus possible. En effet, comment plaire en livrant un récit sur l'horreur¹⁷⁸ ? Steve Sem-Sandberg convoque une corporéité et une réalité rude perçue par certains critiques comme plus horrible encore que ce qu'a pu être la réalité. Ces descriptions jugées parfois trop crues pour être recevables servent cependant à montrer la façon dont la réalité du corps est au centre de tout :

La faim lui tordait l'estomac. Son corps [...] s'était mué en une gigantesque bulle de verre ; et la faim était comme une boule aux arêtes tranchantes qui le déchirait de l'intérieur.

Il se réveilla dans le noir en proie à de terribles crampes d'estomac. Il atteignit de justesse le fond de la cave avant la première attaque de diarrhée.

Et les crampes continuèrent, jusqu'à ce qu'il soit pris de vertiges.

Il s'essuya comme il put avec ses vêtements, comprenant au même instant qu'il ne pouvait plus rester dans ce trou, quels que soient les risques encourus¹⁷⁹

En décrivant une telle scène, l'auteur interpelle le lecteur. Puisque les mots sont défailants pour décrire l'événement, convoquer le corps suscite une réaction pour la réception. Michael Rinn explique : « La transmission de cette corporéité vécue, blessée, traumatisée est au cœur du dispositif testimonial ; elle cherche à faire écho à la sensibilité de l'auditoire. Cette interpellation affective de l'auditoire par l'acte de communication ouvre la dimension cognitive du lieu de rencontre avec le témoin¹⁸⁰ ». L'éthique du lecteur est alors convoquée par cette interpellation. Le pathos se présente comme une stratégie de communication qui favorise l'adhésion du public. Or, cette utilisation de la parole pathétique

¹⁷⁸ Il faut rappeler que Baudelaire le fait pour pouvoir apporter une distinction entre différents types d'horreurs. Le poète place l'horreur du côté de la laideur, l'horreur décrite par les récits du génocide est absolue et dépeint l'horreur dans tous ses plus hauts degrés. La laideur horrible que livre Baudelaire implique qu'on y trouve une certaine beauté poétique impossible à concevoir dans un récit sur l'horreur absolue de la Shoah.

¹⁷⁹ Sem-Sandberg, *Les Dépossédés*, *op. cit.*, p. 664-665.

¹⁸⁰ RINN, Michael, « Le corps du témoin comme lieu de parole », in Michael RINN (dir.) *Témoignages sous influence. La vérité du sensible*, Laval, Presses Universitaires de Laval, 2015 p. 2.

comme mode discursif peut se révéler écrasante pour la sensibilité du lecteur, lui ôtant tout sens critique et livrant une vision erronée de la réalité en héroïsant les personnages par un récit extraordinaire et exaltant. Ces différences d'approches sont la résultante d'un débat sur la question de l'esthétisation de la Shoah. Est-il éthique d'esthétiser le génocide ? Peut-on écrire sur la Shoah alors même qu'on ne l'a pas vécu ?

Il faut, en effet, faire la distinction avec le témoignage des rescapés. « La question du vrai et du faux témoignage, du droit à la parole et de la pertinence de la forme littéraire donnée aux événements a suscité beaucoup de polémiques dans les deux décennies d'après-guerre : en bref, le témoignage est vrai, le roman, par définition, ne peut pas l'être¹⁸¹ » relève Marie Bornand. Elie Wiesel et Jean Cayrol envisagent cette parole romancée comme une usurpatrice de la vérité : comment écrire sur de telles horreurs alors qu'on ne les a pas vécues ? Y aurait-il un plaisir malsain à vouloir s'approprier ce pan le plus sombre de l'histoire ?

Jean Cayrol dénonce, en 1953, des romans qui « s'attachent à donner un corps romanesque à ce qui n'était qu'un monstre impossible à décrire » (Erich Maria Remarque, *Étincelle de vie* et Robert Merle, *La Mort est mon métier*). L'argumentation de l'auteur s'appuie sur l'opposition irréductible entre vérité et fiction, dont l'évidence surgit de l'expérience elle-même. Pourquoi faut-il que les personnes extérieures à la déportation écrivent des romans sur les camps alors que des témoins ont mis leur expérience par écrit, en jurant de ne dire que la vérité, et que les textes sont tombés dans l'oubli ? Selon Cayrol, la forme romanesque protège le lecteur du vrai, transforme en héros des personnages qui n'ont rien d'héroïque, fait d'une expérience incompréhensible dont la fin ne pouvait pas être connue par ceux qui l'ont vécue une histoire linéaire et orientée vers une fin connue¹⁸²

Mais l'auteur de fiction peut aussi être un porte-parole d'une communauté traumatisée, qui n'a plus de voix pour livrer son témoignage. De même, le roman dispose de la li-

¹⁸¹ BORNAND, Marie, *Témoignage et fiction : les récits de rescapés dans la littérature de langue française (1945-2000)*, Genève, Librairie Droz, 2004, p. 65.

¹⁸² *Ibid.*, p. 66.

berté d'établir un contrat de vérité puis de l'enfreindre, le récit romanesque simule une vérité pour emporter le lecteur dans la fiction. Dans ce monde simulé, il s'agit plus d'interroger le lecteur sur les conditions de sa croyance en l'histoire narrée, pour l'amener à avoir une réflexion idéologique. Ainsi, l'aspect esthétique de l'art et de la littérature peut apparaître comme un nouveau mode de langage pour témoigner pour les victimes sans pour autant s'approprier leur expérience. Frida Bertolini explique que ces nouveaux témoignages constituent un : « espace de transfert dans lequel un nouveau type de mémoire peut se réaliser. Une mémoire pseudo pour certains, prothèse pour d'autres, fille en tout cas de ce que Marianne Hirsch définit comme post-mémoire¹⁸³ ». Elle poursuit et éclaire son propos :

Plusieurs spécialistes se sont déclarés en faveur de ce type de mémoire comme une alternative à l'absence totale de mémoire qui pourrait se vérifier après la disparition des derniers vrais témoins. [...] La simulation pourrait devenir un mode de narration possible, si pas une alternative à la voix de vrais survivants. Mais aussi un défi à la limite imposée par ceux qui affirment que seulement ceux qui ont été à Auschwitz peuvent parler d'Auschwitz .

Signe des temps ou cas fortuit si ce type de simulation touche le récit de la Shoah ? Il s'agit sans doute d'un symptôme de ce qui se passe dans les profondeurs du tissu social : l'impossibilité d'une mémoire juste et l'échec de l'élaboration du deuil¹⁸⁴

En effet, nous vivons actuellement avec la dernière génération de survivants qui peuvent témoigner de leur expérience personnelle de la Shoah. Si l'on n'admet pas que des auteurs ou des artistes continuent à écrire sur la Shoah, la mémoire des victimes risquerait de s'estomper dans la postérité et l'événement perdrait de son intensité.

Alors plaisir malsain d'une écriture voyeuriste et usurpatrice, ou volonté de donner une nouvelle lecture pour éduquer par le biais de la fiction en surpassant parfois les limites de la vraisemblance pour rendre la parole plus acceptable ? C'est au récepteur de l'œuvre

¹⁸³ Bertolini, « Mémoire et authenticité : le méta-témoin et le récit de la Shoah », *op. cit.*

¹⁸⁴ *Ibid.*

de fiction d'en décider puisque la fiction témoigne surtout d'une réalité historique de l'événement et de son impact sur le présent. La question de la réception de l'œuvre repose sur des problèmes de cognition. Cette faculté de connaissance met en jeu la mémoire, le langage, le raisonnement et la perception entre autres. Or, l'événement se soustrait à la raison et aux formes d'expression existantes pour le dire. Pour continuer à transmettre le témoignage après la disparition des dernières générations de survivants, il faut créer un nouveau langage et un nouveau mode de raisonnement par l'expression artistique pour prendre le relai de la mémoire des victimes.

CONCLUSION

Notre recherche avait pour ambition de mesurer l'importance du témoignage individuel dans la transmission de la mémoire de la Shoah malgré l'impossibilité de raconter l'événement. Notre étude porte sur des œuvres diaristiques et fictionnelles. Quand la première catégorie est considérée comme un témoignage de premier ordre, la seconde est parfois perçue comme illégitime à transmettre une réalité que l'auteur n'a pas expérimentée. La mémoire des victimes doit continuer à traverser les siècles, mais elle fait face à des discours révisionnistes qui nient le génocide. Malgré le réseau de preuves et les nombreux témoignages qui existent, la remise en cause de l'événement est toujours d'actualité. Le négationnisme se présente comme l'outil de langage des pensées antisémites alors que le silence laissé par le traumatisme nécessite d'être comblé malgré les lacunes de la langue. Nous l'avons vu, le traumatisme de la Shoah est entré dans la mémoire collective et il semble évident que les générations actuelles ne peuvent ignorer son existence. Pourtant, une récente enquête de la Claims Conference réalisée sur une population de jeunes français révèle des lacunes étonnantes dans la connaissance du génocide juif. Un quart des sondés de la génération Z n'a jamais vu ou entendu le mot « Shoah », de même que 23% pensent que l'Holocauste est un mythe ou que le nombre de Juifs exécutés est exagéré ([cf. annexe 5](#), p. 151)¹⁸⁵. Ainsi, malgré les témoignages et le grand nombre de récits sur le domaine, il semble que les jeunes générations méconnaissent la Shoah. De ce fait, bien que le génocide juif puisse apparaître comme un sujet éculé pour certains, faire perdurer la mémoire des

¹⁸⁵ Toutes les données sont publiées sur le site de l'organisation internationale. URL : <http://www.claim-scon.org/france-study/>

victimes est toujours une nécessité. Les journaux intimes et les récits fictifs sont alors un matériau important pour éduquer une population de plus en plus éloignée de l'événement.

Le ghetto de Łódź conserve une documentation extrêmement complète de son histoire et permet de faire résonner les témoignages et les récits dans les sources historiques. La parole livrée est de ce fait plus facilement vérifiable. Ainsi, bien que la vraisemblance des récits soit parfois remise en cause pour des raisons éthiques - comment concevoir que de telles horreurs aient-elles pu être perpétrées ? - les témoignages qui se répondent constituent un réseau de preuves. En effet, la mémoire du ghetto émerge sous le manteau de l'oubli par le biais des témoignages laissés par les Juifs emprisonnés. Le journal intime est ce qui constitue le matériau historique le plus brut puisque c'est celui qui est écrit au sein même du contexte qu'il décrit. Le moteur de l'écriture est lié à la réalité à l'extérieur du journal. Les auteurs auraient pu faire le choix de vouloir témoigner plus tard dans des conditions plus aisées. En effet, le manque de moyens matériels et la prise de risque que l'écriture d'un journal intime impliquait ne facilitaient pas sa rédaction. Mais les diaristes étaient conscients de l'urgence de laisser un témoignage face à la menace d'anéantissement de la mémoire de leur communauté. À la découverte de ces témoignages qui échappent au sens commun, la logique humaine se trouve face à des problèmes de vraisemblance. La mémoire des victimes est ainsi menacée qu'on ne lui rende jamais justice. Les témoins de la seconde génération, nés à l'ère post-concentrationnaire, ont grandi avec cette mémoire collective de la Shoah. Pour porter la voix de ceux qui ne peuvent plus témoigner, les auteurs de la post-mémoire utilisent la fiction pour continuer à transmettre la vie quotidienne des victimes du génocide.

Mais le rapport entre fiction et non-fiction questionne le genre du témoignage. Il est avant tout un enseignement de l'événement vécu et peut passer par une parole livrée quotidiennement transmise par le biais du journal intime. Il peut également être donné *a posteriori* au moyen de récits autobiographique. En ce sens, Lucjan Dobroszycki, survivant du ghetto de Łódź, écrit un témoignage dans lequel sa parole repose sur un faisceau de preuves historiques qu'il recense après la guerre dans *La Chronique du Ghetto de Łódź* qu'il dirige. Ainsi, l'historien fait le choix, non pas de livrer sa vérité perçue subjectivement durant l'occupation, mais la vérité vécue par chacun des habitants du ghetto. On est alors à l'opposé du journal intime qui se focalise sur le témoignage au jour le jour en donnant la parole à des individus et non à une masse d'habitants opprimés qui vivraient tous la même chose. Dans la chronique historique, Lucjan Dobroszycki témoigne dans le but de donner une vérité objective dont on ne pourra discuter la véracité car le propos repose sur des documents d'époque. Si la vraisemblance des journaux intimes et des mémoires peut être discutée car ils livrent une vérité trop dure pour être acceptée, une parole étayée par des sources historiques constitue une preuve indubitable.

Témoigner, c'est aussi retrouver une identité. Par l'écriture, en laissant une vision personnelle de leur vie dans le ghetto, les rédacteurs des journaux retrouvent une personnalité dans la masse opprimée, ils peuvent témoigner de leur vie personnelle. Prenons l'exemple de la faim, si elle est décrite comme élément important dans la vie des Juifs enfermés dans le ghetto, les témoignages de la faim dans les journaux décrivent avec plus de précision ce que la faim signifie vraiment. Les auteurs de journaux témoignent ainsi de la résonance du manque de nourriture dans leur vie. Le corps devient de plus en plus faible,

l'esprit n'est plus occupé que par ça. Or, les meubles étant réquisitionnés, vendus ou troqués contre un peu de nourriture, de nombreux foyers n'avaient pas de miroir. Les habitants du ghetto étaient alors dans l'incapacité d'évaluer la faiblesse de leur propre corps. La souffrance se ressent aussi bien sur le plan physique que moral, elle peut amener à l'aliénation des relations et parfois pousser à voler de la nourriture pour survivre comme c'est le cas du père de David Sierakowiak.

Dans le contexte, le témoignage est écrit pour porter les voix des victimes au-delà de la mort. La rédaction représente un geste créateur face à la destruction et une action désespérée avant l'aboutissement d'une vie. Il faut alors laisser une trace de son passage sur la terre, informer de qui l'on fut, de ce que l'on a vécu. « Le témoin écrit pour attester l'événement incroyable et nié, en laisser une trace tangible et saisir sa signification, tout ceci à l'usage de l'humanité non atteinte¹⁸⁶ » écrit Catherine Coquio. De même, le témoignage de la mémoire collective parvient à s'exprimer dans l'art dans des représentations esthétiques qui utilisent un nouveau mode de langage pour dire l'événement qui se soustrait à une parole rationnelle lorsque les victimes ne peuvent parler. Alors que les Juifs du ghetto étaient des figures anonymes vouées à disparaître puis à être oubliées, les romans de l'ère post-concentrationnaire redonnent une identité à ces figures anonymes noyées dans une masse de petites gens que la bête nazie a voulu écraser, niant leur existence au point de leur ôter leur humanité. Le public actuel s'appuie sur une mémoire collective floue et non sur une expérience personnelle. Le souvenir du public actuel est fondé sur la *doxa*, véhiculée par une association d'idées qui ont été transmises au cours des décennies qui ont suivi le génoc-

¹⁸⁶ COQUIO, Catherine, « L'émergence d'une « littérature » de non-écrivains : les témoignages de catastrophes historiques », in *Revue d'histoire littéraire de la France*, n°103, Février 2003, p. 344.

cide. En revanche, le réseau de points de vue divergents - et en ce sens complémentaires - des victimes, à propos de leur expérience personnelles, est plus facilement laissé de côté. On ne questionne pas le ressenti personnel des différentes victimes, on considère une masse et un nombre impressionnant : « 6 millions de Juifs gazés ». Le monde est meurtri par le désastre de la Shoah qui a remis en doute de nombreuses conceptions que l'humanité se faisait avant. Le témoignage doit livrer sa version de la vérité, parfois invraisemblable. Comment le récepteur peut-il croire ce qu'il lit ? Le subconscient humain préfère probablement se protéger des horreurs perpétrées et ne pas les croire.

Dans *Les Dépossédés*, Steve Sem-Sandberg relève le paradoxe qui existe dans la nécessité de dire et l'impossibilité de le faire : « Seuls des mots peuvent briser ce silence. [...] Un trou trop grand pour qu'on puisse le combler avec des mots comme regret, inquiétude ou peur. Un trou qui ne ferait qu'engloutir les mots, même s'il avait le courage de les prononcer¹⁸⁷ ». Le traumatisme laissé par la Shoah ne peut laisser place qu'au silence, pourtant le concept même d'écriture s'oppose à la volonté de destruction. Dans la littérature juive, on a souvent écrit sur la destruction, jamais en revanche le peuple juif n'avait été confronté à une telle volonté d'anéantissement. « Rachel Ertel [...] rappelle que le “mythe du silence”, selon lequel peu de choses auraient été dites ou écrites dans les suites immédiates du génocide, ne résiste pas devant la réalité d'une abondance de témoignage, contemporains même du génocide¹⁸⁸ ».

¹⁸⁷ Sem-Sandberg, *Les Dépossédés*, *op.cit.*, p. 168.

¹⁸⁸ Mannoorettonil, « Notes de lecture », *op. cit.*, p. 120.

Orienté principalement sur les journaux intimes et les récits de fictions, notre travail est axé sur le témoignage immédiat et celui de seconde main rédigé d'après la post-mémoire. Il pourrait être pertinent d'approfondir la réflexion sur le travail de quête identitaire que les survivants effectuent en livrant leur autobiographie à l'ère post-concentrationnaire. Ces témoignages nourrissent la mémoire collective et participent à l'élaboration d'un nouveau langage qui questionne la réception pour dire le génocide. Alors que nous vivons désormais avec les dernières générations de rescapés, témoins de premier ordre, nous devons nous présenter comme les passeurs de mémoire de la Shoah pour la transmettre aux générations suivantes. Primo Levi redoutait que de nouvelles formes de fascisme naissent. Il écrit ainsi en 1976 dans son appendice à son œuvre autobiographique *Si c'est un homme* :

Il se peut qu'un nouveau fascisme, avec son cortège d'intolérance, d'abus et de servitude, naisse hors de notre pays et y soit importé, peut-être subrepticement et camouflé sous d'autres noms ; ou qu'il se déchaîne de l'intérieur avec une violence capable de renverser toutes les barrières. Alors, les conseils de sagesse ne servent plus, et il faut trouver la force de résister : en cela aussi, le souvenir de ce qui s'est passé au cœur de l'Europe, il n'y a pas si longtemps, peut être une aide et un avertissement¹⁸⁹

Face à ces doutes, il considérerait donc que la transmission des témoignages de victimes pourrait servir de rappel pour que les générations à venir ne reproduisent pas les erreurs du passé. Les récentes révélations sur la situation des Ouïghours en Chine nous montrent que des génocides ont toujours lieu, et que le monde les tolère. En effet, les témoignages et les images qui nous parviennent sont la preuve que la diaspora ouïghoure fait face à une volonté d'extermination similaire à celle vécue par les Juifs d'Europe durant la Seconde Guerre mondiale. Le 17 septembre 2019, des images alarmantes filmées par un drone nous parviennent et nous révèlent une situation similaire aux rafles menées en Europe durant l'application de la solution finale ([cf. annexe 6](#), p. 152). Sous le pseudo de

¹⁸⁹ Levi, *Si c'est un homme*, *op. cit.*, p. 312

War on Fear, un utilisateur anonyme publie sur YouTube et Twitter une vidéo qui montre des hommes menottés, le crâne rasé, les yeux bandés juste avant leur transfert en train vers un camp de détention¹⁹⁰. Le 19 juillet 2020, cet enregistrement est présenté par la BBC One pour la seconde fois à l'ambassadeur de Chine alors à Londres¹⁹¹. Malgré la preuve accablante que constitue la vidéo, Liu Xiaoming assure qu'il s'agit sans doute d'un transfert de prisonniers, comme il en existe dans n'importe quel pays . Or, l'anthropologue allemand Adrian Zenz révèle dans un rapport que le gouvernement chinois pratique des avortements et des stérilisations forcées sur la population concernée. Ces persécutions s'inscrivent dans ce que l'article II de la convention pour la prévention et la répression du crime de génocide (CPRCG) qualifie comme un génocide :

Dans la présente Convention, le génocide s'entend de l'un quelconque des actes ci-après, commis dans l'intention de détruire, ou tout ou en partie, un groupe national, ethnique, racial ou religieux, comme tel :

- a) Meurtre de membres du groupe;
- b) Atteinte grave à l'intégrité physique ou mentale de membres du groupe;
- c) Soumission intentionnelle du groupe à des conditions d'existence devant entraîner sa destruction physique totale ou partielle;
- d) Mesures visant à entraver les naissances au sein du groupe;
- e) Transfert forcé d'enfants du groupe à un autre groupe¹⁹²

Malgré cela, l'ambassadeur chinois affirme que les Ouïghours vivent en harmonie avec les autres ethnies. Il en veut pour preuve que depuis 40 ans la population augmente dans le Xinjiang - comme tout le reste de la population dans la région par ailleurs -, ce qui

¹⁹⁰ War on Fear, « 新疆：新讲 Xinjiang : a New Explanation », Youtube, 17 septembre 2019, 1 minute 46. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=gGYoeJ5U7cQ>.

¹⁹¹ BBC News 中文, « 劉曉明：新疆沒有所謂的集中營- BBC News 中文 », Youtube, 21 juillet 2020., 6 minutes 15. URL : https://www.youtube.com/watch?v=NnbsUUU_zU4.

¹⁹² Article II, Convention pour la prévention et la répression du crime de génocide, 9 décembre 1948, entrée en vigueur le 12 janvier 1951, <https://www.ohchr.org/FR/ProfessionalInterest/Pages/CrimeOfGenocide.aspx>.

selon lui est une signification évidente qu'il n'y a pas de restriction de la population, ni d'avortements forcés. Ainsi, malgré les avertissements lancés par les nombreux témoignages de la Shoah, le monde est de nouveau témoin d'une politique d'enfermement et de persécution de masse sur une population. Bien que l'histoire ait fait entrer dans la mémoire collective le traumatisme lié à l'Holocauste, il semble donc toujours plus que nécessaire de continuer à faire entendre la voix des victimes.

BIBLIOGRAPHIE

I. Oeuvres primaires

I. Corpus principal

I. Fictions

BECKER, Jurek, *Jakob le menteur*, (traduit de l'allemand par Claude Sebisch), Paris, Grasset, 1969, 286 p.

HADDAD, Hubert, *Un monstre et un chaos*, Paris, Zulma, 2019, 352 p.

SEM-SANDBERG, Steve, *Les Dépossédés*, (traduit du suédois par Johanna Chatellard-Schapira), Paris, 10/18, 2009, 734 p.

II. Journal intime

SIERAKOWIAK, David, *Journal du ghetto de Łódź*, (traduit de l'américain par Mona de Pracontal), direction littéraire et introduction d'Alan Adelson, Monaco, Editions du Rocher, 1997, 358 p.

II. Les ghettos et la déportation juive dans les autres oeuvres

I. Journaux intimes

FRANK, Shloyme, *Journal du ghetto de Łódź (extraits)*, [En ligne], consulté le 28/08/2020, URL : <https://www.yumpu.com/fr/document/read/17398958/journal-du-ghetto-de-lodz-extraits>, p. 53-100.

KAPLAN, Chaïm Aron, *Chronique d'une agonie. Journal du ghetto de Varsovie*, (traduit de l'anglais par Jean Bloch-Michel), nouvelle édition augmentée, Paris, Calmann-Lévy, 2009, 472 p.

POZNANSKI, Jakub, *A Diary from the Łódź Ghetto, 1941-1945*, (traduit, édité et annoté par Robert Moses Shapiro et Michal Unger, introduction par Michal Unger et Hana Poznanski-Linde, traduction de l'édition polonaise *Dziennik z łódzkiego getta*, Varsovie, Bel-lona Publishing House et Jewish Historical Institute, 2002), Bloomington, Indiana Univer-

sity Press en association avec United States Holocaust Memorial Museum et l'institut Yad Vashem, (sous presse), 506 p.

RINGELBLUM, Emmanuel, *Chronique du ghetto de Varsovie*, version française de Léon Poliakov, d'après l'adaptation de Jacob Sloan, Paris, Robert Laffont, 1978, 372 p.

ROSENFELD, Oskar, *In the beginning was the ghetto : a journal of 890 days in the Łódź Ghetto*, Evanston, Northwestern University Press, 2002, 344 p.

II. Autres oeuvres

BLANCHOT, Maurice, *La Part du feu*, Paris, Gallimard, 1980, 331 p.

LEVI, Primo, *Si c'est un homme*, (traduit de l'italien par Martine Schruoffeneger), Paris, Julliard, 2003, 315 p.

SEMPRUN, Jorge, *L'écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, 1994, 318 p.

SZLENGEL, Władysław, «Deux morts», in *Ce que je lisais aux morts. Poèmes du ghetto de Varsovie* [édition bilingue], traduit du polonais par Jean-Yves Potel et Monika Prochniewicz, Belval, Circé, 2017, p. 152-155 consulté dans le dossier rassemblé par Jean-Yves Potel dans *Po&sie*, vol 142, no. 4, 2012, p. 109-126.

II. Bibliographie - Ouvrages critiques

I. Monographies générales

DOBROSYCKI, Lucjan, *The Chronicle of the Łódź Ghetto 1941-1944*, Yale University Press, New Haven and London, 1984, 551 p.

EISENBACH, Artur, *Hitlerowska Polityka Zagłady Żydów*, Varsovie, Książka i Wiedza, 1961, 703 p.

ERTEL, Rachel, *Dans la langue de personne : poésie yiddish de l'anéantissement*, Paris, Seuil, 1993, 215 p.

ERTEL, Rachel, *Mémoire du yiddish. Transmettre une langue assassinée. Entretiens avec Stéphane Bou*, Paris, Albin Michel, 2019, 224 p.

EVANS, Richard J., *Le Troisième Reich : 1939 - 1945*, vol. 3, (traduit de l'anglais par Barbara Hochstedt), Paris, Flammarion, 2009, 1102 p.

FILLOUX, Jean-Claude, *La Mémoire*, Paris, PUF, 1967, 128 p.

GARBARINI, Alexandra, *Jewish Responses to Persecution : 1938 - 1940, Volume II*, Lanham, Maryland, AltaMira Press, 2011, 612 p.

GIRARD, Alain, *Le Journal intime*, Paris, PUF, 1986, 672 p.

GROSSMANN, Mendel, *With a Camera in the Ghetto*, Israël, LoChamei HaGeta'ot: Ghetto Fighters' House et HaKibbutz Hameuchad Publishing House, 1970, 101 p.

GUSDORF, Georges, *Les écritures du moi. Lignes de vie 1*, Chicoutimi, Québec, Les classiques des sciences sociales, édition numérique 2018, 544 p.

HILBERG, Raul, *La destruction des Juifs d'Europe*, Tome 1, Paris, Gallimard, 2006, 720 p.

HORWITZ, Gordon J., *Ghettostadt : Łódź and the Making of a Nazi City*, Cambridge, MA: The Belknap Press of Harvard University Press, 2008, 395 p.

KRISTEVA, Julia, *Soleil noir. Dépression et mélancolie*, Paris, Gallimard, 1987, 272 p.

LAZARE, Bernard, *L'Antisémitisme, son histoire et ses causes*, Paris, Léon Chailley, 1894, 424 p.

LELEU, Michèle, *Les Journaux intimes*, Paris, PUF, 1952, 355 p.

MAJEWSKI, Thomas, PODOLSKA, Joanna, SKALSKA, Tamara, *Time of the Litzmannstadt Ghetto. Film Images*, Łódź, Marek Edelman Dialogue Center, 2014, 94 p.

MATUSZEWSKA, Magdalena (dir.), *Field Guide to Jewish Łódź*, Varsovie, Taube Center for the Renewal of Jewish Life in Poland Foundation, 2017, 78 p.

NIREMBERG, Yanki, *Memoirs of the Łódź Ghetto*, Toronto, Luges Libro, 2003, 96 p.

PODOLSKA, Joanna, SITAREK, Adam, *Litzmannstadt Ghetto Traces*, Łódź, Library of the Dialogue Center, 2016, 146 p.

RINN, Michael, *Les récits du génocide : sémiotique de l'indicible*, Lonay, Delachaux et Niestlé, 1998, 290 p.

STRUCK, Janina, *Photographing the Holocaust: Interpretations of the Evidence*, London, New York: I.B. Tauris & Co., Ltd., 2004, 251 p.

TRUNK, Isaiah, *Łódź Ghetto : a history*, Indiana, Indiana University Press, 2006, 493 p.

WEINSTOCK, Nathan, *Chronique du désastre, Témoignage sur la Shoah dans les ghettos polonais*, 467 p.

II. Articles

ABITOL, Michel, « Shoah : la guerre de Hitler contre les Juifs », in *Histoire des Juifs*, Paris, Perrin, 2013, p. 585-611.

BAZIÉ, Isaac, « Texte littéraire et rumeur. Fonctions scripturaires d'une forme d'énonciation collective », in *Protée*, volume 31, n°3, hiver 2004-2005, p. 65-76.

BERTOLINI, Frida, « Mémoire et authenticité : le méta-témoin et le récit de la Shoah », Bruxelles, Fondation Auschwitz, 2012, [En ligne], consulté le 27/08/2020, URL : https://www.auschwitz.be/images/_inedits/bertolini.pdf.

BLOCH-RAYMOND, Anny, « Carnet de voyages : difficile retour en Pologne », in *Diasporas. Histoire et sociétés*, n°14, 2009, p. 165-176.

CALAME, Claude. « Vraisemblance référentielle, nécessité narrative, poétique de la vue. L'historiographie grecque classique entre factuel et fictif », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 67e année, no. 1, 2012, p. 81-101.

CAMARADE, Hélène, « Le journal intime, un genre propice à l'écriture contemporaine de la Shoah », in *Revue d'Histoire de la Shoah*, n°201, Février 2014, p. 77-102.

COQUIO, Catherine, « L'émergence d'une « littérature » de non-écrivains : les témoignages de catastrophes historiques », in *Revue d'histoire littéraire de la France*, n°103, Février 2003, p. 343-363.

DAVIS, Colin, « Littérature de l'holocauste et éthique de la lecture », in *Etudes littéraires*, volume 31, n°3, été 1999, p. 57-68.

DOMINGUES DE ALMEIDA, José, « La shoah *post-mémorée* à la troisième génération », *Carnets* [En ligne], Deuxième série - 10 | 2017, mis en ligne le 30 avril 2017, consulté le 01 mai 2019. URL : <https://journals.openedition.org/carnets/2209>

ENAUDEAU, Michel, « Gordon J. Horwitz, *Ghettostadt : Łódź et la formation d'une ville nazie* », *Témoigner. Entre histoire et mémoire* [En ligne], 117 | 2014, mis en ligne le 01 juin 2015, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/830>.

ERTEL, Rachel. « « Nous sommes les souvenants qui refusons l'oubli ». Pouvoirs de la poésie », *Le Coq-héron*, vol. 221, no. 2, 2015, p. 14-19.

GARNIER, Patrick, « La notion de vraisemblance chez les théoriciens français du Classicisme », in *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*. Tome 83, numéro 1, 1976. p. 45-70.

HELLMANN, Bedrich, « Lettres d'Auschwitz (février-mars 1945), in *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n°14, 1988, p. 40-44.

JIANDONG, Lu, « La mémoire : thématique maîtresse de la littérature et de l'histoire », in Duanmu Mei, *Les Temps croisés*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 2013, p. 81-89.

KAUFMANN, Francine, « Holocauste ou Shoah ? Génocide ou 'Hourbane' ? Quels mots pour dire Auschwitz ? Histoire et enjeux des choix et des rejets des mots désignant la Shoah », in *Revue d'Histoire de la Shoah*, vol. 184, no. 1, 2006, p. 337-408.

KICHELEWSKI, Audrey. « « S'enfuir et secourir », 1944-1948. *Brichah* et l'émigration des Juifs de Pologne », in *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin*, vol. 38, no. 2, 2013, p. 49-68.

LANZMANN, Claude, « Ce mot de "Shoah" », *Le Monde*, 26 février 2005, « Horizons débats », p. 14.

LAUTERWEIN, Andréa, « Trois passeurs de témoin : Jurek Becker, Edgar Hilsenrath, Ruth Klüger. Paradigmes pour une éthique de la fiction sur la Shoah », in Andréa Lauterwein et al., *Rire, Mémoire, Shoah*, Paris, Editions de l'Éclat, 2009, p. 209-242.

LEJEUNE, Philippe. « Le journal comme « antifiction » », *Poétique*, vol. 149, no. 1, 2007, p. 3-14.

LÖW, Andrea, « L'activité de documentation dans les ghettos de Litzmannstadt et de Varsovie », (traduit de l'allemand par Olivier Mannoni), in *Revue d'Histoire de la Shoah*, n°209, Février 2018, p. 487-508.

LYON-CAEN, Judith, « Les mots et les récits des morts », in *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, n°65-2, Paris, Belin, Février 2018, p. 54-67.

MANNOORETONIL, Agnès, « Notes de lecture », in *Études*, vol. septembre, no. 9, 2019, p. 119-120.

MESCHONNIC, Henri, « Pour en finir avec le mot "Shoah" », *Le Monde*, 20-21 février 2005, p. 10.

NGUYEN, Céline, « Jean-Pierre Esquenazi, *La vérité de la fiction. Comment peut-on croire que les récits de fiction nous parlent sérieusement de la réalité ?* », in *Questions de communication* [En ligne], 16 | 2009, mis en ligne le 17 janvier 2012, consulté le 13 juin 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/166>.

PIRLOT, Barbara, « Après la catastrophe : mémoire, transmission et vérité dans les témoignages de rescapés des camps de concentration et d'extermination nazis », in *Civilisations*, n°56, Bruxelles, décembre 2007, p. 21-41.

POLIT, Monika, « Lettres à Mordechai Haïm Rumkowski. Conservées dans les collections des archives nationales à Łódź. Une sélection de problématiques », (traduit du polonais par Audrey Kichelewski), in *Revue d'Histoire de la Shoah*, n°185, Février 2006, p. 227-236.

RINN, Michael, « Le corps du témoin comme lieu de parole », in Rinn, Michael (dir.) *Témoignages sous influence. La vérité du sensible*, Laval, Presses Universitaires de Laval, 2015, p.1-5.

SEBAG, Jacques, « Pour en finir avec le mot Holocauste », in *Le Monde*, 27 janvier 2005, p. 13.

TERRIER, Didier. « Faire de l'histoire à hauteur d'homme », in *Revue du Nord*, vol. 390, no. 2, 2011, p. 279-282.

WEILL, Nicolas. « Au lieu de soi : écriture de soi et vérité », in *Revue de métaphysique et de morale*, vol. 63, no. 3, 2009, p. 421-434.

WIESEL, Elie, préface à « Au nom d'une souffrance sans nom », in Anette INNS-DORF, *L'Holocauste à l'écran*, CinémAction, n° 32, Paris, Les éditions du Cerf, 1985, p. 5-8.

III. Études menées en sciences humaines

BERGSON, Henri, *La pensée et le mouvant. Essais et conférences*, Paris, PUF, 1969, 294 p.

FREUD, Sigmund, *La naissance de la psychanalyse*, sous la direction de Freud Sigmund, Paris, PUF, 2009, 432 p.

WITTGENSTEIN, Ludwig, *Tractatus logico-philosophicus*, Berlin, Suhrkamp, 1977, 115 p.

IV. Documents audiovisuels

BBC News 中文, « 劉曉明：新疆沒有所謂的集中營- BBC News 中文 », Youtube, 21 juillet 2020, 6 minutes 15. URL : https://www.youtube.com/watch?v=NnbsUUU_zU4.

GRÜNBERG, Slawomir, *Still Life in Łódź*, Pologne, Etats-Unis, LOGTV Film Polska en co-production avec EC1 Łódź - City of Culture, LOGTV, Ltd. et National Center for Jewish Film, 2019, 75 minutes.

REINIGER, Franziska, *Teaching the Holocaust Using Photographs*, Israël, Israel Broadcasting Authority- Channel 1 Restoration en co-production avec l'institut Yad Vashem, 2011, 5 minutes. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=dr3PeT-Fxyc>

War on Fear, « 新疆 : 新讲 Xinjiang : a New Explanation », Youtube, 17 septembre 2019, 1 minute 46. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=gGYoeJ5U7cQ>

V. Entretiens

BOU, Stéphane , « Rachel Ertel, mémoire du yiddish. 1 : Pologne-Sibérie-Pologne : 1939-1948 », France Culture, 6 mars 2017, 28 minutes.

MONTESQUIOU, Jean-Louis, « Philippe Lejeune : « Une psychanalyse sans psychanalyste » », *Books*, vol. 45, no. 7, 2013, pp. 14-15.

PERRAUD, Antoine, « Michael Rinn, Gilles Karmasyn : Tire ta langue. La rhétorique négationniste », France Culture, 3 mars 2013, 29 minutes.

VI. Sites webs

Jewish Claims Conference - Organisation internationale pour le dédommagement des rescapés de la Shoah : <http://www.claimscon.org/france-study/>

Trésor de la Langue Française - Dictionnaire informatisé : <http://atilf.atilf.fr>

United States Holocaust Memorial Museum Encyclopedia - Encyclopédie de l'institution américaine pour la mémoire de la Shoah : <https://encyclopedia.ushmm.org/en>

Yad Vashem - Institut international pour la mémoire de la Shoah : <https://library.yadvashem.org/index.html?language=en>

ANNEXES

1) Chronologie succincte du déroulement de la Shoah en Pologne et à Łódź¹⁹³

1939

- 1er septembre : La Wehrmacht envahit la Pologne.
- 8 septembre (Łódź) : Invasion de la ville par les Nazis.
- 18 septembre (Łódź) : Délivrance d'ordres qui nuisent à l'économie juive.
- 21 septembre : Ordre de Heydrich relatif au recensement des Juifs.
- 23 septembre : Ordonnance du gouverneur général Hans Frank imposant à la population juive le port d'un brassard frappé d'une étoile de David.
- 27 septembre : Début (d'abord en Pologne, ensuite dans le Reich) du programme T4 d'extermination des malades mentaux et des handicapés par gazages. Le personnel du programme T4 sera affecté ultérieurement à la mise ne oeuvre de la « solution finale ».
- 13 et 14 octobre (Łódź) : Nomination du Judenrat.
- 9 novembre (Łódź) : Annexion de la ville au Reich.

¹⁹³ Cette chronologie recomposée est le résultat de l'association entre les travaux de Nathan Weinstock (Chronologie succincte du déroulement de la Shoah en Pologne, in. *Chronique du désastre, Témoignages sur la Shoah dans les ghettos polonais*, Genève, Métropolis, 1999, p.439-445.) et de l'institut Yad Vashem international (<https://www.yadvashem.org/fr/education/activites-educatives/ghetto-Łódź/la-chronologie-du-ghetto.html>) pour la mémoire de la Shoah en Israël.

- Du 15 au 17 novembre (Łódź) : Destruction des synagogues de la ville.

1940

- Février (Varsovie) : Pogrom de plusieurs semaines à l'instigation du pouvoir occupant.
- 8 février (Łódź) : Instruction de rentrer dans le ghetto.
- Nuit du 6 au 7 mars (Łódź) : Environ 200 Juifs sont abattus sur place, 150 dans une forêt proche de la ville.
- 11 avril (Łódź) : Les Allemands renomment la ville de Łódź Litzmannstadt, du nom du haut dignitaire Allemand Litzmann, ancien général, héros de la première guerre mondiale.
- 30 avril : Fermeture du ghetto à Łódź.
- Juillet 1940 (Łódź) : les Allemands décident de tuer les chiens des Juifs : « une sorte de répétition avant de tuer les gens¹⁹⁴ »
- 2 octobre : Ordonnance instituant un ghetto à Varsovie. Tous les Juifs vivant à l'extérieur de cette zone doivent gagner le ghetto pour le 31 octobre.

194 ENAUDEAU, Michel, « Gordon J. Horwitz, *Ghettostadt : Łódź et la formation d'une ville nazie* », *Témoigner. Entre histoire et mémoire* [En ligne], 117 | 2014, mis en ligne le 01 juin 2015, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/830>.

1941

- La population du ghetto de Varsovie atteint 445 000 habitants au mois de mars. À partir du mois de juin, la famine (allocation alimentaire journalière : 184 cal.) emporte de 4 à 5 000 âmes par mois.

- Mars : Instauration d'un ghetto à Cracovie.

- Avril : Instauration d'un ghetto à Lublin.

- 22 juin : invasion de l'Union Soviétique par la Wehrmacht.

Massacre juifs à grande échelle après l'invasion des régions sous contrôle soviétique.

- Vers le 15 août : Début de l'extermination systématique des Juifs en URSS (hommes, femmes, vieillards et enfants) par les *Einsatzgruppen* et les unités régulières de la Wehrmacht.

- Septembre (Łódź) : Le ghetto de Łódź compte 144 000 habitants.

- Octobre : Ouverture du centre d'extermination de Maïdanek.

- Décembre : Instauration du ghetto à Lwow.

Premier gazage au Zyklon B pratiqué à titre expérimental sur des prisonniers de guerre soviétique à Auschwitz-Birkenau.

- 8 décembre : Entrée en service du centre d'extermination de Chelmno (gazage par camions mobiles).

- 24 décembre : Constitution dans le ghetto de Wilno des Organisations Partisanes Unifiées.

1942

- 16 janvier (Łódź) : Début de la première phase des déportations vers Chelmno : de janvier à mai, 54 979 Juifs sont déportés au cours de 54 transports. Leur sort reste inconnu des autres jusqu'à l'été 1942. Il subsiste 87 180 Juifs dans le ghetto.

- 20 janvier (Wannsee) : Mise en oeuvre de la « solution finale ». Quinze hauts responsables nazis se réunissent pour mettre au point l'organisation de la « solution finale de la question juive ». Cette réunion est considérée comme une étape décisive dans la réalisation de la Shoah puisqu'il y est question d'éliminer tous les Juifs d'Europe, d'une manière ou d'une autre.¹⁹⁵

- Février : Mise en oeuvre du centre d'extermination de Birkenau (Auschwitz).

- Mars : Début de l'opération Reinhardt (extermination des Juifs de Pologne).

Ouverture du centre d'extermination de Belzec.

¹⁹⁵ EVANS, Richard J., *Le Troisième Reich : 1939 - 1945*, vol. 3, (traduit de l'anglais), Paris, Flammarion, 2009, « Le sujet de la conférence de Wannsee [...] était le meurtre, souvent exprimé à travers un langage très franc [...] dont le ton et le vocabulaire étaient totalement éloignés du langage du droit. [...] Le procès-verbal minimisait cette réalité, mais à des moments décisifs, il indiquait clairement que tous les Juifs d'Europe périeraient d'une manière ou d'une autre », p.317.

- 7 mai : Mise en service du centre d'extermination de Sobibor.

- Mai : Rapport de synthèse du *Bund* sur le judéocide en cours, première dénonciation détaillée de la Shoah.

- 23 juillet : Début de l'« action » à Varsovie. Environ 265 000 Juifs seront dirigés sur Treblinka pour y être gazés jusqu'au 30 octobre à raison de convois quotidiens de 5 à 7000 personnes (en outre 10380 d'entre eux seront abattus sur place et 11 580 acheminés vers des camps de transit).

- Suicide de Czerniakow, président du *Judenrat* de Varsovie.

- Août : Arieh Wilner (« Jurek ») se heurte à une fin de non-recevoir lorsqu'il demande des armes à l'Armée de l'Intérieur pour organiser la résistance armée au sein du ghetto de Varsovie.

- 8 août : Télégramme de Gerhardt Riegner, délégué du Congrès mondial juif à Genève, au rabbin Stephen Wise, lui rapportant au conditionnel les informations qu'il a recueillies au sujet du plan nazi d'extermination de tous les Juifs européens.

- 12 août : Déportation des enfants des orphelinats de Varsovie.

- 27 août : Soulèvement du ghetto de Lachwa, révolte emblématique de l'insurrection de plusieurs petits ghettos polonais.

- 5 et 12 septembre (Łódź) : Action *Szpera* : Massacre et opération d'épuration par la déportation de 20 000 habitants du ghetto. Le ghetto doit être débarrassé de tous les

Juifs inaptes au travail. Sont concernés les enfants de moins de 10 ans, les personnes âgées de plus de 65 ans et les personnes jugées trop faibles ou malades.

- 20 octobre : Constitution de l'Organisation Juive de Combat (O.J.C.) dans le ghetto de Varsovie.

- 30 octobre : Fin de l'« action » dans le ghetto de Varsovie où il ne subsiste plus qu'environ 50 000 Juifs, dont un tiers de clandestins.

(Łódź) D'octobre 1942 à mai 1944 les vagues de déportations cessent.

- Novembre : Jan Karski, émissaire de la Résistance polonaise, arrive à Londres porteur de messages des organisations juives clandestines de résistance en Pologne exigeant une action une action immédiate pour mettre fin au génocide.

- 10 décembre : Mémoire de Raczynski, ministre des Affaires étrangères du gouvernement polonais, relatif au génocide dont sont victimes les Juifs.

- 17 décembre : Déclaration des puissances alliées dénonçant le génocide perpétré contre les Juifs.

- 24 décembre : Message de Noël de Pie XII contenant une discrète allusion aux personnes vouées à la mort « parfois seulement en raison de leur nationalité ou de leur race ».

1943

- Janvier : Quelque 150 jeunes sont organisés dans le ghetto de Varsovie au sein de l'Organisation Juive de Combat, de tendance sioniste-révisionniste.
- 18 janvier : Début de la liquidation du ghetto de Varsovie.
- 4 février : Début de la liquidation du ghetto de Bialystok.
- 19 - 23 janvier : Première sortie de l'O.J.C. à Varsovie.
- 19 - 22 avril : Reprise de la liquidation du ghetto de Varsovie. Début de l'insurrection du ghetto. Les combats se poursuivent jusqu'au 3 mai.
- 19 avril : Ouverture aux Bermudes de la conférence internationale sur les réfugiés qui s'abstient de prendre quelques mesure que ce soit pour porter secours aux Juifs menacés d'extermination.
- 8 mai : Ultimes combats dans les ruines du ghetto de Varsovie, au n°18 de la rue Mila, siège de l'O.J.C.
- 11 mai : Suicide à Londres de Szmul (« Arthur ») Zygielbojm, représentant du *Bund* au sein du Conseil National Polonais (en exil) pour protester contre l'indifférence des nations face à la Shoah.
- Été 1943 : Liquidation du ghetto de Wilno.
- 2 août: Révolte des Juifs du centre d'extermination de Treblinka.

- 15 août : Début du soulèvement du ghetto de Bialystok qui durera une semaine.
- 6 et 7 octobre : Révolte de l'équipe juive affectée aux fours crématoires IV d'Auschwitz.
- 14 octobre : Révolte des détenus juifs au centre d'extermination de Sobibor.

1944

- 23 juin (Łódź) : Reprise des déportations vers Chelmno.
- Juillet (Łódź) : Début de la liquidation des derniers Juifs.
- 1er août : Les survivants de l'O.J.C. participent à l'insurrection de Varsovie.
- 7 août (Łódź) : Reprise des déportations vers le camp d'Auschwitz.
- Août (Łódź) : Suppression du ghetto. Déportation et gazage des 73 500 survivants du ghetto. Les derniers survivants - à l'exception d'un commando de nettoyage - sont gazés à Auschwitz-Birkenau en octobre.
- 28 août (Łódź) : Rumkowski meurt à Auschwitz-Birkenau.
- 30 août (Łódź) : Départ du dernier convoi vers Auschwitz.

1945

- 19 janvier (Łódź) : Libération de la ville par l'Armée Rouge.

- 12 mai : Il subsiste 42 662 Juifs en Pologne, dont 30 000 détenus dans les camps allemands et 3000 partisans, les autres ayant survécu en zone « aryenne ».

1946

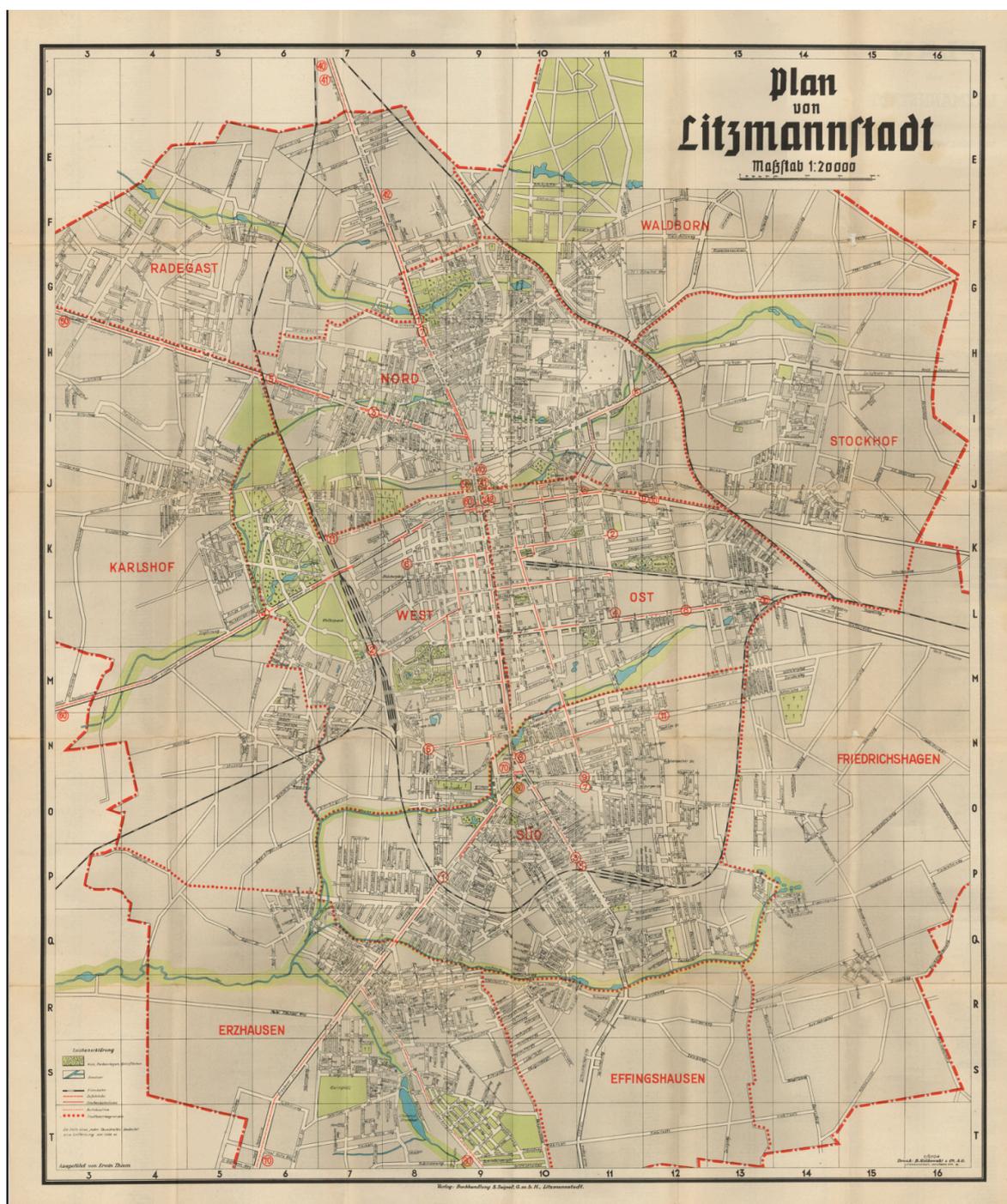
- 11 novembre : Découverte de la première partie des archives clandestines du ghetto de Varsovie.

1947

- 24 Avril (Łódź) : Biebow, gestionnaire nazi du ghetto est condamné à mort et exécuté.

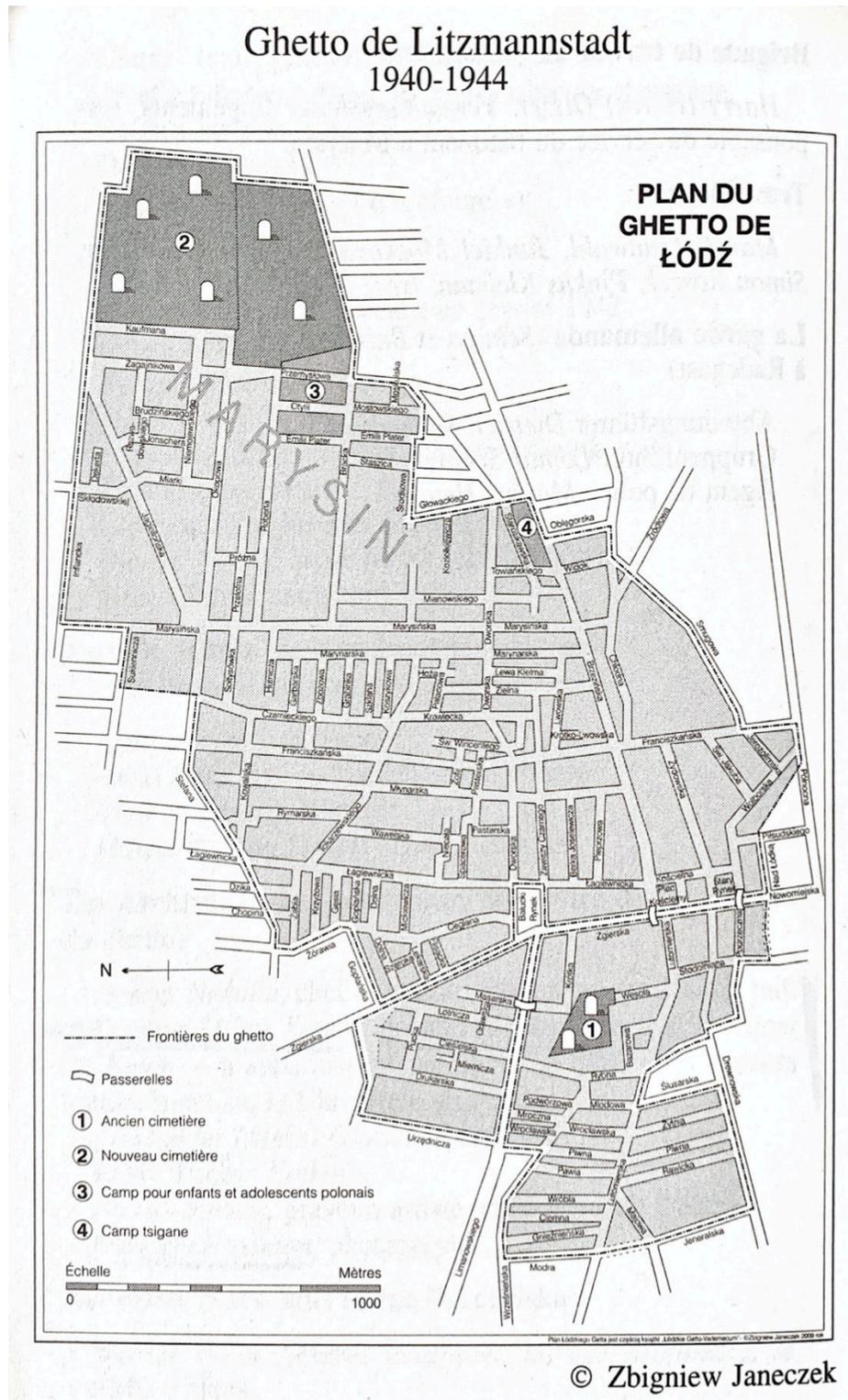
2) Plan de la ville de Łódź¹⁹⁶

La carte montre la ville de Łódź occupée par les Allemands en 1942. Le ghetto correspond approximativement à la zone Nord.



¹⁹⁶ Barry Lawrence Ruderman, États-Unis, La Jolla, Antique Maps Inc., [En ligne], consulté le 20/07/2020. URL : <https://www.raremaps.com/gallery/detail/48188/loodz-poland-second-largest-wwii-jewish-ghetto-plan-von-thiem>

3) Plan du ghetto de Litzmannstadt¹⁹⁷



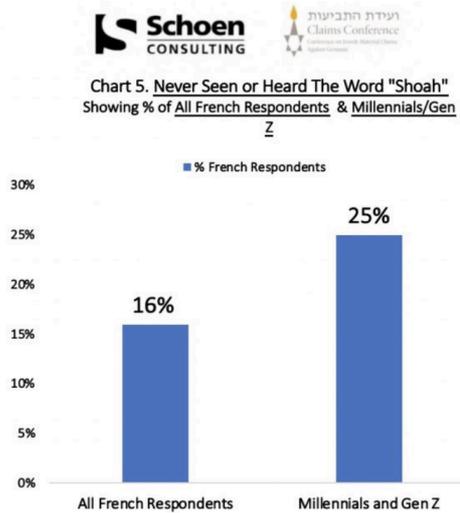
¹⁹⁷ Carte présentée dans l'oeuvre de Steve Sem-Sandberg, *Les Dépossédés*, op.cit., p.714.

4) Poème « Deux Morts » de Władysław Szlengel dans son recueil *Ce**que j'ai lu aux morts*

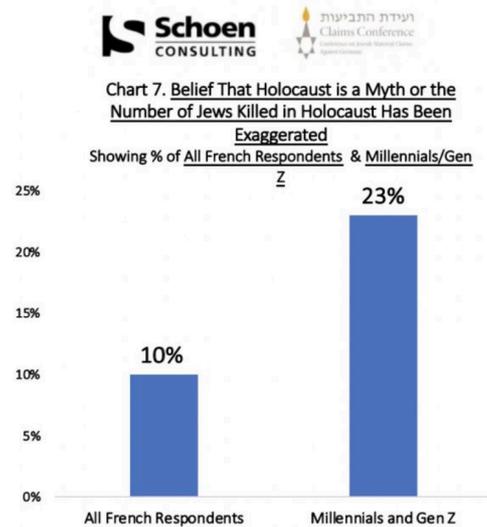
Votre mort et notre mort
 sont deux morts différentes.
 Votre mort est une mort puissante
 qui déchire les corps en quartiers.
 Votre mort vient dans des champs gris
 fertilisés par le sang et la sueur.
 Votre mort – c'est la mort par balles
 pour quelque chose – pour la Patrie.
 Notre mort est une mort stupide,
 dans un grenier ou dans une cave,
 notre mort, mort de chien
 arrive au coin d'une rue.
 Votre mort sera décorée d'une croix,
 mentionnée dans un communiqué,
 Notre mort – mort en gros,
 sera mise en terre – et au revoir.
 Vous saluez votre mort
 dans un face-à-face à mi-chemin,
 notre mort est une mort cachée
 enfouie sous le masque de la peur.
 Votre mort – une mort normale,
 mort humaine, pas difficile,
 notre mort – mort tas d'ordures
 mort juive, mort vile.
 Notre mort est une pauvre cousine
 de votre mort éloignée.
 Quand votre mort rencontre la nôtre
 elle ne la salue jamais. Et dans la nuit au travers des nappes de brouillard
 sur la ville, dans l'enfer des ténèbres,
 les deux morts se lancent des injures,
 se maudissent furieusement. Sur un petit mur, regardant de deux côtés,
 la vie observe furtivement cette querelle,
 toujours la même vie
 – cupide, maline, méchante.¹⁹⁸

¹⁹⁸ Szlengel, « Ce que j'ai lu aux morts... », *op. cit.*, p124.

5) Graphiques publiés sur le site de l'organisation Claims Conference à la suite d'une enquête sur la connaissance de la Shoah chez la génération Z en France¹⁹⁹



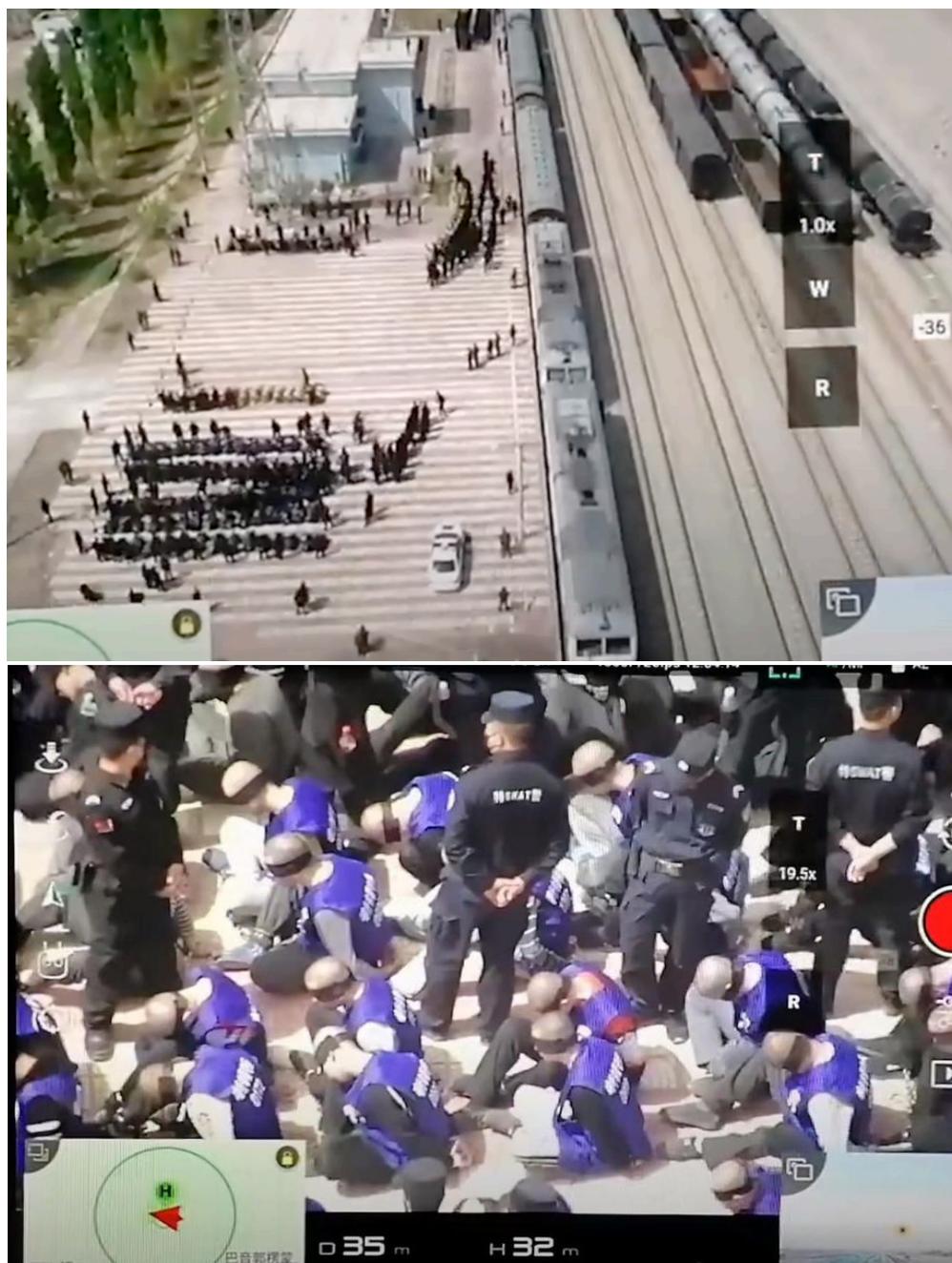
Graphique 1 : Pourcentage de Français et de Français de la génération Z n'ayant jamais vu ou entendu le mot « Shoah »



Graphique 2 : Pourcentage de Français et de Français de la génération Z croyant que l'Holocauste est un mythe ou que le nombre de Juifs assassinés a été exagéré

¹⁹⁹ <http://www.claimscon.org/france-study/>

6) Images publiées par le compte Youtube War on Fear le 17 septembre 2019²⁰⁰.



Sur ces images on peut voir les prisonniers menottés, le crâne rasé, les yeux bandés, s'appêtant à monter dans des trains pour des camps de détention.

²⁰⁰ War on Fear, « 新疆：新讲 Xinjiang : a New Explanation », Youtube, 17 septembre 2019, 1 minute 46.
URL : <https://www.youtube.com/watch?v=gGYoeJ5U7cQ>

LEXIQUE

Beirat (n.m) < allemand : autre nom du Conseil juif nommé par les nazis, dont Rumkowski était le président.

Bund (n.m) < yiddish : parti socialiste juif de l'Union générale des travailleurs juifs de Pologne, Lituanie et Russie (combattant aussi bien l'« assimilation » que l'« émigration »).

Dygnitarze (n.m) < polonais (plur. dygnitarzy) : officier ministériel, haut fonctionnaire juif du ghetto.

Judenrat (n.m) (de *Judenräte* < allemand) : corps administratif composé des leaders des communautés juives formé dans les territoires occupés par l'Allemagne nazie. Les gouverneurs de ces communautés sont les intermédiaires entre les autorités nazie et la population. Ils doivent fournir des Juifs pour les travaux forcés et les déportations.

Holocauste (n.m) < grec ancien : dans la Grèce Antique cela désigne un sacrifice où l'offrande est entièrement consumée. Dans la tradition juive, cela désigne également un sacrifice mais le sens se précise. L'offrande est alors faite à Dieu pour lui être agréable et faite de chair animale brûlée sur l'autel du Temple de Jérusalem (qui n'existe plus depuis l'an 70). Par la signification première de ce terme, les Juifs considèrent comme un grave contresens le fait de l'associer au génocide juif.

Kolacja (n.f) < polonais (*Kräftigungsmittage* < allemand) : souper, dîner, après 1943 cela désigne les repas distribués tous les quinze jours aux travailleurs manuels sur production de coupons spéciaux délivrés par le Président.

Mittags (n.m) < yiddish (de *Mittag* < allemand) : argot du ghetto désignant la soupe payante servie à l'heure du déjeuner aux travailleurs des *resorty* sur leur lieu de travail.

OD ; Ordnungsdienst (n.m) < allemand : police juive du ghetto jusqu'en septembre 1941.

Pogrom (n.m) : utilisé dans plusieurs langues pour décrire les attaques accompagnées de pillages contre les Juifs perpétrées majoritairement par les Chrétiens.

Resort (n.m) < polonais (plur. *resorty*) (de *Arbeits-Ressort* < allemand) : désigne les usines et certains ateliers importants du ghetto.

Shoah (n.f) < hébreu (catastrophe) : nom donné officiellement par l'Etat d'Israël à l'évènement historique qui correspond à la volonté de l'Allemagne nazie d'exterminer tous les Juifs d'Europe ainsi que d'autres minorités. Le terme « Shoah » est préféré au terme « holocauste » qui est considéré comme un grave contresens par les Juifs puisque dans la tradition juive un holocauste est un sacrifice à Dieu.

Sionisme (n.m) < hébreu (*Sion*) : « Sion » est un synonyme utilisé pour Jérusalem et par extension la terre d'Israël. Ainsi, le terme « sionisme » désigne le « retour à Sion ». Ainsi, le sionisme qualifie le mouvement politique et religieux visant à l'établissement puis à la consolidation d'un Etat juif en Palestine.

Sonderkommando (n.m) < allemand (puis *Sonderabteilung*) : désigne la force spéciale au sein de la police juive du ghetto qui aidait la Gestapo à saisir les objets de valeur des Juifs, et, plus tard, à fournir aux autorités allemandes les personnes destinées à la déportation ou au travail forcé ; dirigée par David Gertler jusqu'en juillet 1943, puis par Marek Klieger.

Szpera (n.f) < polonais (Shpere < yiddish, Gehsperre < allemand) : couvre-feu ; *die grosse Sphere* désigne les opérations d'épuration et le massacre des Juifs du ghetto entre le 5 et le 12 septembre 1942.

INDEX DES NOMS IMPORTANTS DU GHETTO DE ŁÓDŹ

Cet index est inspiré de la liste des personnages présentée dans *Les Dépossédées* de Steve Sem-Sandberg des pages 708 à 713 et complété par le site de l'institut Yad Vashem²⁰¹.

BIEBOW Hans : 18 décembre 1902 (Bremen, Allemagne) - 23 juin 1947 (Łódź)
Amtsleiter, plus haut responsable de l'administration civile du ghetto.

FRANK Shloyme : 1^{er} janvier 1902 (Łódź) - 1966 Journaliste et écrivain juif d'origine polonaise, il fait parti du service d'ordre et est lié à un groupe semi-clandestin de sionistes-révisionnistes, il participe alors à des émissions radiophoniques et à la presse clandestine. Il tient un journal et parvient à le dissimuler avant sa déportation à Auschwitz en 1944. Il retourne à Łódź à sa libération et retrouve l'intégralité de ses cahiers.

GROSSMANN Mendel : 27 juin 1913 (Staszów) - 30 avril 1945 (camp de concentration de Königs-Wusterhausen) Juif polonais qui a vécu dans le ghetto de Łódź et y a pris de nombreuses photographies clandestinement à l'aide de son appareil photo qu'il dissimulait sous son manteau alors que Rumkowski l'avait formellement interdit de prendre des photos pour son usage personnel : « Je vous informe par la présente que vous n'êtes pas autorisé à exercer votre profession à des fins privées... Votre travail photographique se limite uniquement à l'activité du service dans lequel vous êtes employé. Il vous

²⁰¹ <https://www.yadvashem.org/fr.html>.

est donc strictement interdit d'effectuer tout travail photographique »²⁰². Les négatifs de ses prises de vues seront découverts après la guerre et publiés dans *With a Camera in the Ghetto*²⁰³.

NEFTALIN Henryk : 16 novembre 1908 (Łódź) - ? Avocat diplômé de l'université de Varsovie, pendant la guerre il est chef de service et membre du Conseil juif. Il était l'un des plus proche collaborateurs de Chaim Rumkowski, il a notamment servi d'intermédiaire entre le doyen juif et l'administration allemande. Il a également participé aux travaux sur la *Chronique du Ghetto de Łódź*. La date et le lieu de sa mort sont inconnus à ce jour.

ROSENFELD Oskar : 13 mai 1884 (Koryčany, Empire austro-hongrois) - août 1944 (Auschwitz) Journaliste et écrivain juif d'origine autrichienne déporté dans le ghetto de Łódź en 1942. À partir du 6 juin 1942 il travaille au service statistique du Judenrat. Il devient également rédacteur de la chronique officielle du ghetto. En parallèle il tient également un journal intime où il documente la vie du ghetto en y ajoutant ses réflexions personnelles, ce que ne lui permettait pas son travail au sein des archives. Sa rédaction était motivée par la publication d'une « histoire socio-culturelle du ghetto » dans le cadre d'une fiction qu'il comptait publier après la guerre.

ROSS Henryk ²⁰⁴ : 1 mai 1910 (Varsovie) - 1 mai 1991 (Israël) Juif d'origine polonaise chargé par les autorités juives du ghetto de faire des photos d'identité et de propa-

²⁰² STRUCK, Janina, *Photographing the Holocaust: Interpretations of the Evidence*, London, New York: I.B. Tauris & Co., Ltd., 2004, p. 86.

²⁰³ GROSSMANN, Mendel, *With a Camera in the Ghetto*, Israël, Lochamei HaGeta'ot: Ghetto Fighters' House et HaKibbutz Hameuchad Publishing House, 1970, 101 p.

²⁰⁴ <https://www.yadvashem.org/articles/general/the-jewish-photographer-henryk-ross.html>

gande pour le département de statistiques à partir de 1940. En parallèle, il continue sa profession de reporter clandestinement, il prend ainsi des milliers de clichés qui témoignent de la vie des habitants du ghetto. En Août 1944, Himmler donne l'ordre de liquider le ghetto. Pour préserver ses clichés il enterre ses négatifs et ses tirages, c'est ce qui permettra de sauvegarder un des plus importants témoignages photographiques des ghettos sous l'occupation nazie. Le photographe échappe à la déportation en se cachant dans le ghetto. Nombreux de ses clichés ont été endommagés, il en subit en revanche quelques uns, notamment à l'occasion du procès d'Adolf Eichmann.²⁰⁵

RUMKOWSKI Mordechai Chaim : 27 février 1877 (Russie) - 28 août 1944 (Auschwitz) Judenälteste, président du conseil juif (*Beirat*), déporté fin août lors de la dernière vague de déportation du ghetto. Quelques jours après l'occupation, le 12 septembre 1939, le personnel SS pénètre dans le bâtiment de la Communauté juive où les quelques membres restants de la direction et du personnel continuent à travailler. Les officiers SS leur ordonnent de choisir parmi eux un président. Lejzer Pływacki est choisi, suppléé par Rumkowski. Ce dernier est membre de la direction de la Communauté et représente les sionistes généraux. Le président doit alors servir de liaison entre les autorités allemandes et les Juifs de la ville. La sélection d'un dirigeant juif s'inscrit dans le cadre de la politique allemande anti-juive qui a été préparée à l'avance dans les bureaux du Service de sécurité de la SS (*Sicherheitsdienst*, SD), à la veille de l'annexion de l'Autriche au Reich en mars 1938. La question de la désignation des conseils juifs (*Judenräte*), qui a été largement dé-

²⁰⁵ REINIGER, Franziska, *Teaching the Holocaust Using Photographs*, Israël, Israel Broadcasting Authority-Channel 1 Restoration en collaboration avec l'institut Yad Vashem, 2011, 5 minutes. <https://www.youtube.com/watch?v=dr3PeT-Fxyc>

taillée dans la *Schnellbrief* que Heydrich a envoyée aux commandants des *Einsatzgruppen* dans les territoires de la Pologne occupée le 21 septembre 1939, a été mis en pratique à Łódź dès les premiers jours de l'occupation, bien qu'à l'époque, le fonctionnaire désigné n'ait pas encore été appelé président du Judenrat, mais président de la communauté juive. Les tâches qui lui ont été confiées étaient en fait similaires à celles qui ont été confiées aux chefs des Judenrats suivants. Peu de temps après sa nomination à la présidence des Juifs de Łódź, Lejzer Pływacki a fui la ville, et son adjoint Rumkowski, l'a remplacé. Dans son ouvrage *Jewish Responses to Persecution : 1938 - 1940*, Alexandra Garbarini décrit le rôle qui avait été attribué au doyen par le maire de la ville, Albert Leister, qui le chargeait dans une lettre d'exécuter les instructions des Allemands sous sa propre responsabilité et lui donnant les pleins pouvoirs sur les Juifs de son ghetto :

Le commissaire de la ville allemande autorisa Rumkowski à « prendre toutes les mesures concernant les membres de la race juive » comme il en avait reçu l'ordre. Pour remplir ses fonctions, les autorités allemandes lui permirent « de se déplacer librement dans les rues à toute heure du jour et de la nuit », d'avoir accès aux agences de l'administration allemande, de sélectionner un conseil des anciens pour travailler avec lui, de faire connaître ses décisions par des affiches et d'inspecter les points de rassemblement pour le travail juif. La lettre d'autorisation du commissaire de la ville résume les pouvoirs de Rumkowski : « Tout membre de la race juive est tenu d'obéir inconditionnellement à toutes les instructions données par le doyen Rumkowski. Toute opposition à ces instructions sera punie par moi »²⁰⁶

²⁰⁶ GARBARINI, Alexandra, *Jewish Responses to Persecution : 1938 - 1940, Volume II*, Lanham, Maryland, AltaMira Press, 2011, traduit de l'anglais par l'auteure de ce mémoire, « The German city commissar authorized Rumkowski to « carry out all measures concerning the members of the Jewish race » as ordered. To fulfill his duties, the German authorities allowed him « to move about freely in the streets at any time of day or night » to have access to the agencies of the German administration, to select a Council of Elders to work with him, to publicize his decisions through posters, and to inspect the assembly points for Jewish labor. The city commissar's letter of authorization summarized Rumkowski powers : “Every member of the Jewish race is required to obey unconditionally all instructions given by Elder Rumkowski. Any opposition to him will be punished by me”. », p. 404.

SIERAKOWIAK David : 25 juillet 1924 (Łódź) - 8 août 1943 (Łódź) Juif d'origine polonaise, il tiendra un journal intime durant toute la période de l'occupation. Ses cahiers que l'on retrouvera sur un poêle à la fin de la guerre sont incomplets et ont probablement servi à alimenter le feu, les combustibles étant rares et chers dans le ghetto. Les dernières pages de son journal ont ainsi disparues et la dernière entrée date du 15 avril 1943 alors que les déclarations officielles reportent sa mort le 8 août 1943. Il serait mort de faim ou de maladie, probablement les deux.

SINGER Oskar : 24 février 1893 (Ustroń, Pologne) - 31 décembre 1944 (Kaufering) Juif d'origine polonaise, dramaturge et journaliste, il a été employé au département des statistiques et a également écrit pour la *Chronique du ghetto de Łódź*. Lors de sa captivité à Łódź, il tient des écrits qui oscillent entre le journal intime, des notes, des essais et des articles journalistiques. Il y fait des rapports sur les activités humaines du ghetto.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Illustration 1 : Certificat de décès de David Sierakowiak	24
Tableau 1 : Taux de mortalité dans les ghettos de Łódź et de Varsovie pour les années 1940, 1941 et 1942	37
Illustration 2 : Affichage officiel paru dans le ghetto de Łódź le 5 septembre 1942	112
Illustration 3 : Une mère embrassant son enfant. Photographie : Henryk Ross	115

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	1
INTRODUCTION	3
1. Histoire des Juifs en Pologne et à Łódź	4
1.1. Une terre d'accueil.....	4
1.2. La Pologne comme lieu de souffrance pour tous les Juifs d'Europe.....	9
1.3. La communauté juive en Pologne et à Łódź aujourd'hui.....	13
2. Définition des notions	15
2.1 Difficulté définitoire de « la Chose »	15
2.2 Définition de la mémoire	19
3. Œuvres du corpus	23
3. 1. David Sierakowiak, Journal du ghetto de Łódź. 1939 - 1945	23
3. 2. Jurek Becker, Jakob le menteur	25
3. 3. Steve Sem-Sandberg, Les Dépossédés	26
3. 4. Hubert Haddad, Un monstre et un chaos	27
3. 5. Pourquoi réunir ces œuvres ?.....	28
4. Problématique.....	29
PREMIÈRE PARTIE : LE JOURNAL INTIME.....	31
1. Être diariste dans le ghetto de Łódź	31
1.1. La pratique diaristique	32
1.2. Tenir un journal sous l'occupation	36
2. Vie publique et événements du ghetto.....	45
2.1. Consigner la vie publique du ghetto	45
2.2. Les décisions nazies.....	54
3. La volonté de témoigner.....	63
3.1. L'importance du témoignage diaristique	63
3.2. Activité de documentation officielle	70
4. La réception face à un message difficilement acceptable	75

4.1. Témoignages inacceptables	75
4.2. Problèmes de réception.....	81
DEUXIÈME PARTIE : LE RÉCIT FICTIONNEL.....	88
1. Donner la parole à de nouveaux témoins	88
1.1. Personnes historiques actualisés par la fiction	88
1.2. Accorder la parole aux anonymes	94
1.3. Quelles voix nous livrent le récit ?	98
2. Les auteurs face à l’histoire.....	101
2.1. Becker comme témoin indirect.....	101
2.2. Auteurs historiens de la post-mémoire	105
3. Vraisemblance et éthique dans l’esthétisation du génocide	107
3.1. Vraisemblance esthétique de la fiction	108
3.2. La vie artistique du ghetto comme esthétique de la fiction.....	115
3.3. Esthétique et éthique. La Shoah comme objet d’art ?.....	118
CONCLUSION	123
BIBLIOGRAPHIE	131
ANNEXES	139
LEXIQUE.....	153
INDEX DES NOMS IMPORTANTS DU GHETTO DE ŁÓDŹ.....	156
TABLE DES ILLUSTRATIONS	161
TABLE DES MATIÈRES	162